This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

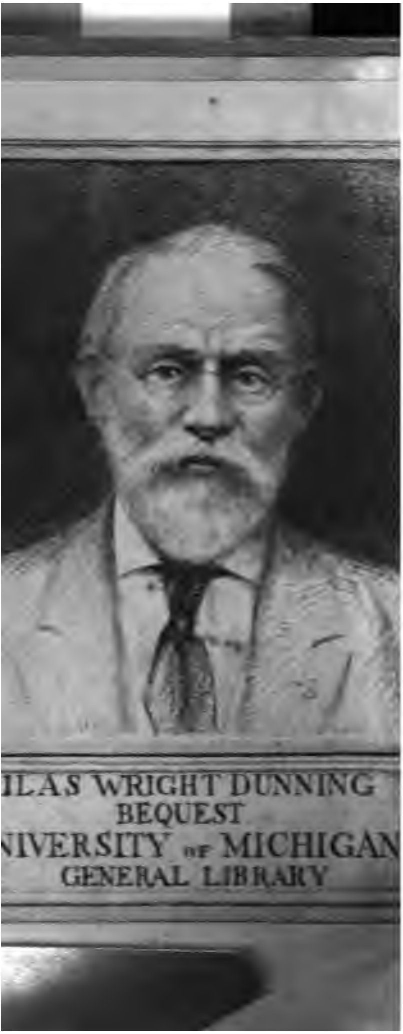
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

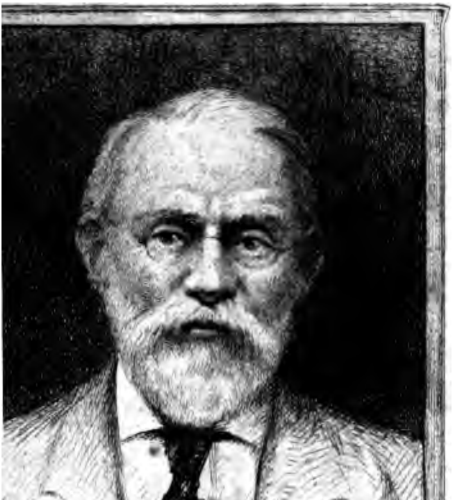
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
NIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

101
.T?
1:4



ILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
NIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES ET DES BEAUX ARTS.

Juin 1748.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Juin 1748.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Augustins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Dunning Nijhoff 1931-36 31472

Années

1701.	9.	vol.	1725.	12.	v.
1702.	12.	v.	1726.	13.	v.
1703.	12.	v.	1727.	12.	v.
1704.	12.	v.	1728.	12.	v.
1705.	12.	v.	1729.	12.	v.
1706.	12.	v.	1730.	12.	v.
1707.	12.	v.	1731.	12.	v.
1708.	12.	v.	1732.	12.	v.
1709.	12.	v.	1733.	12.	v.
1710.	12.	v.	1734.	12.	v.
1711.	12.	v.	1735.	14.	v.
1712.	12.	v.	1736.	15.	v.
1713.	12.	v.	1737.	13.	v.
1714.	12.	v.	1738.	13.	v.
1715.	12.	v.	1739.	14.	v.
1716.	12.	v.	1740.	13.	v.
1717.	12.	v.	1741.	12.	v.
1718.	12.	v.	1742.	12.	v.
1719.	12.	v.	1743.	12.	v.
1720.	5.	v.	1744.	12.	v.
1721.	12.	v.	1745.	12.	v.
1722.	12.	v.	1746.	15.	v.
1723.	12.	v.	1747.	14.	v.
1724.	12.	v.	1748.	7.	v.

Printed in France

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Juin 1748.

ARTICLE LIV.

HISTOIRE DU PARLEMENT d'Angleterre, par M. l'Abbé Raynal. A Londres, 1748.

LE Titre que l'Auteur a mis à la tête de son Livre, n'est point trompeur; il donne tout ce qu'il promet, & beaucoup au-delà. Ce n'est pas uniquement l'Histoire du

lui plut pas de la conserver. L'Auteur rapporte un usage de ce tems-la qu'il devoit supprimer; ainsi que la réponse que fait une Bretonne à quelques Dames Romaines. Elle a paru déplacée; on y entrevoit un air de libertinage qu'elle n'a peut-être pas: mais malheureusement trop de Lecteurs l'y verront. M. l'*Abbé Raynal* est bien éloigné d'approuver la coutume des Bretons. Il n'a voulu que faire sentir la corruption des Romains.

Les habitans de la Bretagne n'héritérent point de la valeur des Romains; ils ne prirent que leurs vices. Les Pictes & les Caledoniens les attaquérent, & si des peuples plus hardis & plus belliqueux n'avoient pris leur défense, ils seroient devenus l'héritage de ces Barbares.

Les Bretons appellérent à leur secours les Anglo-Saxons; les Caledoniens furent défaits, mais *les Protecteurs* des Bretons devin-

rent leurs tyrans, & les mêmes mains qui s'étoient armées pour les défendre, forgérent des fers pour les enchaîner. Les deux Nations se brouillérent, & se firent une guerre sanglante; les Saxons furent Vainqueurs, les Bretons soumis, & sept Royaumes Saxons se formerent des ruines du Pays conquis. La Bretagne perdit tout jusqu'à son nom, & porta celui d'Angleterre.

Comme c'est à la Police qui s'établit alors dans leur Isle que les Anglois rapportent l'origine de leur Parlement, on fait ici la peinture du gouvernement Anglo-Saxon. On croit y voir une ombre du Parlement Anglican.

Ce systême, ou plutôt cette confusion de Politique dura six cents ans. Des révolutions fréquentes agitérent l'Etat. Les sept Royaumes furent réduits à un seul. Le Sceptre passa tour à tour des Saxons *aux Danois* & des Danois *aux Saxons.*

Le dernier de ces Rois n'é
pas un grand Politique; il ne
monta sur le Thrône de ses
res, que pour préparer la ré
lution. Il regna sans éclat, n
il fit passer son Sceptre dans
mains plus habiles que les sien
il désigna *Guillaume le Conqué*
Duc de Normandie pour son
cesseur. Guillaume trouva d
concurrens: sa valeur les éca
Une flotte de neuf cents vc
le porta sur les côtes d'Angle
re: 50000. hommes qu'il a
formés aux combats, le suivir
Son Rival étoit déja sur le T
ne, il pouvoit vaincre sans t
l'épée, il voulut montrer c
portoit le diademe avec justi
Guillaume lui présenta le comb
le Monarque Anglois cons
plus sa valeur que ses force
combattit, & perdit la Cou
ne, la gloire & la vie.

Le Vainqueur fut bientôt
portes de Londres. Les Seigne

les Magiſtrats, les Prélats lui offrirent la couronne, il balança s'il l'accepteroit. Les Hiſtoriens prétendent qu'il fit ſerment de tenir le Sceptre aux mêmes conditions que ſes Prédéceſſeurs, & de maintenir les loix Saxones.

Il étoit trop habile pour ne pas ménager de nouveaux ſujets. Jamais Conquérant ne fut plus humain. La ſageſſe des membres égala la modération du Chef: chaque Normand ſe croyoit Vainqueur de l'Angleterre, mais il n'affectoit point de l'être. Souple, complaiſant, il n'étoit point enorgueilli de ſa conquête, & l'Anglois ne paroiſſoit point allarmé pour ſa liberté. Un Gouvernement ſi ſage faiſoit eſpérer à l'Angleterre une tranquillité qu'elle n'avoit pas éprouvée depuis longtems. Ce n'étoit qu'un calme apparent.

Le caractère de *Guillaume*, & *l'humeur des* Anglois ne ſympa-

tiſoient pas. Guillaume étoit dé-
fiant, ombrageux; les Anglois tou-
jours en garde contre leurs Rois,
l'étoient encore plus contre un
Conquérant. Le joug commença
bientôt à leur peſer: ils voulû-
rent le ſecouer. Guillaume ſe dé-
veloppa tout entier dans ces ré-
volutions. Grand politique, grand
Conquérant, grand Roi, il étala
tout ſon héroïſme. Chaque révol-
te augmenta ſa gloire, & appe
ſantit le joug des Anglois. Il p
nétra leur caractére. Il ſentit qu
étoit plus aiſé de les ſoumett
que de les contenir. Il ne g
verna plus avec le Sceptr
pris l'épée. Le droit de co
te fut pouſſé auſſi loin qu'il
voit aller. Les factions
étouffées, les Priviléges de
tion anéantis, le pouvo
traire établi; & ces peupl
Gouvernement modéré
furent forcés à gémir ſ
pire du Deſpotiſme.

Il faut être Anglois, dit notre Auteur, pour ne pas compter *Guillaume le Conquérant* parmi les plus grands Rois qui ont honoré leur Trône : il sçut les vaincre, les gouverner, & les réduire. Un pareil Roi n'a pas le talent de leur plaire. L'Auteur en fait un fort beau portrait ; il faut le voir dans l'ouvrage même.

Le *Conquérant* ne fut pas plutôt au tombeau, que les Anglois demandérent le rétablissement de leurs loix. *Guillaume Second* le leur promit, & ne tint rien. *Henri premier* les amusa ; le Despotisme du *Conquérant* s'affermissoit, lorsque *Jean Sans-terre* monta sur le Trône. C'étoit un Prince sans mœurs, sans religion, sans honneur. Il n'eut aucune des vertus qui honorent le Diadéme, & réunit tous les vices qui le dégradent. Un tel Monarque fut méprisé ; du mépris de sa personne, on *passa au mépris* de la Royauté ;

il fut résolu d'en resserrer les bornes, & de n'en point donner à l'indépendance.

Les Barons qui formérent ce projet, mirent à leur tête le Card. *Langeton* Archevêque de Cantorbery ; c'étoit un homme né pour le personnage qu'il alloit faire. Courtisan adroit, Prélat audacieux, Politique hardi, il fut l'ame de la ligue & le Promoteur de la *Grande Chartre*. Les Confédérés levérent le masque ; ils expliquerent fiérement leurs orgueilleuses prétentions au Monarque. Il répondit d'abord en Roi. *Les traitres*, dit-il, *ont oublié de demander ma Couronne, les Priviléges qu'ils veulent m'arracher, me rendroient leur esclave. Je suis Roi, & je veux continuer à l'être.*

Cette réponse fut le signal de la guerre. Le Monarque soutint mal son Personnage ; il mollit lâchement, fit assembler les Seigneurs, & leur accorda cet acte

fameux , connu ſous le nom de *Grande Chartre.* On trouve ici cette piéce célébre, ſource fatale de toutes les guerres qui ont déchiré l'Angleterre. Le Roi fut au déſeſpoir de la lâcheté qu'il venoit de commettre. Il avoit juré ſon deshonneur : il jura ſa vengeance.

Innocent III. fut ſa reſſource. Ici je ne reconnois plus le pinceau de notre Auteur. Il fait un portrait de contrebande. Ses couleurs *détonnent.* Ce n'eſt plus un Peintre de l'école Romaine. On croiroit preſque voir un tableau de *Saurin.* La Thiare ne doit pas être ſi rudement touchée ; ſi l'on ne craint pas les foudres de Rome, il faut du moins en reſpecter les Souverains. Innocent III. avoit de grandes vertus. Un Catholique ne doit pas éxagérer ſes défauts.

Le Pontife ſoutint le Monarque. *Jean* ſoumit ſa perſonne,

& son Royaume au S. Siége, &
Londres devint tributaire de Ro-
me. Les rebelles furent excom-
muniés, & le Roi armé du glaive
de l'Eglise, & de l'épée du Prin-
ce, porta le fer & le feu dans
toutes les parties de l'Angleterre.
Les Seigneurs Anglois furent
embarassés. Ils cherchérent un
vengeur en France. Philippe *Au-
guste* y regnoit en Conquérant &
en grand Roi. Un si beau régne
éblouit les Anglois. Ils offrirent
leur Couronne à *Philippe*, &
Louis son fils aîné l'accepta. *In-
nocent* tonna contre le pere &
le fils. Louis avec sept cens vo
les alla remplir sa destinée. Lo
dres le reçut, & il prit possess
de la Couronne. Le Légat fu
na, & ses foudres arrêtéren
révolution.

Jean fugitif pouvoit alo
gagner ses peuples; il les r
par ses incendies : réduit
desespoir, il mit tout en

ous les ruines de
aissoit un fils au ber-
nemi sur le Trône,
ies en possession de te-
leurs Souverains.
nesse de son fils *Henri*
usscita la compassion des
ois. Il ne lui en couta que
confirmer la *Grande-Chartre.*
ce prix, il fut proclamé Roi
âgé de dix ans, & Louis repassa
en France, où il trouva de quoi
se consoler de la perte de la Couronne Britannique.

C'est sous le regne de Henri III. que le Parlement s'établit proprement en Angleterre. Le Comte de Pembrok étoit Régent du Royaume. Il est ici peint en grand homme, & comme le meilleur Citoyen qu'ait eu l'Angleterre. Malheureusement le jeune Roi ne remplaça ni les talents, ni la capacité du Régent, il fut un Prince moû, un Maître foible, un *Roi de Théâtre*, qui ne joua ja-

mais qu'un perſonnage empruntε
aſſez ingrat pour ſacrifier ſes *Mi*
niſtres à ſes ennemis, il ne fu
pas aſſez hardi pour ſacrifier un
tête factieuſe au repos de l'Etat.

Le mariage de *Henri* avec *Eleo*
nor de Provence fait naître un
nouvelle ſcène. Les Provençau
en foule ſuivirent leur Reine
Cette Nation ingénieuſe ſe four
re partout. Elle peut beaucoup
& oſe encore plus. Ces nouveau
hôtes d'Angleterre voulurent s'e
rendre maîtres. Leur audace ſ
trouvoit génée par les bornes d
l'Autorité Royale, ils les fran
chirent; les Privilèges de la Na
tion, & les articles de la *Grand*
Chartre furent ſupprimés.

L'Anglois murmura. La révolt
ſuivit de près. Malheureuſemen
pour *Henri*, le fameux Comt
de *Leyceſtre* ſe mit à la tête de l
ligue: c'étoit l'homme le plus re
doutable de l'Europe. Les Baron
réunis & affermis par un tel Che

nt d'abord en possession de
les subsides extraordinai-
n droit même de le ... impo-
Roi se prêta trop à cette
lération. Il convoqua l'assem-
'*Oxford*. La premiere séan-
it trembler pour sa liberté,
ınd Prince auroit tremblé
à gloire. La *Grande-Char-*
t hautement exécutée. On
us loin. On demanda la ré-
tion de l'Etat. Un autre
cette occasion auroit mérité
rône. Henri dégrada la
ıté.
voulut lui rendre son éclat.
nbla un nouveau Parlement.
it l'ouverture, reprit le ton
ıître, parut Roi, & même
Roi une fois en sa vie; cette
sse lui réussit; la ligue fut
lée. *Leycestre* la rassura. Il
s armes. On négocia. On
ıdit les exploits militaires.
oi de France fut choisi pour
des prétentions des sujets.

contre le Prince, & du Prince contre les ſujets. Il prononça, caſſa les ſtatuts d'Oxford & maintint les articles de la *Grande-Chartre*.

Ce jugement ne termina rien ; les Confédérés en abuſérent. Il fallut que le ſort des armes en décidât. Les deux armées ſe trouvérent en préſence dans la Plaine de Leuves ; les Royaliſtes furent battus : *Henri*, & ſon fils *Edouard* pris, & faits priſonniers. *Leyceſtre* Vainqueur les fit ſouſcrire à tout. Il dreſſa un plan de gouvernement convenable à ſes vües, qu'il fit approuver par la Nation, le Roi fut forcé de créer certains Officiers, qui ſous le titre de Conſervateurs nommérent quatre Chevaliers de chaque Comté pour aſſiſter à l'Aſſemblée, & y repréſenter leurs Provinces.

C'eſt à cet événement, dit notre Auteur, qu'il faut fixer l'époque du Parlement d'Angleterre, *ſi par* ce mot on entend une Aſ-

ſemblée compoſée des trois corps de la Nation : c'eſt la premiere fois *qu'il* eſt fait mention des *Communes* dans les Archives du Royaume.

L'ambitieux *Leyceſtre* en fit trop. Il tenoit le Roi dans les fers. Il voulut mettre la Nation ſous le joug. Elle ſe révolta : le jeune *Gloceſtre* ſe mit à la tête des Conjurés : le Prince *Edouard* s'échappa de ſa priſon, & prit le commandement de l'armée. La révolution fut prompte. Tout ſe rangea ſous les étendarts de l'héritier de la Couronne. *Leyceſtre* ne fut pas ſecondé. Il donna bataille, & la perdit avec la vie.

Ainſi finit le Fondateur du Parlement d'Angleterre, *un des plus grands hommes* qui ayent paru ſur la ſcène du monde. L'imagination de notre Auteur eſt brillante. Elle embellit, elle aggrandit tout, & l'on compte plus de grands *hommes dans* ſon ouvrage, *qu'il ne s'en trouve* dans la Ré-

publique Romaine. *Leycestre* ne fut qu'une ébauche de Catilina, & un Cromwel manqué. Sa chute affermit le Trône de *Henri*, qui ne regna que trop longtems, pour la gloire des Rois d'Angleterre.

Son fils *Edouard* alla pendant quelques années chercher de l'occupation à sa valeur dans la Palestine. Tous les Héros de *la Croisade* ont ici leur coup de pinceau, Estienne de Blois eut *beaucoup d'esprit, & peu de cœur.* Robert Duc de Normandie fut *plus qu'homme dans les combats, & moins qu'homme dans la conduite.* Robert Comte de Flandres, le *plus grand Partisan & le plus petit Général du monde.* Ces traits rappeti[illegible] un peu ces grands hommes : en revanche, Boëmond Prince de Tarente, Raimond Comte de Toulouse, Godefroi de Bouillon furent des héros accomplis.

Les tableaux de *S. Bernard*, & de l'Abbé *Suger*, ne forment pas

ſte moins frappant. Ici
nporte ſur le Saint. L'un
en homme inſpiré, l'au-
nme de bon ſens; le
n Prophete, le Miniſtre
que; nous croyons que
eur trop enthouſiaſmé
Suger, a peint un peu
ierement S. Bernard en
ſte.

nce *Edouard* trouva ſon
t en arrivant dans ſes
ce qui eſt miraculeux en
e, un ordre, une tran-
n Parlement, tel peut-
n n'en a plus vû, dit
iteur. L'abſence d'E-
voit introduit un nouvel
s Villes & les Provinces
lu ceux qui devoient les
er, & qui dans les régles
du être au choix du Roi.
iveau Monarque vit avec
in attentat ſi injurieux à
Royale. Il diſſimula; il
gner la confiance de la

Nation, avant que de réformer son Parlement. Le Prince la gagna : il battit les Gallois, unit leur Principauté à sa Couronne, & en fit porter le nom à son Successeur. Il assura à l'Angleterre l'hommage de l'Ecosse, & n'en mit la Couronne sur la tête de *Bailleüil*, que pour la faire passer sur la sienne.

Ces succès enhardirent le Monarque contre ses sujets. Il n'étoit que Conquérant : il voulut être Roi. Il n'avoit pas oublié les taches que ses Prédécesseurs avoient faites au Trône. Il tacha de les effacer. Il osa regner sans Parlement, & s'embarassant peu de la *Grande-Chartre*, il imposa lui-même des subsides extraordinaires. Edouard ne fut hardi qu'à demi. Il craignit de tout perdre par la fermeté : il gâta tout par sa foiblesse. La Nation qui trembla d'abord pour elle-même, le fit trembler à son tour.

Evêques, les Barons, &
mmunes unirent leurs voix;
tonnérent le Prince. Il con-
une aſſemblée, & aſſura
me aux *Communes* leur uſur-
: les atteintes qu'il avoit
s aux Priviléges de la Na-
rent déſavouées; il en publia
aration, & elle fut enre-
dans tous les Tribunaux
yaume. Il voulut rompre
gagemens; la mort arrêta
ojets.

Ecoſſois, dit notre Auteur;
p blamé ce Prince: les An-
'ont trop loué. M. l'*Abbé*
il peſe ſes vertus & ſes vi-
s partialité; *il fut cruel quoi-*
ave, modéré quoique Con-
t, vindicatif quoique bon.
aits ſont-ils bien aſſortis? un
e cruel & vindicatif a bien
peine à être bon. *Il regna*
ſans miniſtre ni favori: trait
remarqué dans peu d'autres
s.

Edouard Second ne ressembla pas à son pere, il eut des favoris dont il fit ses idoles, *Gaveston* fut le plus libertin & le plus aimé. Il réunissoit les vertus & les défauts des deux sexes, *infatigable* & *efféminé*, *galant & terrible*, insinuant & brusque, poli & insolent, il avoit la fierté d'un gascon, les caprices d'un favori, la dureté d'un homme nouveau. Le Monarque Anglois en étoit infatué; il ne pouvoit lui ceder la Couronne, il le fit Viceroi de tous ses Etats.

Le superbe favori révolta les grands. Le Comte de *Lancastre* fut le chef de la faction; toute l'Angleterre se rangea sous ses drapeaux; le Monarque indolent vit grossir l'orage sans s'effrayer, il en couta la tête à *Gaveston* & à *Edouard* son autorité. On fit mourir l'un & l'on dégrada l'autre.

Le Rolle des deux *Spencers* est ici fort bien dessiné. Républicains *d'abord*, ensuite Royalistes, ils

sacrifient les intérêts de la Ligue à la gloire de leur Roi. Appuyé des lumieres de l'un & de la bravoure de l'autre, *Édouard* se réveilla, prit les armes, & fit quelques démarches dignes d'un Roi. Cet air de Souverain déconcerta les Confédérés. Les plus timides, & les plus sages rentrérent dans l'obeissance, & reprirent le ton modeste de sujets. Le Comte *de Lancastre* étoit incapable de plier, cependant sa faction affoiblie avoit peine à se soutenir: ses troupes désertoient, & il se vit réduit à fuir pour la premiére fois devant un Roi & devant des Favoris qu'il avoit jusqu'alors traités avec mépris, *Edouard* l'atteignit, & l'attaqua; *Lancastre* ne pouvoit vaincre: il chercha la mort, & ne trouva que la servitude.

Il fut fait prisonnier avec 80. Seigneurs rebelles. Il étoit également *dangereux de punir ou de pardonner. Le Roi* prenoit le par-

ti de la clémence; ses favoris l
firent prendre celui de la Justic
La mort des factieux fut résolu
Edouard signa l'arrêt: *Lancast*
fut éxécuté, & 22. Seigneurs av
lui; tant de beau sang versé jet
la terreur dans tout le Royaum
Il falloit alors humilier le Parl
ment, & lui arracher la puissan
ce legislative. Les *Spencers* pr
rent le change; ils voulurent ve
ger leurs querelles particuliéres
& ils perdirent tout.

La ligue avoit ses ressorts, so
lien, son épée, mais elle man
quoit d'autorité. La Reine *Isa*
belle lui en donna. Cette Princes
indignée de la froideur du Roi
& du mépris des *Spencers* qui l
mettoient mal avec son époux
passa d'Angleterre en France; ell
étoit sœur de *Charles le Bel* qu
regnoit alors; il donna quelqu
tems retraite à sa sœur: on pré
tend qu'elle avoit une galanteri
avec Roger de *Mortimer* Anglo

Edouard la redemanda ; on croit que *Charles* épousa les ressentimens de *sa sœur*, & qu'il lui donna secrettement du secours ; elle se réfugia chez le Comte *de Hainault*, avec le Prince de Galles son fils qui étoit alors en France, à l'occasion de l'hommage qu'il étoit venu rendre au nom de son Pere, pour la Guienne.

Le frére du Comte de Hainault dit notre Auteur, se piquoit d'avoir toute la bravoure & la générosité des Chevaliers errans. Il assembla 300 Gentils-hommes, passa en Angleterre & y ramena *Isabelle* qu'il trouvoit d'une beauté parfaite. Ces traits ont un peu l'air de Roman : l'Histoire ne dit point tout cela. Elle dit que le Comte *de Hainault*, après avoir donné sa fille en mariage au Prince de Galles, passa en Angleterre, & fit révolter le Royaume.

Il est vrai que la Reine fit emprisonner *le Roi son* Epoux, qu'elle

le fit déposer, & couronner le *Prince de Galles* son fils sous le nom *d'Edouard 3*e; il est encore vrai qu'elle fit pendre *Spencer;* la crainte de quelque révolution fit hâter la mort du Roi captif, il mourut dans sa prison d'un fer chaud que des scélérats lui firent entrer dans le fondement. *Isabelle* elle-même périt par le poison que l'on croit que son fils lui fit donner, & *Mortimer* paya de son sang ses galanteries & ses forfaits.

Telles furent les horreurs du Regne *d'Edouard II;* il fut le jouet de ses favoris, l'esclave du Parlement, la victime de sa femme & la dupe de son fils.

On rendra compte des 5 dernieres époques dans le Journal suivant.

ARTICLE LV.

ASSEMBLE'E PUBLIQUE de la Societé Royale des Sciences, tenuë dans la Grand'Salle de l'Hôtel de Ville de Montpellier, en présence des Etats de la Province de Languedoc, le 23 Décembre 1746. A Montpellier chez Jean Martel &c. page 116. 4°.

LE titre de ce livre présente une Académie des Sciences & les Etats d'une grande Province réunis dans le même lieu; l'Académie lisant ses mémoires, étalant ses découvertes; & les trois Ordres du Languedoc honorant de leurs suffrages le travail des Académiciens. On voit par ce recueil que l'Académie s'étoit parée pour une action si brillante: & d'abord, par la bouche de son Secretaire, elle rendit l'hommage littéraire à la

mémoire d'un de ses membres mort quelques mois auparavant.

C'étoit M. Jean-Bapt. *O-Brenan-Theudough du Quetin*, Gentilhomme Irlandois, né à S. Germain en Laye, bon Géometre, bon Physicien, & qui a fini sa carriére à 34. ans. M. Pascal finit la sienne à 39. Le P. Pardies à 37. Le Marquis de l'Hopital à 43. On diroit à la vuë de ces exemples que les Géometres prennent, pour aller en l'autre monde, la perpendiculaire qui est toujours la ligne la plus courte.

M. de Ratte, Secretaire de l'Académie de Montpellier, & Auteur de cet Eloge, étoit un des éleves de feu M. du Quetin: on peut croire par cette raison qu'il a travaillé ici *con amore*, ainsi que s'expriment les Italiens. Il résulte de son discours que l'Académicien qui en est l'objet, avoit une sorte de passion pour les Mathématiques; qu'il s'étoit

appliqué principalement à deux ouvrages, un ſur les fortifications & un autre ſur la pouſſée des terres & la force des revêtemens; qu'il cultivoit beaucoup la Phyſique Expérimentale; mais qu'il étoit très-ennemi de la Métaphyſique: ce qui fait voir que cet Irlandois étoit bien naturaliſé en France.

Le Géometre avoit une idée qu'il devoit peut-être à ſa profeſſion ennemie du faſte, & de la vanité. Il vouloit qu'après ſa mort on ſupprimât à ſon égard l'Eloge Academique. Il pria le Secretaire d'obtenir cette grace de ſes confreres; & M. de Ratte fit ſemblant de le lui promettre, bien réſolu de ne point garder une parole que la reconnoiſſance & les ſtatuts de l'Académie rendoient nulle. Il eſt arrivé en effet qu'au lieu de ſatisfaire en cela aux deſirs du mourant, on lui a tenu compte *encore* de ſa modeſtie:

pour amplifier l'Eloge. Cela reſſemble peut-être à ce qu'on raconte du celebre Guillaume Budée. Il avoit déclaré dans ſon teſtament qu'il vouloit être enterré *incognito*, & tout Paris alla verſer des larmes ſur ſa tombe. Mille exemples prouvent que les gens de mérite n'ont pas plus d'action contre les Eloges de la poſterité, que les méchans contre les reproches de l'Hiſtoire.

Après le diſcours de M. de Ratte Secretaire de l'Académie, M. l'Abbé de Sauvages lut un Mémoire ſur le vitriol d'Alais. On entretenoit autrefois dans les environs de cette ville une fabrique de vitriol qui occupoit un bon nombre d'ouvriers, & qui enrichiſſoit le Pays. On a laiſſé tomber cette Manufacture, ce qui montre apparemment, comme une infinité d'autres choſes, que nous dégénérons de l'activité de nos Peres : *Ætas parentum .... tulit nos nequiores.* Il

reste encore des vestiges de ces anciens travaux, & c'est l'objet du mémoire de M. l'Abbé de Sauvages. Il fait d'abord la description de l'attelier, des Vaisseaux & autres ustenciles, dont on se sert dans les fabriques de vitriol. Il donne ensuite la maniere de procéder à la fabrique du vitriol & de la couperose. Il ajoute quelques observations sur les mines, sur les marcassites, sur la nature, l'usage & le commerce du vitriol. Il remarque enfin quelques particularités des mines de vitriol des environs d'Alais. Tout ceci est discuté de point en point, il faut lire tout le mémoire pour sçavoir estimer le travail de l'observateur : nous n'en recueillons que les traits suivants.

Le Vitriol est un sel minéral composé d'un acide & d'une terre métallique, cristalisés ensemble par une grande quantité d'eau; ce sel est celui de tous les sels qui a le *plus d'odeur*, comme l'encre

& les étofes nouvellement teir
tes, le prouvent assez : c'est aus
le plus incisif, c'est même ur
espece d'eau forte naturelle ; l'ac
de vitriolique détruit le fer &
cuivre, la rouille n'étant aut
chose que cet acide dissous
mis en jeu par l'humidité. Il di
sout mieux que tout autre disso
vant l'acide du nitre, dont on
sert pour la composition de l'ea
forte : enfin quand on se plai
que les teintures en noir ne di
rent pas autant que d'autres, c'e
comme si l'on se plaignoit de l'a
tivité du Vitriol, qu'on employ
dans ces teintures.

La couperose est essentiellemer
le même sel que le Vitriol. El
n'en différe que par la finesse
une couleur moins vive. Son eff
dans la teinture est de prépar
l'étoffe à recevoir la couleur, so
en la nétoyant de ses parties hu
leuses, sur lesquelles la couleur r
feroit que glisser, soit en criblan

pour la loger, les brins des fils d'une infinité de trous : mais de plus la couperose forme le noir par son mélange avec la noix de galle ou de quelqu'autre drogue absorbante. Elle assure aussi la couleur, ensorte que, si la teinture en noir est faite à propos & sur une matiére convenable, comme la laine, elle se soutient mieux qu'aucune autre.

Mais cet avantage est puissament balancé par l'altération que ce sel cause dans l'étoffe, & par les bornes qu'il met à sa durée. Ici notre Auteur confirme ce qu'il n'avoit dit qu'en général des effets du Vitriol dans les teintures en noir. Il donne des ouvertures pour y remédier, du moins en partie, & pour prolonger la durée des étoffes : article que les Teinturiers liront peu, n'étant pas fachés que les acides de leurs drogues secondent les ravages du tems, & obligent *de recourir* souvent à leurs *Manufactures.*

Une obſervation très-conſidéra
ble dans ce Mémoire eſt celle d
commerce de la couperoſe, ou vi
triol raffiné. La couperoſe nou
vient preſque toute d'Angleterre
& coute en tems de paix 12 livre
le cent, & en tems de guerre 1
livres: on en conſomme par a
dans la ſeule Ville d'Alais envi
ron 160 quintaux qui, à 15 li
le quintal, font 2560 liv. Que doi
ce être dans une plus grande Ville
& que de ſommes paſſent che
l'étranger, qui pouroient demeu
rer en France, ſi l'on vouloit
mettre en exercice les mines d
vitriol dont ce Royaume abonde

Rien de plus curieux que l
troiſiéme article de ce recuei
C'eſt un Mémoire lû dans la mê
me ſéance, par M. Arlet, appa
remment Medecin & Anatomiſte
ſur *les différences qui ſe trouven
entre le cerveau de l'homme & ce
lui de pluſieurs animaux*. L'Au
teur ne donne encore qu'une par

tie de ses observations. Il dit d'abord que la structure de la tête & la masse du cerveau suivent, dans les animaux, les rapports & la diversité de leurs exercices. Les animaux qui sont lestes & legers à la course ont en général la tête légére, les os du crâne très-minces, la masse du cerveau peu considérable, & le cervelet séparé du cerveau par une cloison, dont la plus grande partie est osseuse, pour empêcher ces deux visceres de se déranger ou de se confondre, dans les courses & les sauts de ces animaux.

La disposition des parties de la tête est toute autre dans les animaux tardifs & paresseux: mais ce que l'on considere le plus ici c'est que l'homme a beaucoup plus de cerveau que tout autre animal d'égale grosseur, & beaucoup plus même que le cheval & le bœuf, qui lui sont fort supérieurs en force. M. Arlet don-

ne une liſte des obſervations qu'il a faites ſur cette matiére. On y voit qu'un homme peſant cent livres a communément quatre livres de cerveau ; tandis que le cerveau d'un bœuf ne peſe guere plus d'une livre, quoique tout le poids de l'animal ſoit de huit ou neuf cens : enſorte que dans l'homme le cerveau eſt la 25[e] partie de la maſſe totale du corps, & que ce n'en eſt pas la huit-centiéme dans le bœuf : différence énorme & qui mérite aſſurément d'être obſervée. Le reſte de la liſte roule ſur de plus petits animaux, le chat, le chien, le renard, le liévre, le chevreau &c. On n'a prétendu parler que des animaux qui nous ſont connus, non de ces monſtres dont le Chevalier *Hans Sloane* fait mention dans le détail des pieces oſſeuſes de ſon cabinet. Il y avoit là, dit-on, des cranes de bêtes, leſquels pouvoient contenir des muids de vin & des boiſ-

seaux de bled : cela ressemble un peu au cerveau de Jupiter d'où Minerve sortit armée de toutes piéces ; mais quoiqu'il en soit, il faut excepter de la comparaison faite ci dessus, le Dauphin qui se trouve avoir presque autant de cerveau que l'homme, eu égard à son volume : c'est-à-dire environ la 25^e^. partie de tout son poids.

Une chose singuliere c'est que les jeunes animaux ont plus de cerveau relativement à toute la masse de leur corps, que les animaux qui ont pris tout leur accroissement : un veau par exemple, de 220 livres a aussi environ une livre de cerveau, il en a ainsi presqu'autant que le bœuf qui pese quatre fois davantage. Et l'on sçait que les enfans ont à proportion la tête plus grosse & plus de cerveau que les adultes. Comment expliquer cette observation, à *moins que de dire* que la cavi-

té du crane n'éprouve pas des ac-
croissemens aussi considérables que
les autres parties du corps ?

Mais ce qu'il y a de plus impor
tant à conclure de l'abondance &
de la masse supérieure du cerveau
de l'homme, comparé avec celu
des bêtes, c'est que tout a ét
proportionné par le Créateur au
diverses fonctions de ces êtres
Les bêtes n'ont reçu qu'une quan-
tité de cerveau relative au nom-
bre de leurs opérations, qui ne
roulent que sur la recherche ou
la fuite de quelques objets seule
ment, & sur les nécessitez de
la vie animale suivant l'instinct
particulier qui les dirige, au lieu
que l'homme devant exercer les
facultés de son ame en mille
maniéres différentes & sur toute
sorte d'objets, il a eu besoin d'une
grande quantité d'esprits animaux
& d'une multitude de fibres, qu
ressortîssent aux organes des sens
Mais ces esprits & ces fibres se
rapportant au cerveau comme a

lieu de leur origine ou de leur principal exercice, il a été néceſſaire que dans l'homme la maſſe du cerveau fût abondante, qu'elle le fût beaucoup plus que dans les autres animaux.

Le reſte du Mémoire roule ſur les différences du cerveau de l'homme d'avec celui des animaux par rapport à la ſituation, à la conſiſtance & à l'arrangement des parties. La ſituation verticale du corps de l'homme eſt cauſe que le cerveau n'eſt pas placé dans nous comme dans les brutes, ſurtout dans les Quadrupedes qui ont la tête parallele à l'horiſon. Le cerveau de l'homme eſt plus ferme que celui des animaux : laiſſez tomber une bale de plomb ſur le cerveau d'un homme, enveloppé de ſa pie-mere, bien loin de s'enfoncer, elle ſe réfléchira ; ce qui n'arrive pas d'une maniere ſi ſenſible, quand la bale tombe de la même *hauteur ſur* le cerveau d'un

animal. Enfin, dans l'homme & dans les animaux, le cerveau eſt plus ferme que le cervelet, comme on peut encore le vérifier par la chute de la bale. Il reſte une infinité d'autres particularités à obſerver, d'autres comparaiſons à faire.

Les amateurs de l'Hiſtoire naturelle & de l'anatomie attendent la ſuite du Mémoire dont nous aurons apparemment occaſion de rendre compte, quand elle aura été luë dans une autre aſſemblée.

La ſéance du 23 Décembre 1746. fut terminée par un ouvrage de M. Haguenot Conſeiller à la Cour des Aydes & très-habile Médecin, *ſur le danger des inhumations dans les Egliſes*. Il y a longtems que les premiers Paſteurs tâchent d'abolir cet uſage, auquel certaines familles ſont trop attachées. Des Chrétiens qui ont de la foi devroient être fort indifférens ſur le lieu de leur ſépulture ; nous voulons dire

sur le choix entre le cimetiere de leur Paroisse, ou l'Eglise même Paroissiale. Les morts n'étant plus susceptibles de sentiments ni de préventions, ce sont les vivans qu'il faut persuader; le mémoire de M. Haguenot peut opérer cet heureux effet sur l'esprit de tous ceux qui le liront : voici un fait qui sert de base à ses raisonnements.

Le 17. d'Août 1744. comme o
vouloit enterrer le nommé Guî
laume Boudou, dans une des cav
de la Paroisse de Notre-Dame
Montpellier, l'enterreur, qui ét
un portefaix peu accoutumé
cette fonction, étant descen
dans le souterrain, fut d'ab
saisi de mouvements convul
& tomba mort un moment a
Deux autres hommes qui de
dirent après lui eurent le
sort, & deux autres encor
...lurent s'exposer au mêm
...nt retirer prompt

ſans quoi ils auroient auſſi perdu la vie.

Cet événement ayant fait beaucoup de bruit dans la Ville ; M. Haguenot obſerva en Citoyen zélé & en habile Phyſicien, les qualités meurtrieres de cette cave. Il trouva qu'elle exhaloit, en été ſurtout, une vapeur peſtilente ; que les animaux qu'on y jettoit périſſoient en moins de deux minutes ; que tous les corps enflammés qu'on préſentoit à l'ouverture s'éteignoient ſur le champ, comme s'ils avoient été plongés dans l'eau. Ces expériences furent faites à pluſieurs repriſes, on en rendit compte à M. Le Nain Intendant de la Province, & l'Obſervateur en conclut que ces caves communes où l'on enterre ſont une eſpéce de *Méphitis* ou ſouterrain très-dangereux ; que non ſeulement ces caves, mais en général tous les lieux creuſés dans les Egliſes ſont très-nuiſibles à

la santé, & qu'enfin le concours des deux puissances, Ecclésiastique & Civile, seroit à souhaiter pour détruire totalement l'usage d'inhumer dans des lieux fermés. Toute la suite du Mémoire n'est que la preuve raisonnée de ces articles.

La Physique n'a pas de grands détours à faire pour montrer les mauvaises qualités de l'air, qui s'exhale des caves communes destinées aux inhumations. Les vapeurs chassent une partie de cet air pur qui est si nécessaire à la respiration; l'humidité éternelle de ces lieux diminue le ressort du peu de bon air qui y reste; les exhalaisons sulphureuses des cadavres y ajoutent la puanteur.

Quelle merveille après cela que le voisinage de ces caves soit si contagieux! Et l'Auteur dit à proportion la même chose des tombeaux *si multipliés dans* les Eglises, *des fosses qu'on y* creuse si souvent

pour enterrer. Ne sçait-on pas que ces Eglises transformées en Cimetieres sentent toujours très-mauvais, & que bien des personnes préferent par cette raison d'assister aux Offices & d'aller prier dans celles où l'on n'enterre point ?

Il y a ensuite un détail qui regarde principalement la Ville de Montpellier où l'usage est de transporter, après un tems, les ossements des morts enfermés dans les caves communes, afin de faire place aux successeurs : or ce transport est encore une source d'infection, & un objet de réforme bien digne de l'attention des Pasteurs & des Magistrats.

La fin du Mémoire recueille les monuments Ecclésiastiques, qui défendent d'inhumer dans les temples : on fait voir que c'est la vanité & l'avarice, qui ont introduit l'usage contraire à ces loix : on propose de rétablir l'honneur des cimetieres, de les rendre spacieux, bien

s, isolés & ceints de bon-
illes & d'y faire, même
inhumations, des fosses
s : par là on préviendroit
maladies populaires que
is air des cadavres inhu-
è dans les Villes.
rit est plein de bon sens;
de doctrine même; on dit
it de grandes impressions
tats de Languedoc, &
espere un reglement gé-
i méritera d'être adopté
es les autres Provinces.

TICLE LVII.

RE AU P. B. J.
nt un endroit du Traité
Vernet sur la verité de la
ion Chrétienne.

. R. P.

u les extraits que vous
donnés recemment des
rniers volumes du Traité
rité de la Religion Chré-
n 1748. 3 E

tienne par M. Vernet Professeur de Belles-Lettres, & d'Histoire à Genève. Je reconnois volontiers que cet Auteur traite avec beaucoup de netteté la plûpart des questions qui touchent les miracles de l'Evangile. Mais je ne suis pas aussi content de la maniére dont il s'exprime ailleurs sur un autre point très-essentiel à la Religion: & je vais vous faire part M. R. P. de mes difficultés à cet égard. M. Vernet donna il y a 10 ou 12 ans le premier volume de son Traité *de la vérité de la Religion*, je ne sçai si vos Mémoires en rendirent compte dans le tems, ni si les Théologiens firent attention à ce qui s'y trouve sur le Mystere de la Trinité. Il me paroît que le langage de l'Auteur ne doit point les satisfaire, je n'en excepte pas même ceux de sa Communion. Voici ses termes: « (a) Les Théologiens qui ont

(a) Sect. 4. p. 51.

» traité le plus ſcrupuleuſement
» cette matiere après avoir poſé
» avant toutes choſes l'unité de
» l'eſſence divine, diſent que cet
» unique & même Dieu ſubſiſtant
» d'une certaine maniere eſt qua-
» lifié de Créateur & de Conſer-
» vateur du monde, voilà le Pere:
» que ſubſiſtant d'une autre ma-
» niére il s'eſt manifeſté en J. C.
» pour nous racheter, voilà le
» Fils: que ſubſiſtant d'un autre
» maniere, il agit dans les Saints
» hommes, voilà le S. Eſprit. »
Quoi! C'eſt là traiter *le plus ſcru-
puleuſement* le Myſtére de la Tri-
nité! C'eſt en donner une notion
exacte! Oui ſans doute, replique-
ra-t-on peut-être; ces trois ſubſiſ-
tances ne ſont-ce pas trois hypoſ-
taſes, comme parlent les Grecs, &
trois perſonnes, comme s'expli-
quent les Latins? Or n'eſt-ce pas
là la vraie expreſſion du ſentiment
orthodoxe? *J'accorderois* tout ce-
la ſi M. V. n'y ajoutoit des expli-

cations & des reſtrictions qui ſemblent déterminer le ſens de ces mots à toute autre choſe. Car enfin qu'eſt-ce que la ſubſiſtance telle qu'il l'admet ? Ce n'eſt, ſi je ne me trompe, qu'une maniere d'être, un égard, un rapport extérieur. Que l'on peſe bien, je prie, ces mots : » Dieu ſubſiſtant d'une cer- » taine maniere eſt qualifié de » Créateur & de conſervateur du » monde, voilà le Pere. &c. «

Oui le voilà ce Pere infiniment aimable, principe permanent de notre être & de tout ce qui exiſte. Mais de qui eſt-il Pere ſelon cette ſubſiſtance, ſelon ce rapport extérieur ? Il eſt notre Pere, nous ſommes ſes enfans : aimons-le donc de toute l'étendue de nos puiſſances. Mais cela dit-il qu'il ait engendré de toute éternité un fils qui ſoit Dieu comme lui & le même Dieu que lui ? nullement, cette paternité extérieure que donnent à *Dieu la* création, la conſervation,

la providence, n'a pas toujours été en lui, elle auroit pû n'y être pas; *tout* Déiste l'admet sans peine, il faudroit être Athée pour ne la pas reconnoître. M. V. ne dit donc rien de la Trinité, lors même qu'il prétend exposer le plus scrupuleusement cet auguste Mystere.

La foi que les premiers Conciles, respectés par les Protestans même, nous ont enseignée, est qu'il y a en Dieu trois subsistances nécessaires, éternelles, immuables, & on les fait dépendre ici ces trois subsistances Divines d'opérations totalement libres & non éternelles, telles que la Création, la Redemption, la Justification.

Quoi! Dieu le Pere tient-il donc sa Paternité de ce que dans le tems il a créé le monde? & n'est-ce pas de ce que de toute éternité il engendre un Fils, qui lui est consubstantiel, *ego hodie* (*perpetuò & semper*) *genui te*?

L'un & l'autre produisent de toute éternité une troisiéme personne qui est le S. Esprit. Il existe de même avant tous les tems & avant qu'il y ait eu des hommes justes dont il fût le Sanctificateur.

C'est donc une Trinité éternelle qu'il faut admettre en Dieu, une Trinité indépendante de tout rapport aux créatures; une Trinité de personnes aussi véritablement, aussi réellement distinguées que le sont trois hommes, avec cette disparité essentielle & qui fait la substance du Mystere, que la Trinité des personnes se trouve en Dieu avec une nature simple, unique, indivisible, tandis que la nature humaine se divise & se multiplie à l'infini. Ce n'est donc pas donner une notion exacte de ce Mystere que de ne tirer la Trinité des personnes, que des differents égards ou rapports, qu'un seul unique & même Dieu a aux choses créées. Ces *égards* & ces rapports se trouve-

en lui quand il n'y auroit
: unité de personne, ils ne
tuent donc pas la Trinité.
il semble que selon le raison-
it de M. V. la Trinité des
ınes en Dieu ne soit qu'une
é d'égards ou de rapports,
'rinité d'emplois ou de per-
ges. Rendons ceci sensible
ı exemple, prenons celui de
ın. Si en imitant la façon de
ner de M. V. nous trouvons
'rinité de personnes dans Ci-
il sera, je crois, évident que,
cette même façon de rai-
, il n'y a pas véritablement
'ersonnes en Dieu. Essayons
: cet unique & même Cice-
bsistant d'une certaine ma-
plaide pour Milon, pour Mu-
il invective contre Marc An-
, contre Verrès, voilà l'O-
:. Subsistant d'une autre ma-
, il raisonne sur la nature des
:, il fait sentir le ridicule
picuriens, *voilà le* Philoso-

phe. Enfin subsistant encore d'une autre maniere, il gouverne la République Romaine avec sagesse & dignité, il découvre & déconcerte les pernicieux projets de Catilina, voilà le Consul.

Ai-je prouvé par ce raisonnement, ai-je même fait entrevoir une Trinité de personnes dans Ciceron ? Et si quelqu'un alloit s'autoriser de mes expressions pour m'imputer ce paradoxe inoui, qu'en penseroit-on ? Ne seroit-il pas la risée publique ? D'où je conclus invinciblement que l'exposition que M. V. fait du Mystere de la Trinité n'est rien moins que suffisante, & que qui n'admettroit que cela, seroit rangé avec justice parmi les Anti-Trinitaires.

Car enfin voici un principe des plus incontestables, c'est que toute exposition d'un Mystere faite au gré de l'hérétique qui le nie, n'est pas tant une exposition qu'un *anéantissement* de ce Mystere, sur-

tout lorsqu'on a promis de le traiter *le plus scrupuleusement*; car c'est promettre de n'en rien omettre d'essentiel. Si M. Bossuet par exemple avoit tourné son exposition de la foi Catholique, de façon à la faire adopter par les Synodes Calvinistes, n'auroit-il pas trahi la cause qu'il avoit à soutenir?

Or quel est le Socinien? Quel est l'Anti-Trinitaire, qui ne souscrive avec joie à tout ce que M. V. dit de la Trinité des personnes? Nieront-ils, en effet, que Dieu subsistant comme Créateur & conservateur puisse être appellé Pere, que subsistant comme Redempteur il puisse être appellé Fils, & subsistant comme Sanctificateur être qualifié de S. Esprit? Ne croyent-ils pas qu'il y a un seul » Dieu Créateur du monde, (*a*) » qu'il y a eu dans la personne de » J. C. un principe divin, savoir » la raison ou la sagesse éternelle

(*a*) *Sect. 4. p. 50.*

» & que toute la plenitude de la
» Divinité a habité en lui, qu'il y
» a aussi un principe divin qui a
» inspiré les Prophetes & les Apô-
» tres : » or voilà selon M. V. tout
» ce que nous sommes obligés de
» croire.

Mais achevons la conviction ; la chose est aisée, il ne faut pour cela que rapporter un lambeau de Sermon du Docteur Sharp Archevêque d'York que M. V. adopte avec complaisance & que voici :
» (*a*) Vous ne trouverez point,
» dit le Prélat Anglois, que les arti-
» cles de foi que la Religion Chré-
» tienne propose ayent pour but
» de donner de l'exercice à notre
» crédulité, & d'éprouver jusqu'à
» quel point notre raison est capa-
» ble de se soumettre à la foi. *Ses*
» *dogmes sont clairs & simples &*
» *tout-à-fait dignes d'être crus, à*
» *cause de la conformité qu'ils ont*
» *avec les facultés raisonnables de*

(*a*) Sect. 4. p. 122.

» *l'homme.* « De ce Discours du Docteur Anglican voici la conclusion que tire M. V. » Ainsi, dit-» il, (*a*) la partie dogmatique de » l'Evangile n'a besoin que d'être » connuë, pour attirer notre ac-» quiescement & dissiper les pré-» jugés qui s'élevent contre elle. « Enfin (*b*) parvenu à la conclusion de tout ce qu'il a dit de l'excellence de la Religion Chrétienne, il parle de la sorte : » Le » plus bel éloge que l'on puisse » faire du Christianisme est de le » montrer tel qu'il est avec tout » ce qui lui est propre, & dégagé » de tout ce qui lui est étranger ; » il gagne infiniment à être con-» nu de cette maniére, & peut-être » l'indisposition que plusieurs te-» moignent à cet égard, ne vient-» elle que des fausses idées qu'ils » s'en sont faites : ils se forgent » des Monstres pour les combat-

(*a*) Sect. 4. p. 123.

(*b*) Sect. 4. p. 286.

ſous l'autorité de J. C? Quelle captivité, quelle gêne y a-t-il à croire des dogmes clairs & ſimples? Non il n'y a que de la contradiction, & un S. Paul étoit-il homme à ſe contredire?

Inutilement on eſſayeroit ici de nous donner le change en nous jettant ſur les clartés, ſur l'évidence de la Religion en elle-même. Nous nous faiſons gloire de ſoutenir que les faits ſur quoi l'autorité de notre ſainte Religion eſt appuyée, égalent en évidence & ſurpaſſent même de beaucoup tous les faits humains. Elle s'eſt établie & conſervée juſqu'ici, cette divine Religion, par des millions de Miracles les plus éclatans, avoués par ſes plus cruels ennemis & par des Propheties dont nous voyons l'accompliſſement de nos propres yeux; mais ce n'eſt là qu'une évidence de credibilité & avec une telle évidence les *Myſtéres* reſtent Myſteres, ils

restent obscurs & impénétrables. En effet l'évidence des motifs qui me portent à croire, telle grande quelle puisse être, ne donne pas le moindre dégré de clarté au Mystere qui est l'objet de ma foi. Non, quand je verrois à ce moment J. C. lui-même en personne changer l'eau en vin, éclairer les aveugles, ressusciter les morts & me donner ces prodiges pour preuves de la Trinité des personnes : bien plus, quand j'entendrois la voix du Pere rendant témoignage au Fils, comme il arriva au Baptême de J. C. & que le S. Esprit emprunteroit quelque figure sensible, pour se proportionner à ma foiblesse, je n'en concevrois pas plus clairement comment une nature unique, simple, indivisible peut se trouver en trois personnes. Que l'on nous dise que les dogmes sont dignes & très-dignes d'être crus à cause de l'autorité d'un *Dieu*, qui les

propoſe à notre foi, ce langage orthodoxe ſera applaudi, & il meritera de l'être. Mais vouloir que ces dogmes ſoient dignes d'être crus, à cauſe de la conformité qu'ils ont avec les facultés raiſonnables de l'homme, c'eſt détruire toute idée de Myſtere, c'eſt anéantir la foi, ſous prétexte de la rendre facile.

Mais, pourroit-on dire, toute la difficulté conſiſte en ce mot de *perſonne*, & S. Auguſtin a jugé que ce mot ne rendoit pas avec la derniere préciſion la notion que la foi nous fournit de la Trinité. Nous avouons tout cela, le S. Docteur en craignoit l'abus. Quand je parle de ma perſonne, je parle de cette ame, de ce corps, de ce *moi* faiſant un compoſé de l'un & de l'autre, diſtingué & ſéparé de tous les autres; voilà l'idée que Ciceron s'eſt formée de ce mot, voilà l'idée que d'ordinaire tout le monde s'en forme;

oir transporter cette idée
sonnes Divines, c'est visible-
aire naître des idées tri-
ou même antropomorphi-
. Augustin connoissoit trop
l'esprit rusé & chicaneur de
sie, pour ne pas souhaiter ici
rme non sujet à équivoque,
qu'un *Homousios* pour l'indi-
le unité de nature du Verbe
son principe. Mais au reste,
ustes précautions prises, le S.
cteur n'a pas craint de se ser-
de ce terme, & d'insister mê-
fortement sur la necessité de
onnoître cette Trinité de per-
nes. » (*a*) Si quelqu'un, pro-
once-t-il, ose dire qu'il n'y a
as véritablement en Dieu trois
ersonnes égales, Pere, Fils, &
. Esprit, qu'il soit anatheme. «
Je voudrois en effet demander
à M. V. si le mot de personne
nvient à Dieu, ou s'il ne lui
nvient pas : je crains qu'il n'y

a) *Serm.* 129.

force du raisonnement, tout l'Art de la persuasion, pour démontrer que la Trinité de personnes, dans une nature unique, quoiqu'incompréhensible n'étoit point incroyable, & les efforts de leur zèle rester souvent sans succès, je demeure convaincu qu'il s'agissoit de verités bien supérieures à toutes les lumieres de la raison. La constance plus qu'humaine des Martyrs de la consubstantialité du Verbe, les prodiges par où Dieu s'est declaré pour eux, tout cela forme la conviction la plus parfaite que la Trinité est autre chose qu'une personne unique considérée sous différens rapports; car cette Trinité extérieure fut-elle jamais niée? Peut-elle l'être? Et ce fameux impie Michel Servet que Calvin, oui Calvin lui-même, fit brûler vif à Genève, pour avoir nié la Trinité des personnes, nia-t-il jamais que Dieu unique en *soi fût* distingué à certains égards?

onſultés par Calvin, étoit
ie digne du feu, ſeroit-
à Genève chez les diſ-
Calvin un dogme de
ela étoit, quelle ſource
aux Mémoires pour la
ion de l'Hiſtoire des va-

it, ajoutera-t-on, qu'on
y a trois perſonnes en
mais la maniere dont la
t, dit M. V. (*a*) demeure
, parceque l'Ecriture ne
ue pas; auſſi ne ſommes-
; obligés de rien croire ſur

» parle. Mais en quoi cette distinc-
» tion consiste-t'elle ? Nous l'igno-
» rons : il faut donc suspendre
» son jugement là-dessus. «

On confond ici, ce me semble, deux choses qu'il est essentiel de distinguer : les *manieres* de nos mysteres sont sans doute incompréhensibles; mais entre ces manieres incompréhensibles, il y en a sur quoi la foi ne détermine rien, & d'autres qu'elle nous propose à croire. Donnons un exemple de ceci. Dieu nous a donné l'être, la foi nous l'enseigne, mais comment nous l'a-t-il donné? C'est, répond-elle, en nous tirant du néant. Voilà donc une maniére essentielle à la foi; mais comment ce qui est dans le néant peut-il passer à l'être ? La foi se taisant là-dessus, & la raison n'en disant rien, un humble aveu de notre ignorance est le seul parti sage.

Appliquons ceci à notre sujet. *La foi enseigne* qu'il y a en Dieu

: de nature & trinité de
onnes : voilà le Myſtere. Elle
ite que ces perſonnes ſont
ement diſtinguées : voilà la
iere eſſentielle au Myſtere.
s comment une nature unique
indiviſible peut-elle être en
s perſonnes réellement diſtin-
es? Ce côté de la choſe demeure
é : nous l'ignorons; il faut donc
endre ſon jugement là-deſſus.
Mais, demandera-t-on, qu'eſt-ce
c que cette diſtinction réelle?
trouve-t-on dans l'Ecriture?
i ſans doute on l'y trouve,
ome on y trouve le Conſubſ-
tiel : le mot de diſtinction
lle ne s'y trouve nulle part,
l'avoue, mais le ſens ſe pré-
te en cent endroits.
Oui, & j'en atteſte tout hom-
non préoccupé, l'Ecriture en-
gne partout qu'il y a entre le
e, le Fils & le S. Eſprit une
le diſtinction, une diſtinction
s *grande que* celle qui ſe

trouve entre les perfections de Dieu, tel systême Scholastique qu'on adopte à cet égard ; une distinction assez grande pour qu'il n'y ait pas de confusion entre les personnes, assez petite pour exclure toute division & multiplication de nature, on lui donnera d'ailleurs tel nom qu'on voudra. Les Théologiens soit Catholiques soit Protestans l'ont appellée réelle.

Il ne faut pas aigrir les Esprits par des spéculations creuses, ni soumettre la majesté de la Religion aux subtilités de la Métaphysique. Nous le savons, la raison & la religion n'ont qu'une voix pour nous faire de cette maxime une loi sacrée & inviolable; mais s'ensuit-il de là que, pour ne pas déplaire aux impies, il faille emprunter le langage de l'impiété? Sera-t-on autorisé à s'envelopper sous des termes *vagues, qui* dans leur genéralité

peuvent

peuvent être également appliqués à la verité de foi & à l'erreur opposée ? Non sans doute. La religion abhorre des ménagemens qui tendent droit à détruire l'unité de la foi.

Sur ce principe, qui pourra jamais approuver la condescendance de M. V. pour les Anti-Trinitaires ? Il semble laisser partout la plus parfaite liberté de penser sur le genre de distinction qui se trouve entre les personnes Divines. » (*a*) Cette distinction (de Pere » de Fils & de S. Esprit) doit » être reçuë, dit-il, parce qu'on » la trouve dans l'Ecriture Sainte, » mais en quoi consiste-t-elle, » demande-t-il ? & il répond : l'E- » criture se taisant là-dessus & la » raison n'en disant rien (*b*) il » faut s'arrêter là, & ne point en- » treprendre d'expliquer ce que » l'Ecriture n'explique pas » &

(*a*) P. 51. Sect. 4.

(*b*) P. 53.

plus bas il parle de la sorte : » l
» nature Divine a aussi ses diver
» attributs & ses diverses opéra
» tions, & qui peut sçavoir tou
» tes les sortes de distinctions don
» elle est susceptible ? Ne peut
» il pas y en avoir quelqu'une qu
» notre raison ne pénétre pas ? «
Mais c'est là ne rien exiger d
positif, c'est livrer l'homme au
incertitudes, dans un point de fo
que les Protestans eux-mêmes re
gardent comme fondamental. E
effet ôtez des personnes Divine
toute la distinction réelle. En que
l'orthodoxe différera-t-il à cet é
gard du Socinien ou même d
Déiste ?

Mais quoi ! une distinction rée
le de personnes, dans une natur
unique & indivisible, ne seroit-c
pas là un Mystere en contradictio
avec lui-même ? M. V. l'appréhen
de fort, mais appréhension frivol
On l'a mille & mille fois objec
tée cette contradiction aux or
todoxes, & jamais on ne l'a pro

vée. Les Payens l'ont objectée aux Apôtres & aux hommes Apo-*stoliques*; les Ariens & les Macédoniens aux Peres de Nicée & de Calcédoine ; Michel Servet à Calvin; les Sociniens, les Deïstes, les Baylistes nous l'objectent tous les jours; mais les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre la foi de l'Eglise. De tant & de si puissans adversaires, nul n'a pu faire voir que cette contradiction fût réelle. Et nous sommes persuadés que les efforts que pourroit faire M. V. à ce sujet ne seroient pas plus heureux. Les Sophismes des freres Polonois ont épuisé la matiere, & mille fois ils ont été mis en poudre. Mais nous n'aurions besoin contre M. V. que de M. V. lui-même; voici sa reponse & ce seroit aussi la nôtre: Les Anti-Trinitaires » ne » prennent pas garde à l'équivo- » que où ils tombent : si l'on di- » *soit que ce qui est* un, est aussi

» triple au même égard (*a*) &
» au même sens, par exemple que
» trois Dieux ne font qu'un Dieu
» ou que trois choses d'une espe-
» ce ne font qu'une seule chose
» de la même espece, cela se-
» roit absurde: » Mais nous admet-
tons unité de nature & Trinité
de personnes : nous ne pouvons,
il est vrai, faire voir clairement
comment une telle unité s'accor-
de avec une telle Trinité ; mais
aussi ne démontrera-t-on jamais
qu'elles ne s'accordent pas. Con-
sultons donc sur ce sujet obscu
non pas nos lumiéres, mais celle
de Dieu même. Si un Dieu
parlé, il est la verité, croyons
sa parole. C'est ainsi que, sur
traces respectables des Apôtres
des SS. Peres, nous rappellons
Anti-Trinitaires de la foible
son à l'autorité d'un Dieu, du
sort de laquelle doit néce
rement être toute question

(*a*) Sect. 4. pag. 53.

cernant la religion, que la raison ne décide pas.

Au reste je dois à M. V. la justice de croire, ce que m'ont dit de lui des personnes dont je respecte infiniment les lumieres & la probité, qu'il est entierement opposé à tout ce qui s'appelle Arianisme & Socinianisme. Assez souvent on pose des principes, dont on n'aperçoit pas les conséquences, quoiqu'à d'autres elles paroissent très-évidentes & très-nécessaires. Je crains que la maniere dont ce savant Professeur explique le Mystere de la Trinité ne donne gain de cause à ceux qui le nient. Si ma démarche l'engage à contredire nettement les Anti-Trinitaires, j'aurai atteint l'unique but que je me suis proposé. Il y a dans son traité plus d'une expression favorable au dogme, il ne seroit question que de retrancher celles qui paroissent l'anéan-

tir. *Bonum ex integrâ causâ, malum ex quolibet defectu.*

Je suis &c.

M. R. P.

Votre &c.

Fr. Hubert Hayer Récolet.

A Paris ce 2 Mars 1748.

ARTICLE LVIII.

ENTRETIENS SUR LES VERITE'S fondamentales de la Religion, pour l'instruction des Officiers & des gens de mer : Par le P. Yves Valois de la Compagnie de Jesus, de l'Académie Royale des Belles-Lettres, & Professeur d'Hydrographie à la Rochelle. Premiere Partie, chez René-Jacob Desbordes Imprimeur des Fermes générales, du Collége & de la Ville, au canton des Flamands. 1747. Seconde Partie. Chez Pierre Mesnier, Imprimeur de M. l'Intendant & de la Ville, ruë du Temple. 1747. Volume in-12.

CEt Ouvrage, dont les deux Parties contiennent chacune quatre entretiens, & qui est dédié à S. A. S. Monseigneur le Duc de *Penthiévre*, a été entrepris pour

entrer dans les vûes de feu M. de Fénelon, Archevêque de Cambray, qui dans ses lettres à feu M. le Duc d'Orleans, Régent du Royaume, disoit : » Il y a longtems, » qu'il me paroît important de » former un plan, qui contien- » ne les preuves des vérités né- » cessaires au salut, lesquelles soient » tout ensemble, & réellement » concluantes, & proportionnées » aux hommes ignorants. Rien » ne demande tant de génie, qu'un » ouvrage, où il faut mettre à la » portée de ceux, qui n'en ont » point, les premieres vérités ... » Il faut se faire entendre aux gens » simples, & réprimer la criti- » que téméraire des hommes, qui » abusent de leur esprit contre la » vérité. «

Ce sujet est propre à tous les états : mais l'Auteur, attaché aux gens de mer par son emploi, a cru que pour les engager à y donner toute leur attention, il

falloit le leur adresser. Il n'est pas le premier, qui ait travaillé pour eux en ce genre, mais personne n'avoit encore rempli le plan de M. de Fénelon. Nous n'avons guères que des Essais, & il y en a même, qui ne peuvent ni instruire, ni édifier ceux, pour qui ils paroissent avoir été composés. Tel est l'*Admoniteur des Marins, ou regles de conduire avant, durant, & après leurs voyages, avec trois prieres à leur usage*, imprimé à Londres en 1701, & composé par Jean Woodward. Rien n'est plus frivole que cet ouvrage, mais il n'est pas aussi scandaleux, que celui qu'on a vû réimprimé à la Haye en 1740 sous le titre *d'Entretiens des voyageurs sur mer* où l'on ne voit rien qui ait rapport au titre, ni qui regarde particulierement les Marins. Ce n'est qu'un tissu d'injures contre les Papes, le Clergé de France, le P.

ne leur sera pas inutile, non plus qu'aux Missionnaires, qui s'embarquent en qualité de passagers, & qui veulent commencer l'exercice de leur apostolat pendant le voyage. L'Auteur ayant passé une bonne partie de sa vie avec les gens de mer, son expérience lui a fait connoître la méthode qu'il faut suivre, & sur quoi il convient d'insister davantage dans les instructions, qu'on leur donne, & la maniere, dont on doit s'y prendre pour les gagner & les rendre attentifs. Il entre sur tout cela dans un détail, qui prouveroit, quand on ne le sçauroit pas d'ailleurs, que l'Hydrographe du port de la Rochelle en est le premier Missionnaire.

Les Interlocuteurs, qu'il introduit, sont l'Aumônier du Vaisseau, un Missionnaire, qui passe à S. Domingue, un Négociant qui n'a ni moins de zèle, ni *guere* moins d'habileté que le

premiers, quelques paſſagers, le Capitaine du Vaiſſeau, & quelques uns de ſes Officiers. Ceux *qui* ont été étonnés d'y voir les Pilote & le Pilotin, n'ont pas aſſez fait réfléxion que la ſcène étant ſur un Vaiſſeau marchand, c'eſt le Pilotin, qui deviendra Pilote, & le Pilote, qui peut devenir Capitaine, qui parmi ceux, qu'il s'agit d'inſtruire un peu plus à fond de la Religion, doivent être introduits dans un dialogue, avec ce qu'il y a de plus diſtingué dans un Navire.

Le premier entretien roule tout entier ſur ceux, qui font profeſſion de ne rien croire. L'Auteur s'attache ſurtout à mettre en évidence la foibleſſe d'eſprit de ces prétendus eſprits forts, & le peu de ſuite & de principes qu'on trouve dans leurs raiſonnemens, & à découvrir toutes les ſources du ſyſtême d'impieté, qui fait aujourd'*hui tant de* ravage dans

le monde ; car il prétend que la corruption d'un cœur livré aux plaisirs des sens n'en est pas la seule cause. Il en reconnoît plusieurs autres, qui sont 1°. l'ignorance affectée de ceux, qui n'ont » lu » que ce qui pouvoit les égarer, » qui l'ont lu sans avoir aucun » principe qui pût leur servir de » guide ; qui savent les objections, » que les premiers libertins ont » faites, & ignorent les répon» ses, qu'on leur a données ; qui » ne voyent pas plus de difficul» té que nous dans la Religion, » mais qui y succombent, parce » que leur esprit ne trouve aucu» ne ressource, ni en lui-même, ni » dans des connoissances acquises.

2°. Une vanité ambitieuse : on veut passer pour des génies rares, qui ne pensent pas comme le vulgaire : on met son esprit à plaisanter sur ce qu'il y a de plus respectable. Il y a des gens, » *qui* accoutumés de sacrifier tou-

eurs veilles à un phantôme
èputation, regretteroient les
ɔens que la Religion pren-
t ſur leurs études. Mais com-
t ſe diſpenſer de lui en ac-
er pluſieurs, ſi on la croit
? Le plus court eſt de ſe per-
er qu'elle ne l'eſt pas, ou
les hommes y ont mis du
, "
Une prévention opiniâtre.
en veulent, diſent-ils,
préjugés : Mais ils ne cher-
qu'à autoriſer les leurs, dont
'eſt capable de les faire re-
4°. Un intérêt ſordide.
agé dans la carriére des let-
, on veut s'enrichir de ſon
ail, & l'on voit que par
abus trop commun les ou-
ges contre la Religion ont
rt de ceux, qui pervertiſſent
mœurs, qu'ils ſont ſouvent
ıne préférablement aux meil-
s livres. 5°. Une indolence
emie *de toute gêne* : ceux-ci

» ne se sont pas mis par réfléxion
» au nombre des Deïstes pratiques;
» l'amour du repos les y a dou-
» cement jettés. Accoutumés à se
» conduire par les sens, ils n'ont
» rien vu dans la Religion qui les
» attirât sensiblement : ils n'y ont
» rien trouvé à gagner pour le
» corps, ils l'ont abandonnée, &
» font un mal infini par leur
» exemple. « Cela est rendu très
sensible par des caractéres bie
touchés de ces personnes, qui
accomplies sur tout le reste, d
meurent sur le fait de la Religi
» dans un parfait équilibre, qu'
» appelle sagesse, modération
» contrequarrent aucune opini
» n'en adoptent aucune; sans r
» vement, sans action sur ce
» portant article, ils jouisse
» leur liberté, de leur tra
» lité, « & s'en applaud
comme s'ils avoient la raiso
eux. L'Auteur ajoute qu'o
de croire que les Marins

nent point dans ces désordres ; l'expérience lui a fait voir que l'*irreligion* fait parmi eux les mêmes progrès, que partout ailleurs, & par les mêmes voyes.

Le second entretien traite de l'existence de Dieu. Le Négociant, dont nous avons parlé, & qu'on suppose fort versé dans l'Astronomie, avoit dit au Pilotin que les étoiles n'ont point une lumiére empruntée, que ce sont autant de Soleils, & qu'il y en a de plus grandes que le Soleil, qui nous éclaire, & lequel est incomparablement plus grand que la Terre ; d'où ce jeune homme conclut fort bien qu'il faut donc que le monde ait une étenduë plus immense, qu'il ne l'avoit cru jusques-là.

Le Négociant en tire une autre conclusion : c'est que ce monde si grand, si merveilleux, si bien arrangé, ne sçauroit être l'*effet d'un pur hazard* & d'un

concours fortuit d'atomes ; qu'il ne peut être attribué qu'à un Dieu, comme l'ont remarqué les plus sages du Paganisme. » En effet, pour peu que l'on fasse usa-
» ge de son esprit, on trouve
» écrit avec des caractéres ineffa-
» çables l'existence & les perfec-
» tions de Dieu dans la multitu-
» de, l'ordre & la beauté de ces
» Astres brillants, qui publient si
» hautement la gloire de leur Au-
» teur.... L'ignorant & l'homme
» cultivé, le bel esprit & le stu-
» pide y découvrent nécessaire-
» ment l'Auteur de leur être &
» le Créateur du monde.

» Aussi les anciens Poëtes & les
» premiers Philosophes ont-ils
» parlé de Dieu à peu-près com-
» me le Roy Prophete, & l'A-
» pôtre des Nations. Pourquoi
» donc ne l'adoroient-ils pas ? c'est
» que dans tous les siécles l'intérêt
» & le respect humain, ces deux
» *Tyrans*, aussi anciens que le

ıde, avoient pris ſur ces
ıds hommes le même empi-
u'ils ont toujours exercé, &
's exercent encore aujour-
i. Ces ſages du Paganiſme
oient compaſſion à la folie
ılaire; mais paſſant au deſſus
:urs lumieres, ils adoroient
'ublic des Idoles, que dans
ame, & ſouvent dans leurs
s ils traitoient de fables &
ıiméres. «
ı eſt ſuivi de fort belles
ons ſur la notion générale-
'épanduë parmi tous les peu-
ſans en excepter les plus
es, d'un Etre ſuprême: ce
prouve par la facilité qu'on
'éveiller en eux une vérité,
oit dans leur cœur & dans
iſon, & qui n'y étoit qu'aſ-
Ce que l'Auteur ajoû-
les vrais ou prétendus
, n'eſt ni moins juſte, ni
capable de *faire impreſſion*
x, pour qui il écrit, &

toute cette démonſtration morale de l'exiſtence de Dieu nous a paru pouſſée auſſi loin, qu'elle pouvoit l'être pour convaincre quiconque eſt capable de raiſonner.

Dans le troiſiéme entretien, le Capitaine du Navire, à l'occaſion d'une tempête, qu'il avoit eſſuyée la nuit précédente, entre de lui-même ſi bien dans les vuës de l'habile & vertueux Négociant, pour reconnoître » qu'il y a dans » le monde & avant le monde » une puiſſance ſans bornes, une » intelligence infinie, qui a pu » tout créer, tout régler, & tout conſerver; « qu'il lui donne occaſion d'engager une converſation, dans laquelle, par le moyen d'une très-bonne Phyſique, il fait voir la maniere admirable, dont Dieu s'eſt rendu ſenſible dans tous ſes ouvrages.

De là il paſſe au culte, qu'a *droit* d'attendre de nous cet Etre

ni & si bienfaisant. Il est vrai, t le Capitaine, que Dieu mé- e le culte d'un respect profond d'un tendre amour. Cela, re- end le Négociant, est trop va- e; car » ce culte ne seroit qu'un culte secret, particulier, arbitraire, purement naturel par opposition au culte révélé. Le vrai culte, le culte digne de Dieu, & qu'il puisse agréer, doit être un culte déterminé, un culte unique, comme Dieu est un; un culte commun à tous les hommes, ils lui doivent tous également leur existence, leur conservation, leurs talents; un culte intérieur, ils ont la fa- culté de connoître & d'aimer, & ils lui en doivent le tribut: un culte extérieur, ils ne sont à son égard qu'une même fa- mille, qu'une même société, qui doit être unie par les liens d'une même religion: un culte *public*, *il est de la* grandeur

» du Maître qu'on reconnoisse
» dans le monde ses fidèles servi-
» teurs. Il n'en a pas besoin pour
» l'essentiel de sa gloire, & de sa
» félicité. Mais il a pu l'exiger
» comme un tribut dû au Créa-
» teur, & n'a-t-il pas dû, pour
» ainsi dire, le commander pour
» l'ordre du monde? «

Mais n'est-il pas trop grand pour entrer dans tous les petits détails de ce qui peut composer ce culte? N'en laisse-t-il pas le soin à notre raison? Il ne s'est mêlé que de nous créer, & n'est-ce pas à nous à être reconnoissans, chacun à notre maniere? Le Déïsme, répond le Négociant, ne va pas plus loin, au moins dans le pratique : mais pour faire bien comprendre la maniere dont il réfute ces objections, il faudroit copier tout le reste de cet entretien. Il appuye principalement sur ce principe, » que le culte di-
» *vin* dit deux choses; l'hommage

d'un esprit, qui conçoit de
» vraies, de justes idées de Dieu,
» l'hommage d'un cœur, qui se
» conforme à toutes ses volontés,
» & qui manifeste à l'extérieur
» son obéissance par des œuvres
» determinées.«

Il développe ce principe, & de
outes les extravagances, où les
ommes les plus sages, les Nations
s plus éclairées ont donné en
natiére de religion & de culte, il
onclut la nécessité d'une Religion
évélée, laquelle ne seroit pas
digne de Dieu, si elle ne renfer-
moit des Mystéres incompréhen-
sibles à l'esprit humain, qui n'est
pas même capable de percer ceux
le la nature, & de ce qui le tou-
che de plus près. Car la raison
le l'homme n'est pas faite pour
connoître toute verité, & elle
conviendra sans peine « que Dieu
» a pu garder pour lui la connois-
» sance de certaines verités, ou
» de *leur compatibilité* entre el-

les. » Et qu'il a pu aussi employer son autorité pour nous obliger à les croire sans les comprendre. Il nous a » donné la raison & la ré» vélation, comme deux yeux » pour nous conduire : est-ce agir » en nature intelligente, que d'en » fermer un ? « Il faut même se les fermer tous les deux, pour ne pas voir que nous sommes obligés de croire la révélation. Cela est ici fort bien prouvé, & l'accord de la foi avec la raison rendu très-sensible.

Il s'agit dans le quatriéme entretien de prouver que Dieu a parlé aux hommes, établi une Religion, & réglé le culte, qu'il vouloit qu'on lui rendît. L'Aumônier commence par démontrer l'antiquité du livre de Moyse, lequel indépendamment même de l'inspiration, a été à portée d'être instruit de tout ce qu'il rapporte par une tradition indubitable, de sorte *que* quand on ne le regarderoit

que

que comme un simple Historien, rien ne s'oppose à ce qu'on ajoûte foi à tout ce qu'il dit; aussi n'y a-t-il jamais eu que ceux, qui ont donné dans un Pyrrhonisme outré, qui ayent refusé de le regarder au moins sur le même pied, que les Ecrivains du premier rang, d'autant plus qu'il n'a jamais été contredit par aucun autre Historien.

Quant à la révélation, l'Aumônier prouve que Dieu a révélé à Moïse le culte, qu'il exigeoit de son peuple; 1°. par les Miracles, qu'il a opérés à la vûë de tout ce peuple, & des Infidèles mêmes; Miracles, dont la tradition s'est conservée jusqu'à nous par une voye, qui ne peut être suspecte. 2°. par des Prophéties, dont ce même peuple a été dépositaire jusqu'à leur accomplissement, & qui sont encore entre ses mains des piéces décisives contre lui. *Il falloit*, ajoûte-t-il,

de la raison. Le Parnasse Espagnol figureroit avec tous les autres, si l'ouvrage de M. de Luzan eût paru il y a deux siécles ; car nous avertissons les Lecteurs que c'est ici à proprement parler le premier traité sur la Poësie qu'ait eu l'Espagne.

Y a-t-il un *Beau* Métaphysique, absolu, & indépendant de nos idées, ou le *Beau* n'est-il que relatif & arbitraire ? Il est encore permis de faire cette question, malgré le grand nombre d'essais & de traités que nous avons sur le *Beau*. Les Auteurs sont partagés entr'eux sur ce qui compose son essence. Il semble qu'il soit moins difficile de donner du beau que de le définir. Tous les hommes n'ont pas la même façon de penser. Ce qui plaît à l'un déplaît à l'autre. La différence de l'éducation influë dans la différence de l'effet & de l'impression que produisent sur nous les mêmes ob-

tous les Mysteres de la religion n'ont pas été revelés avant la publication de l'Evangile; il montre la conduite de Dieu depuis les préceptes donnés aux premiers hommes touchant le culte qu'il exigeoit d'eux, jusqu'à la prédication des Apôtres.

Il fait dire sur cela à son Aumônier tout ce qui est necessaire pour rendre sensible à ceux, à qui il parle, que Dieu a suffisamment pourvû dans tous les tems à l'instruction des hommes, qui n'ont abandonné la vraye religion que par leur faute: que les Juifs en particulier trouveront leur condamnation dans leurs propres livres, comme les Chrétiens, qui ne croyent point à l'Evangile, ou qui n'y conforment pas leur conduite. Cet entretien est terminé par de fort bonnes regles sur la maniere, dont il faut se comporter avec les incrédules & les *libertins*, pour les convain-

cun pays pour leur Patrie, & qu'aucun pays dès-lors ne devroit reconnoître pour Citoyens. Voulez-vous sçavoir de quel pays ils sont? Remarquez quelle est la Nation dont ils font les plus sanglantes satires dans leurs ouvrages. C'est à coup sûr leur Patrie. Revenons à notre Auteur.

M. de Luzan adopte le sentiment de M. Crouzas, & réduit à cinq les qualités d'où résulte le Beau essentiel & primordial; les voici: la varieté, l'unité, la régularité, l'ordre, & la proportion. La varieté amuse, mais elle déplairoit, si elle ne se rapportoit pas à un seul & même objet. De la variété & de l'unité suivent naturellement la régularité, l'ordre, & la proportion; nous renvoyons à l'ouvrage les Lecteurs curieux d'un plus grand éclaircissement; rien n'est plus sensé, ni plus méthodique. Il semble que l'Auteur *ait saisi* le point presque indivi-

ible où le Beau commence, &
inir.

Le Beau doit nécessairement avoir la vérité pour base & pour appui : mais il est pour la Poësie leux sortes de vérités : le vrai dans l'Histoire, & le vrai dans la Fable, ce qui a été, & ce qui a pu être. Par exemple, l'Histoire nous apprend que les Chrétiens sous Godefroi de Bouillon, firent la conquête de Jerusalem ; la vérité probable ou poëtique est qu'en ce tems-là il y avoit à Jerusalem un fameux Guerrier nommé Argante & une Héroïne qui s'appelloit Clorinde, qui firent des efforts prodigieux de valeur contre l'Armée Chrétienne ; la beauté poëtique porte essentiellement sur une de ces deux especes de vérité.

Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul
 est aimable :
Il doit regner partout, & même dans la
 fable.

Boil. Art. Poët.

Ce Beau fondé ſur le vrai, de quelque maniere qu'on l'explique, ne ſuffit pas pour faire une excellente Poëſie. Le Poëte doit ſurtout émouvoir ſon Lecteur, & il n'a cet avantage qu'en lui préſentant des images frappantes. Il faut donc qu'il examine les circonſtances ; qu'il choiſiſſe les traits les plus merveilleux ; qu'il les enchâſſe avec goût ; qu'il prenne ce qu'il y a de plus animé dans l'action ; qu'il y adapte les expreſſions les plus énergiques & les plus éclatantes ; qu'il ſe mette à la place de ſes héros, qu'il ſe tranforme en eux, qu'il en développe les ſentimens. Son imagination ainſi enflammée nous en impoſera à nous-mêmes ; nous croirons être ſpectateurs du combat qu'il décrit, ou de l'action qu'il repréſente. Mais ſans cela, les vers les plus pompeux ne ſeront qu'un vain ſon qui frappera nos oreilles : l'impreſſion ne s'en communique-

ra pas jusqu'au cœur. C'est par là qu'on distingue le grand homme de l'homme médiocre. Un Peintre ordinaire peindra, si l'on veut, les batailles d'Alexandre : mais il manquera au tableau ce feu, cette ame, cette force de touche qui caractérise le pinceau de le Brun.

Le génie se fait sentir jusques dans certaines circonstances qui paroitroient puériles ; c'est qu'il n'est donné qu'au vrai génie de saisir & de peindre la nature. Le Camoens, pour mieux exprimer l'effroi qui se répandit dans le cœur des Maures au bruit du canon qu'ils entendoient pour la premiere fois, nous les représente ainsi.

Tapam co as maos os Mouros os ouvidos

Les Maures de leurs mains se bouchoient les oreilles. Ce sont là de ces nuances fines & délica-

tes qui annoncent le génie. Les Poëmes d'Homére & de Virgile offrent mille traits pareils.

En déployant ses richesses, l'imagination doit toujours attendre & suivre les arrêts de la raison. On s'ennuye à la lecture d'un Auteur dont l'imagination impétueuse, & bondissante, pour ainsi dire, ne connoît point de régles. La raison honteuse de sa méprise désavouë bientôt une admiration que lui avoit d'abord enlevé une vaine apparence de beauté. La vraye beauté en Poësie, comme dans tout le reste, n'est que le résultat de l'assortiment heureux de toutes les parties.

Notre Auteur, par un amour bien reglé pour l'honneur de sa Nation, s'efforce d'en corriger les jugemens, & de l'amener au bon goût; il ne se laisse pas éblouir. par la vieille réputation dont jouissent quelques Auteurs: réputation dont le bon sens gé-

mie. C'est un service qu'il rend à sa patrie. Il tâche de lui donner ces idées justes qui apprécient un ouvrage sur ce qu'il est, & non pas sur ce qu'il paroît être : on doit beaucoup d'éloges à un homme qui a assez de fermeté d'ame, pour oser trouver mauvais ce qui est mauvais, & pour le dire. M. de Luzan doit s'attendre à bien des contradictions. Eh ! Comment forcer les hommes à regarder avec mépris ce qu'ils avoient d'abord admiré ? Changer de sentimens, c'est reconnoître qu'on s'est trompé, cet aveu coute toujours trop à la vanité.

M. de L. en veut surtout à Gongora. Il est fâché que ce Poëte passe en Espagne pour le Prince de la Poësie Lyrique, au mépris des *Herrera*, des *Garcilasso*, des *Camoëns* ; car notre Auteur place le *Camoëns* sur le Parnasse Espagnol ; nous ne sçavons pas si les Portugais y consentiront.

L'Esprit, cette partie de not
ame, la plus vive & la plus éti
celante, l'Esprit contribue au
infiniment à former un bon Pc
te : c'est à lui d'approfondir l
objets, d'en découvrir les diff
rens rapports, d'y joindre les r
fléxions fines & délicates. Par
moyen d'une comparaison, c
rend sensible un objet qui en l
même paroissoit peu susceptib
d'ornemens Poëtiques. On pe
distinguer trois sortes de comp
raisons : celles-ci entrent en cor
de preuve : celles-là développe
le sujet, & les autres enfin so
de pur embellissement. Les con
paraisons tirées des Arts les pl
opposés aux choses dont on pa
le, plaisent toujours davantag
L'ame ne se refuse jamais a
plaisir que la surprise a prépare
& l'on est charmé de voir raj
procher des objets qui paroisse
si éloignés.

L'Esprit a aussi ses défauts p

op de délicateſſe, les réfléxions
générent en ſubtilités Métaphy-
ques. Les Métaphores peuvent
re trop recherchées; de là on
mbe dans le faux brillant qui eſt
ppas des ſots. Les Italiens &
Eſpagnols ne peſent pas aſſez
force des termes pour renfer-
er l'allégorie dans ſes juſtes bor-
s. Ils s'appeſantiſſent ſur une
e : ils l'enviſagent de tous les
tés. Dans *Bonarelli* par exem-
, un berger voulant faire con-
ître que ſa Bergere repoſe à
mbre, dit.

nga chi veder vuole
acer all' ombra il ſole.

prochez, & venez voir un Soleil à l'ombre.

Telle eſt encore cette Strophe
pagnole qui ſe trouve auſſi dans
uarini.

Ven muerte tan eſcondida
Que non te ſienta venir

Per que el placer de el morir
No me torne a dar la vida.

O mort, viens me saisir à la dérobée ; cache si bien ta marche que je ne te sente pas venir, afin que le plaisir de mourir, ne me rende pas la vie.

Voilà les excès où l'on donne, quand on veut dire de l'Esprit partout. C'est l'avilir que de le prodiguer ainsi. Dans la Poësie, comme dans la Musique, il faut qu'il y ait des repos, des demi-tons, des tierces &c. Tâchons d'acquérir cette économie judicieuse, également ennemie de l'avarice & de la profusion.

On peut dire de la différence des stiles ce qu'on dit de la différence des visages. A peine trouve-t-on deux hommes qui se ressemblent, & deux Auteurs qui ayent le même stile. Plusieurs Auteurs dans les siécles passés ont voulu approcher de la maniére

ins Ecrivains, comme de
. Ils employoient les mé-
mes, ils affectoient les
tours, ils tâchoient d'en
usqu'aux idées, & cepen-
malgré leurs efforts, il y
ujours un je ne sçai quoi
rent entre leur stile & ce-
Cicéron. Ils n'étoient ni
bles, ni tout-à-fait diffé-
C'étoient bien les mêmes
s: ce n'étoit pas le même
.

us forte raison, cela est-il
ur rapport aux différentes
s. Chaque peuple a son
on accent particulier. Le
un Espagnol n'est pas ce-
n Anglois. L'éducation, les
, mettent dans les écrits

l'Italien fin & enjoué, le Fr
çois élégant & naturel.

Malgré cette diversité de ſt
propres de chaque Nation,
peut, dit notre Auteur, les
duire tous à trois genres : le
le noble & ſublime, le ſtile b
lant & fleuri, le ſtile naturel
facile. S'agit-il d'employer le
noble & ſublime ? C'eſt par
endroits les plus frappants
l'Auteur doit enviſager ſon ſ
Il doit relever les choſes les
ſimples & les plus communes
la magnificence de ſes expreſſi
mais il faut qu'il évite le g
mathias. La diſtance qui ſépar
ſublime du Phébus, eſt ſi
de choſe qu'elle n'eſt pre
rien. Imitons en ceci la ſage
jeſté de Virgile. Pour le
fleuri, brillant, ingénieux, q
vide ſoit notre modéle : e
dans le ſtile médiocre & natu
évitons la baſſeſſe, le ton r
pant & trivial : défaut que re

notre Auteur à Gabriel
nt il cite deux ſtances.
uyére ſe plaint qu'en vou-
fectionner & embellir la
rançoiſe, on l'a appau-
, de Luzan reproche le
éfaut à la langue Eſpa-
exhorte les hommes de
paſſer pardeſſus le ſcru-
nt s'effarouche un Auteur
e, & à mêler hardiment
s écrits certains mots éner-
uoique vieillis. Ainſi en
Mariana, & cela même
à ſon ſtile beaucoup de
& de majeſté.
néral, pour bien écrire,
ſçavoir penſer. Rarement
rage plein de penſées for-
euves, ſera mal écrit : la

Ce second Livre est termin
par quelques réfléxions sur la Poë-
sie Espagnole. L'Auteur examine
si l'on peut introduire dans les
Dialectes modernes, les différentes
sortes de vers des Grecs & des Ro-
mains. *Tolomei* croit que les vers
Hexamétres & Pentamétres peu-
vent y avoir lieu. *Muratori*, &
le Marquis *Orsi* désespérent de la
réussite. En France, Henri Etien-
ne qui l'a tenté n'a pas eu d'imita-
teurs; nous citerons ses vers : on
verra du moins qu'il est difficile
de traduire plus littéralement ces
deux vers latins.

Phosphore redde diem ; cur gaudia nostra
moraris ?
Cæsare venturo, Phosphore redde
diem.

Aube réveille le jour ; pourquoi notre
aise retiens-tu ?
César doit revenir ; Aube réveille le
jour.

Peut-être l'Espagnol & l'Italie

ettroient - ils ces sortes de
s cadencés, qui n'ont fait for-
e ni en France ni en Angle-
e.

'our faire un Madrigal, un
net, une Epitre, & même une
e, il suffit d'avoir de l'esprit,
e bonne Tragédie, une belle
médie, un excellent Poëme
que demandent du génie : ces
is genres de Poësie sont la ma-
e des deux derniers livres de
Ouvrage.

La Tragédie se propose d'ex-
er en nous & de corriger la
reur & la pitié. Doit-on tirer
l'histoire le sujet de la Tra-
lie ? Doit-on tracer un plan d'i-
gination ? Question frivole.
i'importe que l'action soit réelle
urvû que l'Auteur parvienne à
a but. Dans un Parterre nom-
eux, il ne se trouve que quel-
es Spectateurs assez versés dans
listoire, pour distinguer ce qui
vrai de ce qui n'est que vrai-

ſemblable. Un nom ancien ſo
vent ne ſert que de voile pc
déguiſer un événement tout
cent. Sous le nom d'Andronic
nous avons vû paroître les m
heurs, & la fin tragique de Dc
Carlos.

Le ſujet fut-il réel, le Poë
n'en montrera pas moins de g
nie dans la diſtribution de ſa pié
Il faut préparer les incidents, l
& aſſortir les épiſodes, var
les caractéres, nouer & denou
une intrigue avec habileté: c'
en cela que l'Hiſtoire différe
la Tragédie. En racontant les i
fortunes d'Œdipe, un Hiſtori
nous diroit ſimplement qu'Œdip
après avoir tué ſon pere Laiu
épouſa Jocaſte ſa mere. Le Poë
Tragique cache & diſſimule av
art la naiſſance & le ſort d'Œ
pide; il ſuppoſe que ce Roi hâ
lui-même ſon malheur par l'in
patience qu'il a de conſulter l'O
racle, ſur la ſource des maux q

désoloient son Royaume : la réponse de l'Oracle jette une incertitude effrayante : bientôt tout est éclairci : & le dénouement ainsi ménagé excite dans l'ame des spectateurs une surprise mêlée d'horreur & de compassion pour Œdipe.

Le P. le Bossu dans son Traité du Poëme épique dit qu'il faut d'abord se proposer une moralité, qu'on veut tirer du Poëme épique ou de la Tragédie. Ensuite on doit chercher dans l'Histoire quelque héros fameux auquel on puisse adapter tout ce plan tracé d'imagination. Il prétend qu'Homére & Virgile ont suivi cette méthode. N'est-ce pas là abuser de la permission de faire des conjectures ?

La Fable d'une Tragédie doit être entiere, ou finie ; d'une juste grandeur, vraisemblable, merveilleuse & avoir les trois unités de tems, *de lieu* & d'action. La

fable est entiere ou finie, *selon* Aristote, quand elle a un commencement, un milieu, & une fin. Le Poëte doit avoir l'attention de mettre les Spectateurs au fait de ce que suppose necessairement la Tragédie, afin qu'ils ne soient pas jusqu'au troisiéme Acte sans sçavoir l'intéret qu'ils y doivent prendre. L'action doit se débrouiller d'elle-même par dégrés. Il ne faut pas d'un amusement & d'un plaisir me faire une étude sérieuse & raisonnée.

Une seconde qualité non moins essentielle, c'est que l'action soit d'une juste grandeur, qu'elle ne renferme, ni trop, ni trop peu d'incidents. Une multitude d'événemens demande trop de combinaisons: elle ennuye, parcequ'elle fatigue & charge la mémoire. Une action seule & isolée n'occupe pas assez, & n'intéresse point.

Les caractéres doivent être variés. Si tous les Acteurs se ressemblent;

lent, s'ils agiſſent de la mê-
façon, s'ils parlent le même
ıge : s'ils ſont tous coura-
, ou ſages, vertueux ou
ants, cette uniformité nous
rt. Solis a ce défaut, dans
èce intitulée *le Palais du ſe-*
Les quatre principaux per-
ıges ſemblent être jettés aux
e moule. L'Andromaque de
ne eſt ſurtout admirable par
ıriété des caractéres d'Andro-
ıe, d'Hermione, de Pirrhus,
Oreſte.

ı fable doit être merveilleu-
ıns ſortir du vraiſemblable ;
raiſemblable doit l'emporter
e merveilleux, ſans le ban-
Ce qui n'eſt point vraiſem-
le, eſt, pour nous, comme
ı'étoit pas. L'incroyable ne
jamais à la raiſon ; & dès-
on doit préférer le vraiſem-
le quoique faux & même
ıſſible, à la vérité qui man-
de *vraiſemblance*. Il y a des

vérités affreuses & révoltant
faut en ensevelir la mémoir
imiter la conduite des Juge
font bruler avec les crimin
procédure de leur condamna
afin de dérober à la postéri
connoissance des crimes qui
rougir l'humanité.

Peut-on prendre pour
d'une Tragédie ou d'un P
des événements qui se sont
de nos jours ? Presque tous
Auteurs sont pour la nég
Sur cet article, nous somm
peu enfans. Nous nous imag
que les hommes, il y a de
trois mille ans, étoient bien
férents de ce qu'ils sont à pr

Nous sommes accoutumé
le berceau à respecter ce
noms qui ont pardevers
des siècles d'admiration. Il
de prononcer devant nou
nom Grec ou Latin, pour e
toute notre attention, &
entendons avec froideur no

'uesclin, Gaston de Foix;
zne, ou *Condé*, Héros bien
ieurs aux Agamemnons, aux
les, & aux Pompées. *Major*
ginquo reverentia.
ous ne dissimulerons pas ce-
ant que les événements an-
ont beaucoup d'avantage
es faits récents. Dans ceux-
n est maître de changer les
nstances, de supposer des in-
ts, de prêter des intentions,
rer les caractéres. Dans un
and éloignement, on peut
e rapprocher certains faits,
vancer, ou les reculer: dans
-ci on est assujetti à suivre
tradition trop répandue; on
onnoit les principaux Ac-
, on sçait quels ont été les
fs, les ressorts secrets qui
nt fait agir; de plus, on se
, on s'étudie; & comme on
e sent pas capable de cer-
s actions héroïques, on les
que en doute, lorsqu'elles pa-

roissent sous le nom de ces hommes qui sont si près de nous. *Il* y a pourtant une remarque à faire ici ; c'est qu'on peut mettre sur la scène une Histoire récente, mais qui s'est passée dans un pays éloigné, parce que l'*éloignement des pays répare en quelque sorte la trop grande proximité des tems*, comme dit ingénieusement Racine : *le peuple ne met guères de différence entre ce qui est, si j'ose ainsi parler, à mille ans de lui, & ce qui en est à mille lieues.* Ainsi justifioit-il sa Tragédie de Bajazet.

Tous les incidens qui entrent dans la composition d'une Tragédie, d'une Comédie, ou d'un Poëme épique, doivent être si artistement enchainés, si indissolublement liés & unis, que le retranchement d'un seul laisseroit un vuide, & rendroit l'ouvrage imparfait. Toutes ces Parties doivent aboutir à un seul & unique

objet, ainsi que les raïons partis de la circonférence d'un cercle se terminent tous au même point central. Observeroit-on cette unité, si se bornant aux exploits d'un seul Heros, on en décrivoit toutes les actions, ou du moins quelques principales? Non. Ce seroit une Histoire mise en vers; & Aristote plaisante sur certains Poëtes qui, dans un Poëme épique, renfermoient toutes les actions d'Hercule & de Thésée. L'Arioste mériteroit peut-être la même censure.

Il ne suffit pas que l'action soit une & d'un seul homme : il faut qu'elle ne sorte pas des bornes du tems prescrit par les regles: l'unité de tems seroit parfaite, si l'exécution ne demandoit pas plus de tems que la représentation. La raison qu'en apporte M. de Luzan, c'est qu'il n'y a point de proportion entre la durée de trois heures *qu'exige* la représentation,

& la durée de 24 ou même de trente heures & quelquefois davantage que supposent presque toutes les piéces de Théatre ; cette méthode seroit sans doute plus parfaite ; mais cet art n'est-il pas déja assez difficile? Doit-on encore ajouter de nouveaux embarras ? Après tout, cette difficulté ne rebuteroit jamais les hommes de génie ; elle serviroit à réprimer la fécondité stérile des Auteurs médiocres. Cependant notre Auteur se radoucit & permet d'étendre la durée de l'action jusqu'à cinq heures. Nous ajouterons que le créateur de notre Théatre, le grand Corneille étoit de même avis, quoiqu'il s'en soit écarté dans la pratique. Nous citerons ses termes : *La représentation dure deux heures & ressembleroit parfaitement si l'action qu'elle représente n'en demandoit pas davantage pour la réalité.*

S'il est si difficile de conserver à la rigueur l'unité d'action & de tems, que sera-ce de l'unité de

à peine avons-nous une
où cette unité ne soit plus
ins violée. Cette régle est
nt aussi fondée en raison
deux autres. En effet si c'est
contre la vraisemblance
: représenter en deux ou
heures, une action qui
être achevée qu'en l'espace
t jours, d'un mois, ou d'une
, n'est-il pas encore beau-
lus absurde de supposer que
ectateurs sans changer de
, assistent à la représenta-
une action qui se passe en
1 quatre endroits différens,
gnés les uns des autres ?
grand Corneille, au juge-
de notre Auteur, n'étoit
ez scrupuleux. Ce Legisla-
1 Théâtre François prétend
sans violer l'unité de lieu,
t mettre la scène dans deux
is endroits différents de la
Ville. Comment concilier
avec l'unité de lieu, dit

M. de Luzan ? Il faut que l
ſpectateurs ayent une grande fo
ce d'imagination pour ſe perſu
der que le même endroit immu
ble qui d'abord étoit un Pala
ou même une ſalle d'un Palais
puiſſe tout à coup ſe métamo
phoſer en une place Publiqu
Ces prodiges ne peuvent avoi
lieu que dans l'Opera, où to
ſe fait par enchantement. L
changemens de décoration ne p
rent point à cet inconvénien
Ils ſont même pour les ſpecta
teurs, qui pourroient encore l'
gnorer, une déclaration authent
que, que l'unité de lieu n'e
point conſervée dans la pièce.

Toutes ces difficultés author
ſeroient peut-être le ſentiment d
Baruffaldi Auteur d'une Tragédi
intitulée *la jeune Jocaſte.* Selo
lui, pour garder l'unité de lieu
& pour faciliter la vraiſemblan
ce, il faudroit faire ſur le Thé
tre & dans la même décoration

certaines séparations horizontales ou perpendiculaires, suivant le nombre des lieux qu'exigeroit l'action représentée. Par exemple, si pour la représentation, il falloit qu'il y eût un jardin, une salle, une campagne, une place, on peindroit ces différents objets séparément sur la décoration, & on représenteroit vis-à-vis du jardin, ce qui seroit supposé devoir s'y passer, & ainsi des autres divisions. *Metastasio* qui est en même tems le Corneille & le Quinault de l'Italie, s'est servi utilement de cet arrangement, non que ce systême ne soit sujet à des inconvénients. A la faveur de ces divisions, quelques-uns s'aviseroient peut-être de faire peindre dans quatre compartimens les quatres parties du monde pour se mettre plus au large, ou du moins des Villes fort éloignées les unes des autres; mais pour un abus chimérique *peut-être*, il ne faut

pas renoncer à un projet sensé & qui procureroit de nouveau plaisirs.

Un autre objet non moins essentiel, ce sont les caractéres qu'il faut rendre conformes aux mœurs au génie des Nations qu'on introduit sur la scène. On ne doit pas donner à tous les peuples les mêmes vertus, les mêmes défauts, les mêmes inclinations. Ainsi se mocqueroit-on d'un Peintre qui représenteroit sous les mêmes ajustemens, & sous les mêmes traits, le Scythe, le Romain, le Grec, l'Italien, & François. Il faut de plus s'assujettir à la réputation dont jouissent les personnages. Peindre Cicéron brave & intrépide, César lâche & timide, Néron bienfaisant & vertueux, Brutus Damoiseau, ce seroit révolter tous les esprits. Au reste, les caractéres doivent avoir quelque chose de saillant soit en bien, soit en mal. I

n'admet point ces ca-
subalternes, pour ainsi
:i n'ont ni vices, ni ver-
ı'intéressent point le spec-
l faut répandre sur le vi-
ouleurs sombres, qui le
odieux, & donner à la
:s graces impérieuses qui
adent & la font aimer.
n profitera également du
: affreux de l'infame Nar-
: du caractére généreux
:eux Burrhus.

renvoyons à l'ouvrage
eurs pour ce qui regarde
: simple & impléxe, les
issances, les épisodes, & le
:nt. Ils y trouveront une
issertation judicieuse dont
st de sçavoir s'il est per-
.on d'ensanglanter la scène.
eur déplore le malheur
ıation qui a négligé la
e. On croiroit qu'a raison
:aractére grave & sérieux,
ıgnols seroient plus por-

la justice qu'il rend partout aux recherches de ceux qui l'ont devancé dans la même procédure. Il cite avec éloge M. de Crouzas, le P. Merlin, le P. le Fevre, les Dissertations insérées dans nos mémoires &c. L'Auteur de qui il reconnoit avoir profité davantage est M. Laurent Josse le Clerc mort en 1736 Directeur du Seminaire de S. Sulpice à Lyon. Les observations de ce Sçavant ont été insérées dans le Dictionaire de Baile imprimé en 1734 à Trévoux sous le nom d'Amsterdam : Edition qui n'est ni belle, ni bien connue. Ainsi l'on doit sçavoir gré à notre Auteur de mettre en œuvre ce trésor littéraire.

Voilà des secours : Mais qu'est-ce en comparaison de l'entreprise ! Nous concevons qu'on a pû réfuter Baile en trois manieres ; ou bien en reprenant tous les articles de son Dictionnaire, pour en faire comme lui un texte & des

ARTICLE LX.

REMARQUES CRITIQUES sur le Dictionnaire de Baile Premiere Partie. A=F. A Paris chez Guerin, & à Dijon chez La Delle. Hermil-Andrea. in folio.

VOici un Tribunal qui s'ouvre pour juger Baile ; plusieurs Sçavans avoient commencé des informations, aucun ne s'étoit chargé d'instruire le procès en détail, par Articles, & sous la forme *d'in-folio*. Cela s'exécute aujourd'hui par M. l'Abbé Joli Chanoine à Dijon. Sa préface témoigne de la reconnoissance pour les hommes de lettres de cette Ville ; pour le P. Oudin, pour M. le Président Bouhier, & pour ceux qui ont hérité de sa riche Bibliothéque &c. La modestie de cet Observateur paroît aussi par

exercice presque continuel toutes les richesses des Anciens & des Modernes ; qui ait surtout la science des Anecdotes littéraires : qualité dont se piquoit par excellence l'Auteur du Dictionnaire.

L'Auteur des nouvelles remarques a presque tous les avantages que nous venons de dire, & déja nous applaudissons à l'exécution de son projet. Cet Ecrivain nous paroît attentif, laborieux, plein de sagacité pour découvrir, pour comparer, pour analyser. C'est un juge infléxible qui ne se laisse pas éblouir par la réputation & par les qualités de son adversaire ; qui montre sans respect humain l'abus qu'il fait de ses talents ; qui ne dissimule aucun des reproches qu'il mérite. Cette équité rigide à l'égard de Baile se concilie avec un caractére de douceur, de modération, de facilité que nous croyons appercevoir dans le même Auteur des

ues. Baile prend la plûpart
personnages au défaut de
isse ; c'est-à-dire qu'il saisit
olontiers dans eux le mal
bien. M. l'Abbé Joli au
re aime à placer les hom-
ns des points de vuë avan-
. Le premier condamne
t sur la demi preuve ou sur
ıdre conjecture ; le second
pour juger que le témoi-
soit complet, qu'il soit
surabondant : l'un se plaît
e autant à former des nua-
matiére de réputation qu'en
croyance & de sentiments ;
est bien-aise d'écarter les
qui empêcheroient de re-
tre des vertus : Baile passe
iers des confins de la cri-
lans le pays empesté de la
lors même qu'il sent le
l le dissimule par maligni-
en supprime l'idée, comme
voir droit de tracer des
ts *odieux*. *L'*Antagoniste,

qui s'éleve contre lui, fait son c
pital de chercher la vérité, ‹
parmi les vérités, il embras
avec prédilection celles qui so
les moins injurieuses à l'hum
nité.

L'éloge sincere que nous faiso
ici de notre Anti-Baile ne no
empêchera pas d'observer que
ques points de perfection qui p
roissent lui manquer; & d'abo
nous sommes fâchés qu'il ne
propose pas directement & absol
ment de réfuter Baile *sur le dogn*
& sur la doctrine, qu'il ne to
che ces importantes matiéres q
par occasion & comme *chemi*
faisant, qu'il se porte pour n'
voir *pas prétendu relever la mi*
liéme partie des erreurs qui fou
millent dans le Dictonnaire. Pui
qu'on vouloit combattre en gran
en *in folio*, pourquoi ne pas réun
toutes les batteries? Pourquoi lai
ser la principale attaque à d'autr
aggresseurs? Dans Baile on trou

le Manichéiſme, le Pyrrhoniſme, le Tolérantiſme, le Calviniſme, diſons même le Déiſme & l'Athéiſme; pourquoi ne faire qu'effleurer ces controverſes où le Critique donne tant de priſe, où ſa logique eſt ſi ſouvent en défaut? Nous eſperons que dans la ſeconde édition de cet ouvrage, la partie dogmatique ſera auſſi étendue que les autres; au moins eſt-ce là ce que nous ſouhaitons, ce que nous conſeillons, ce que nous voudrions mériter par l'accueil que nous faiſons aujourd'hui à ces excellentes Remarques.

La victoire de notre Auteur ſur le Dictionnaire ſeroit ſûre, complette & brillante, s'il entroit dans ſon ſtile quelque choſe de ce ton philoſophique, de ce talent d'inſinuation, de ces graces touchantes que Baile eut en quelque ſorte à ſon commandement. C'eſt par là qu'il fait illu*ſion, qu'il répand* des jours ſur les

que, pour crime d'infamie,
avoit subi à Noyon la peine
fer chaud, *stigmata Liliorum*, c
me parle Lessius en rappor
cette anecdote fâcheuse. Or
prétendus Réformés & Baile
tr'autres ont crié à la calom
le Ministre Drelincourt, dans
Apologie raisonnée, s'est appli
à détromper le Public. Cet
vrage du Ministre n'étoit p
encore parvenu jusqu'à l'Au
des nouvelles remarques, qu
il composoit son article de *Ca*
pour opposer à celui de Baile
comme il n'avoit pas trouvé
ce Critique eût justifié suffi
ment le chef de la prétendu
forme, l'affaire des *Stigmata*
Noyon ne paroissoit pas déci
Enfin le livre de Drelincourt a
été envoyé de Genève, notre
servateur s'est déterminé à cr
qu'en effet la sentence prono
contre Calvin, & le châtim
infligé à sa personne étoient

mériques : ce qu'il déclare dans une des additions préliminaires, sans cesser toutefois d'assurer que l'Apologie de Drelincourt est embarassée & que celle de Baile est insuffisante.

Nous disions plus haut que l'Auteur des Remarques ne prend point du mauvais coté les choses qui en ont un bon : Cela paroît dans une multitude d'articles ; qu'on lise par exemple celui d'*Agrippa*. On y voit que la prétendue magie de ce personnage consistoit dans l'étendue de son génie, dans la multitude de ses connoissances, dans le talent qu'il avoit de faire beaucoup parler de lui & de passer pour un homme à secrets : du reste, comme on l'avoue ici, avanturier insigne, homme vain, frivole, & assez mauvais Chrétien. A son occasion les remarques discutent le reproche que Baile, Schelhorn, & Crénius font aux *Catholiques* d'avoir tronqué

l'édition d'Agrippa faite à Lyon en 1600, d'en avoir retranché certains endroits désagréables aux *gens d'Eglise*. Notre Auteur montre fort bien que, dans ce systême, on ne peut expliquer comment l'édition de Lyon conserveroit tant d'autres passages où le même Agrippa parle beaucoup plus mal du Clergé. Il faut lire tout cet article qui est curieux, réfléchi, plein de recherches & d'Anecdotes Littéraires.

Sur l'Article *Pierre d'Ailly*, où l'on fait remarquer à propos les contradictions de Baile, nous observons une faute qui échappe à M. l'Abbé J. Il dit que le Cardinal *Pierre d'Ailly travailloit à la multiplication des fêtes*. Or il est certain que, dans un des mémoires ou traités qu'il présenta au Concile de Constance pour la réformation de l'Eglise, il y en a un où il se déclare contre la multiplication des fêtes; où il témoi-

gne

qu'il souhaiteroit qu'ex-
Dimanches & les gran-
nnités, on donnât per-
ı peuple de travailler.
fice : cette derniere idée
ıne suite, & ne mérite
ıent pas d'en avoir, mais
ıpêche pas qu'elle ne fût
ıs l'esprit de ce Cardi-
z *Gerson. nov. édit. T.*

ticles d'*Aléandre*, d'*A-*
Leonard Aretin sont des
fort travaillés, & tout-
nes de l'attention des
On est étonné de la mul-
nie de méprises où tom-
en développant ce qui
ces hommes célèbres.
par exemple, est tout
lans le Dictionnaire : l'E-
: sa naissance, de ses
; études, de ses compo-
téraires, mille particula-
sa vie sont ou altérées,
ées, ou supprimées sous

la plume de Baile. On reco
ici ce qui est passé comm
proverbe par rapport à ce fa
critique: » quand on ne fa
» le lire pour s'amuser, il
» un prodige d'érudition & d
» titude: quand on travai
» particulier sur quelques-u
» Articles de son livre; on le
» ve très-superficiel & trè
» tif. »

Beaucaire de Peguillon.
rendre ici justice à une d
marques de Baile; c'est cel
il dit que Beaucaire *fut p*
teur du Cardinal de Lorrain
le est vrai; *cujus ingeniu*
Beaucaire en parlant du Car
probè novimus, quo ille pra
re & in græcis litteris, & i
losophicis præceptis usus est
car. Comment. rer. Gallic.
Init. Ainsi dans une nouvell
tion notre Anti-Baile pou
trancher sa critique.

Beda Syndic de la faculté de

gie de Paris sous le regne de
nçois I. est un homme qui a
s obligations aux nouvelles re-
rques. Baile le peint comme *le*
s grand Clabaudeur, l'esprit
plus mutin & le plus factieux
son tems. Et ce ne sont en-
'e là, pour ainsi-dire, que des
iceurs, en comparaison des au-
s traits répandus dans cet ar-
e du dictionnaire. Or l'on ob-
ve ici bien des choses contre
ristarque. 1°. Il oublie à l'égard
Beda, les principes de critique
il établit par rapport à Guil-
me Farel, excusant celui-ci
is des hypothèses toutes sem-
bles à celles où il condamne
Syndic: mais Beda étoit grand
tholique, & Farel fut le pré-
seur de Calvin: c'est ce qui de-
mine la plume de Baile: c'est
qui fait le *pondus & pondus.*
. Il n'est point vrai que le
ndic eût pris un empire tyran-
que *sur la Faculté de* Théologie

de Paris. Tous les monuments prouvent que cette école entroit volontiers dans toutes les operations de zele que Beda lui indiquoit. On sçait avec quelle ardeur elle se porta contre les premiers Sectaires qui parurent alors. 3°. Beda merite des éloges pour avoir pris le bon parti dans l'affaire du divorce de Henri VIII. Si tous les Docteurs françois avoient décidé comme lui & comme ses partisans, les bruits désavantageux, qui coururent sur l'effet qu'avoient produit les *Angelots* d'Angleterre, n'auroient pas deshonoré ces Canonistes & ces Théologiens *quos magis fames quam fama commovebat*, dit à ce sujet le Cardinal Polus. 4°. Dans les querelles de Beda avec Erasme, il est de l'équité de ne pas s'en rapporter uniquement au dernier : c'étoit, pour nous servir des termes de Baile, un *homme piqué au jeu* : c'étoit la par-

du Syndic & de la Faculté.
:lle eſt à peu-près l'analyſe de
juſtification de Beda par l'Au-
ır des remarques, qui ne laiſſe
; de ſouhaiter que ce Docteur
été un peu plus modéré dans
diſcours & dans ſes entrepri-
. C'eſt bien tout le moins qu'on
.ſſe dire d'un homme qui ſe
ɔuilla fort avec le miniſtere
ɔlic, qui fut obligé, pour avoir
parler contre le Roi même,
faire amende honorable dans
ɔarvis de Notre-Dame,& d'aller
ſer le reſte de ſes jours dans le
naſtere du Mont S. Michel. Ce
it eſt preſque le ſeul ſur quoi
:re Auteur n'entreprenne pas
juſtifier le Syndic: encore adou-
.il autant qu'il peut les cou-
.rs du tableau. Pour nous qui
ɔlaudiſſons aux quatre obſerva-
ns qu'on vient de lire en fa-
ur de Beda, qui reconnoiſſons
e ce Syndic rendit de très-bons
vices *à la religion* dans ces com-

mencements de trouble & de ſchiſme, nous ne laiſſerons pas d'ajouter auſſi nos remarques pour que la verité paroiſſe dans tout ſon jour. Car quel plus grand plaiſir au monde que de montrer le vrai, quand il eſt utile aux ſciences, & quand il eſt de nature à ne bleſſer perſonne !

L'Auteur des nouvelles remarques ne parle point de quelques faits qui caractériſent Noël Beda, & qui, s'ils ne ſuffiſent pas pour lui faire donner le nom de *clabaudeur* & de *mutin*, montrent toutefois que c'étoit un caractere trop ardent, trop impétueux, un de ces hommes fatigans à force de zèle, & qui n'ayant pas aſſez de lumiéres ou aſſez de ſang froid pour diſtinguer quand & comment il faut faire des éclats ; commencent par beaucoup de bruit, continuent par des excès & finiſſent par les mauvaiſes affaires qu'ils s'attirent à eux-mêmes. Ce ſont des hommes utiles à

égards, bons jusqu'à un
point; mais incapables
à la meilleure cause tout
r qu'on souhaiteroit & qui
cessaire.

remarquons donc ce qui
Beda se porta trop vive-
l'attaque de Jacques le
Etaples dans l'affaire qu'on
des *trois Magdelaines*,
e le Févre distinguoit dans
le trois femmes : celle qui
Marie - Magdelaine ; celle
ppellée sœur de Marthe,
qui est désignée sous le nom
eresse. L'objet n'étoit assu-
pas d'une assez grande im-
e, pour engager un Syn-
Faculté à traduire l'Au-
tribunal des Docteurs de
r à celui du Parlement.
: néanmoins cette double
ie, mais l'accusé trouva des
eurs : François du Mou-
-devant précepteur du Roi
; I. Guillaume Petit, Con-

fesseur de ce Prince, Guillaume Budé & quelques autres firent entendre au Monarque que la question étoit indifférente à la foi; & le Roi envoya ordre au Parlement de ne point inquiéter le Fevre sur cet article. Beda obtint un décret * de sa Faculté, mais qui défendoit simplement de soutenir qu'il y eût dans l'Evangile *trois Magdelaines* : ce qui seroit en effet contraire à l'Ecriture. Du reste, dit M. d'Argentré, (*Coll. jud. t. II. p. VI & VII.* Il a toujours été permis, dans les exercices publics de l'Ecole de Paris, de distinguer trois femmes dans le texte sacré; il est uniquement défendu de reconnoître *trois Magdelaines*. Ainsi Baile (*sur le Fevre d'Etaples*) dit mal à propos que le sentiment des *trois Magdelaines* est *permis en Sorbonne*, & notre Anti-Baile excede aussi, en disant que

* Ce Décret est du 9 Novembre 1521, non du 11, comme on lit dans les nouvelles Remarques, pag. 352.

ceux qui distnguent trois femmes dans la question présente, rendent *illusoire le decret de la Faculté.*

II. Le Syndic Noël Beda fut encore trop ardent contre le Docteur Jacques Merlin, de la maison de Navarre, Chanoine & Pénitencier de N. D. Il avoit donné une édition d'Origene, & dans la préface, il tâchoit de justifier cet ancien Pere, en montrant que ses ouvrages avoient été falsifiés en quelques endroits : c'est ce qu'ont fait encore depuis plusieurs Auteurs de réputation. Beda crut que la religion étoit en danger par cette apologie ; il attaqua l'Auteur avec l'impétuosité d'un ennemi, il entreprit de le faire condamner au Parlement, qui renvoya justement l'affaire à la Faculté de Théologie, & après quelques contestations de part & d'autre, nous ne voyons pas qu'on ait empêché le Docteur Jacques Merlin de faire d'autres éditions de son ouvrage.

III. Une autre querelle inutile que suscita le Syndic fut contre les nouveaux Professeurs du College Royal établi par François I. en 1530. C'étoient, pour la langue Grecque, Pierre Danez & Jacques Toussan ; pour la langue Hébraïque Agathias Guidacier & François Vatable: personnages fameux par leur érudition & par leur probité. Comme ils avoient leur institution de la Cour, cela devoit suffire au Syndic Beda, pour les croire bien choisis : il osa néanmoins les traduire au Parlement, pour les obliger à ne faire leurs leçons, qu'après avoir été approuvés par la facuté de Théologie. Il dit que, comme ces nouveaux Maîtres expliquoient les SS. Livres, ils pouvoient glisser des erreurs dans leurs explications ; n'étant peut-être pas bien affermis dans les principes de la Théologie. Or il y avoit en ceci un faux allégué par rapport aux Professeurs en langue Grecque, qui

contrerent, par le Plaidoyé de Ma-
illac leur Avocat, qu'ils n'expli-
uoient point la Bible; & par
apport aux Maîtres en langue
lebraïque, il fut répondu très-à-
ropos que leur Ministere étant
nséparable de l'interprétation de
Ecriture, ils étoient censés ca-
ables par leur institution même,
hors de soupçon dans les ma-
eres de la foi. L'Auteur des re-
arques, qui parle de ce procès,
a pas fait attention à ces bon-
s raisons de l'Avocat des Profes-
urs; matiere peut-être pour la
vision de son ouvrage. Il lui se-
'utile encore de parcourir, dans
Histoire du Divorce de Henri
II. par M. le Grand, toutes les
èces de la consultation où Beda
gnala si fort son zéle pour le
on parti: on y voit des traits
vivacité, d'activité, de véhé-
ence qui ne sont pas d'ordinai-
les avant-coureurs du succès,
rtout quand il est question des
inces.

Nous finissons cet extr
l'article de *Budé* qui cont
très-bonnes remarques dar
cueil de notre Observate
voici deux nouvelles qui
ront trouver leur place c
jour. 1° Baile dit que l'Ep
dicatoire de l'ouvrage d
intitulé *du passage de la* (
té au Christianisme est
1535. Il se trompe, c'est
2°. L'Auteur des remarc
(page 240) que M. le Goi
seiller au Parlement de Dij
un recueil MS. des bons r
M. Lantin intitulé *Lanti*
fait mention du beau para
Budé & d'Erasme par Lc
Cela peut être, mais af
l'on ne croye pas que ce
léle, qui est en effet t
gnifique, soit une piéce
chée ou perduë, nous ave
qu'on le trouve dans la vie
dé par Louis le Roi *p. 28*
Edit. de 1540.

Nous réservons la suite des re-arques pour un autre Article. e livre mérite toute sorte d'at-ntions, & l'Auteur toute sorte éloges pour sa prudence, son on esprit, ses travaux & ses couvertes.

ARTICLE LXI.

RADUCTION FRANÇOISE des avantures d'Abrocome & d'Anthia par Xenophon d'Ephèse in-12 1748. On annonce dans le Public cet Ouvrage sous le nom d'Amours d'Abrocome & d'Anthia, qui n'est pas le vrai titre.

NOus devons faire trois choses dans cet extrait: 1°. mar-ier les caractéres du Texte grec cette Histoire *d'Abrocome & Anthia*; 2°. apprécier la Traduc-on Latine de M. Antoine Coc-ii Florentin; 3°. rendre compte

de la Traduction Franço
vient de paroître. On sçai
par ces Mémoires & par d
ouvrages périodiques, que l
ge de Xenophon d'Ephese
primé pour la premiere foi
environ trente ans. C'est u
man à la Grecque bien diffé
ceux qui inondent aujourd
Public. Les Grecs aimoient
mieux entasser des avantur
de faire tenir de longs d
à leurs heros fabuleux o
sionnés. Les catastrophes e
dinaires, les incidens m
leux, les dénoûmens inatten
leur coutoient rien ; ils
guoient même sans façon l
ex machinâ, & l'Iphigenie
lide, soustraite par une
au couteau de Calchas, n'
le milliéme exemple qu'o
roit citer des expédients, q
voient un Poëte ou un R
cier perdu dans le tissu
fictions. Mais si l'ordonnat

s Historiettes n'étoit pas tou-
ırs un chef-d'œuvre, la narra-
n avoit des charmes superieurs;
naturel, la douceur du stile,
débit enchanteur où les Grecs
voient point d'égaux, cette
rté d'idées, cette facilité de
· les sujets, & de les faire
ser dans l'ame du Lecteur: que
ons-nous? mille avantages
evelis avec ce peuple trop fa-
isé de la nature, rendoient
rs amusements, leurs riens,
modéles de goût & d'agré-
ıt.
Xenophon d'Ephese entreprit
:rire *les Avantures d'Abrocome
d'Anthia*: nous avons deja re-
:qué que c'est le titre qu'on
: donner à son ouvrage. Il
pour objet de faire voir par
infinité de situations, de
heurs, de circonstances singu-
es, la force & l'héroisme de
nour conjugal. Et voici le plan
éral de cette fiction. Abrocome

est un jeune Ephesien le pl
du monde & le mieux né; i
se Anthia qui est aussi cha
& aussi vertueuse que lui
racle leur avoit prédit bi
traverses; ils entrent dans
carriere, presque aussitôt
leur mariage. Ils sont enle
des Pirates; vendus comı
esclaves; livrés à des l
barbares; exposés à des tei
puissants; separés ensuite
l'autre; errants, persecut
damnés souvent aux cha
la mort; transportés en E
en Syrie, en Phenicie,
cie, en Sicile, en Italie
se rencontrent enfin dar
de Rhodes, toujours fidel
jours pleins de charmes
vertus. Il y a dans cette
plus d'incidents que dans
& plus de preuves d'un
chaste qu'il n'en faudro
illustrer dix mille époux
trouve pourtant quelque

délicats. C'eſt aux Traduc-
nuancer habilement ces
s qui ſont après tout en
ombre, & qui ne déc-lent
ın Auteur libertin. Nous
le reſte de nos obſerva-
r cela, en parlant de la Tra-
Françoiſe.

ophon d'Epheſe n'eſt point
ue dans ſon ſtile ; il dément
ſa patrie & ſes contempo-
eſt même fort ſerré, mais
ſſer d'être clair, uni, facile :
quence eſt toute de choſes,
ive par conſéquent & enne-
verbiage : voici quelques

fait faire la proposition pa
con autre Ephesien fait
avec Abrocome & Anthia.
con s'acquitte de la comm
en présence de ces deux épo
Abrocome lui répond d'un a
mé : » Méchant que tu es
» bare, plus féroce que les
» ciens, comment oses-tu m
» un tel langage & me pr
» une autre épouse en pr
» d'Anthia ? Je suis esclave
» je sçais garder mes engage
» Les maîtres que je se
» mon corps en leur puiss
» mais mon ame est to
» libre. Que Manto déploye
» moi tout l'appareil des su
» le glaive, le gibet, le fe
» un mot tout ce qui peut
» vie à son Esclave ; elle
» persuadera pas de faire u
» injure à Anthia. «

Au 3e livre, Anthia, tr
tée en Cilicie & séparée d
come, ne peut plus év

:es d'un Seigneur du Pays,
Perilaus, qui veut l'épou-
our des nôces étant arrivé,
ia étant déja parée pour la
souvenir d'Abrocome tour-
plus que jamais cette
malheureuse : se trouvant
ns son appartement, elle
elle-même : » Je suis bien
: & bien infidelle, je ré-
bien mal aux sentimens
rocome a pour moi ; plû-
e de m'offenser & de ces-
tre mon époux, il est dans
rs, il souffre mille tour-
, il est peut-être mort ;
i je l'oublie, je vais con-
r un autre engagement.
ureuse, j'entendrai chan-
nouvel hymen, je devien-

ment de cet embarras est qu'Anthia obtient d'un Medecin d'Ephese, étranger comme elle en Cilicie, une drogue qu'elle croit être un poison, & qui n'a toutefois que la vertu d'assoupir profondément. Elle s'en sert au moment des nôces, elle tombe, on la croit morte, on la renferme à ce titre dans un sepulcre; d'où elle sort par d'autres avantures qui s'entassent & se multiplient à l'infini.

Nous pourions produire un grand nombre d'autres endroits où le sentiment est d'autant plus vif qu'il y entre moins d'Art, moins de Métaphysique, moins d'analyse & de dissection de pensées: défauts dont les Romans des derniers âges ne se corrigent point. Ces Anciens Grecs prenoient tous Homere pour leur modele. Homére est diffus dans ses narrations, dans ses colloques de Héros, mais s'agit-il d'ordonner

une ſituation qui prête au ſentiment ? cela s'éxecute par les voyes les plus ſimples & les plus courtes : tout l'Art conſiſte à faire jouer en même tems tous les reſſorts qui peuvent toucher l'ame, l'émouvoir, la tranſporter. Andromaque recevant Hector au ſortir de la mêlée lui fait un long diſcours, & Hector lui répond de même, ce n'eſt point là le moment qui doit ravir le Lecteur ; mais quand Hector couvert de ſes armes veut prendre le petit Aſtianax, & que l'éclat de ce caſque, de cette aigrette, de ce ſabre étincelant effraye l'enfant, & l'oblige de ſe jetter dans le ſein de ſa mere ; quand Hector enſuite quitte une partie de ces armes, qu'il reçoit Aſtianax entre ſes bras, qu'il l'embraſſe, qu'il fait une courte priere pour lui à Jupiter, qu'il le rend après cela à Andromaque qui mêle des larmes de tendreſſe à un ſourire agréable ; ce qui donne oc-

casion à l'époux de lui di
épouse, n'attendris point
C'est assurément là que
ment se déclare, qu'il don
éclate. Revenons à not
phon d'Ephese, & disons
chose de la Traduction L

Elle est assez exacte
même litterale : par co
un peu sombre. Le stile de
Grec étant fort coupé, fo
du nombre & de l'app
Periodes, il auroit fallu q
qui écrivît de même en la
il semble que cette lan
maine se refuse un peu
rations coupées & isolées;
le cela un stile décousu :
que les Grecs ne craignoie
ayant le talent de lier le
dres choses, d'en faire
très-coulant & très-agré
général, ce Xenophon d'E
le même sort que tous le
Grecs : on le lit volonti
sa langue, & la traduc

nme un lecteur délicat.
e qu'on doit penser de
lle traduction Françoise.
ır nous est déja connu par
paraison du Manlius de
Fosse avec la Venise-Sau-
1. Delaplace. Il faisoit
onnage de Critique, ici son
cerce à rendre toutes les
e Xenophon d'Ephese.
oyons qu'il y réussit &
la plûpart des beaux en-
n'est guères inférieur à
ele. Il saisit assez bien
el & la narration facile
ıncien. Il s'éleve avec lui
exclamations, dans les
hes, dans les discours, où
estion de peindre un mal-
r sentiment de tendresse.
otes placées à la fin de
ivre rendent raison, tan-
point de géographie, tan-
ıe expression dont on se
s le cours de la traduction,
e, quelques usages anti-

On n'affecte pas de m
ces notes, ni de les éte
stile de *Mathanasius*. La
té, l'utilité, l'instruction
teur sont les regles qu'o
cette matiére. Ajoutons po
ble d'éloge que ce Tra
François l'emporte autan
Latin, que Xenophon l
sur tous les Romanciers
nes. Nous croyons dire
chose très-marquée, très-é
& après laquelle il nous c
de faire aussi quelques c
de peur qu'on ne nous
de prévention ou d'adula
faveur de notre Ecrivai
çois.

Cet Auteur avertit
préface qu'il *n'a pas*
Xenophon mot à mot..
a pris la liberté d'étendr
sée, ou d'y suppléer. Po
à mot, il n'y a pas de ma
tre dégagé de cette ser
mais nous ne voyons pa

ıt le *cui bono* de ces *dévelop-*
ents ou de ces *suppléments* de
ſée : Expliquons-nous.

u commencement du premier
e, Xenophon, faiſant le por-
t d'Abrocome, dit : » Il s'a-
onnoit à toutes ſortes d'exer-
ces, à la Muſique, à toucher
Lyre, à faire des courſes de
ievaux, à lancer le trait. « Il
ble que cela eſt fort bien dit,
qu'on ne pouvoit deſaprouver
e image dans une Traduction
nçoiſe. Cependant M. J. rend
ſi cet endroit : » s'il jouoit de
Lyre, on le prenoit pour
pollon ; s'il chantoit, pour Or-
hée ; il lançoit un javelot avec
dreſſe, & Mars lui-même n'au-
oit pu dompter un cheval avec
lus de grace & de fierté. «
us pouvons demander ſi ces
aphraſes étoient néceſſaires, ſi
Dieux entaſſés ici répondent
génie ſimple & naturel de
teur.

Au commencement du se
livre, Xenophon dit ; *Abrocon*
Anthia seuls dans le petit en
où ils logeoient se communiqu
ce qu'ils avoient entendu ; &
se jettant par terre, ils se m
à crier d'une maniere lament
ô mon pere &c. Notre Tradu
ajoute ici beaucoup de ch
» Ils réflechirent, dit-il, int
» ment aux moyens de prév
» (les propositions indignes
» Corsaires). Que pouvoie
» opposer à la force & à la
» ralité, que les plaintes &
» larmes, unique consolation
» malheureux ? On les eût co
» rés à deux tendres brebis
» des loups carnassiers réser
» à leur faim cruelle « Ceci
rément retombe dans le rept
d'Horace & *fortasse cupressum*
simulare. Si Xenophon voyoi
additions insérées dans son ou
ge, il diroit : *ce François a*
d'esprit que moi, mais je rai
mieux que lui.

Quelques lignes après l'endroit que nous venons d'indiquer, Anthia dit à Abrocome : *ç'en est fait, mourons cher époux, nous nous posséderons l'un l'autre après la mort, sans craindre d'être inquietés de personne.* Tel est le langage de la tendresse & de la fidelité : notre Traducteur étend trop cet endroit, *mourons cher Abrocome*, reprenoit-elle *en l'embrassant, nous nous posséderons après la mort dans les Champs Elisées, là les envieux ne troubleront point nos amours, l'arrêt en est porté. Mourons...* Ces *embrassements*, ces *Champs Elisées*, ces *amours*, ces *envieux*, Rien de tout cela dans l'original, qui n'en est que mieux.

Dans ce même livre, Abrocome ayant été mis aux fers par la malice de Manto, Anthia le visite dans sa prison, elle lui parle, & ensuite, dit le texte grec, *elle l'embrasse, elle le serre entre ses bras*, *elle* baise

ses chaines, elle se roule
aux pieds de son époux.
duction Françoise dit *qu'*
clinoit devant ses chaines
se jettoit par terre pour j
fers de ses pieds. Et dans
à la fin du livre, l'Aute
che les raisons de cette *in*
devant les chaines d'un
nier tendrement aimé; o
plus simple que tout ce
thia ne *s'incline point* de
chaines, mais elle les bai
un usage très-ancien, &
trouveroit des exemples
dans l'Histoire Ecclésiast
n'y a rien non plus en
droit qui marque qu'Anthi
les fers de son mari.

La même page (70 d
duction) présente un *peut*
n'est point dans le texte
défigure. Abrocome dans
son dit: Séparé de ce que j'
plus cher au monde, *je*
donc seul dans les fers.

:ur ... *Je mourrai peut-être seul dans cette prison.*

ne addition du Traducteur e un contresens à la page omparée avec la pag. 56. Car le premier endroit, il est dit psyrte chef des Pyrates *reçut joie* l'équipage de Corimbe paremment aussi Abrocome & ia ; dans l'autre on trouve psyrte fut *surpris en voyant* leux époux. Le texte Grec ne ne point dans le même dé-, parcequ'il ne marque point psyrte reçut l'équipage de Co-e avec joie. Nous terminons os observations critiques qui oient remplir encore un au-ticle de ces Mémoires. Quand vres sont estimables; on les suit soin, on les fait passer par un en severe ; on s'instruit par ecture réfléchie. Le Traduc-a aussi trop paraphrasé quel-endroits où il falloit cou-omme *sur des* charbons cou-

valeur de 300 liv. données par Monseigneur le Duc de Fitz-James Pair de France Evêque de Soissons ; elle propose pour sujet d'Histoire celui qui a été ci-devant annoncé.

Quelle a été la suite des Evêques de Soissons, depuis le commencement du cinquiéme siécle jusqu'en l'an 754.

Depuis l'Etablissement de la Religion dans le Soissonnois, jusqu'à la fin de la premiere race de nos Rois.

1°. Quels Conciles ou Assemblées notables d'Ecclésiastiques ont été tenus dans le Soissonnois ?

2°. Quelles ont été les Eglises Cathédrale, Collégiales, Paroissiales & autres de la Ville de Soissons ? Quelles ont été les Collégiales & les Maisons de Séminaire du Diocèse ?

3°. Quels Monasteres y ont été fondés ? Les noms de leurs *Fondateurs*, l'époque, le lieu de

leur fondation & de leur translation s'ils en ont euë, la régle qu'ils ont suivie dans leur origine ?

4°. Quelles Reliques considérables ont été honorées dans le Diocese, leurs différentes translations ?

5°. Quels hommes celebres dans l'Eglise (& même dans les Lettres) sont nés dans le Soissonnois, ou y ont vécu, ou y sont morts ?

Enfin tout ce qu'on pourra découvrir de nouveau dans l'Histoire Ecclésiastique, qui ait rapport au Soissonnois, jusqu'en l'an 754.

Dans l'examen des ouvrages on aura égard, non seulement au nombre & à l'étendue des recherches, mais encore à la pureté du stile & à la beauté du langage.

Les Auteurs sont avertis de mettre à la marge, ou à la suite de leurs Ouvrages, les preuves des faits qu'ils auront avancés, & les sources où *ils les auront* puisés.

Ceux qui envoyeront des Dissertations latines, auront soin de mettre en marge les noms François des personnes ou des lieux dont ils feront mention.

Et pour sujet d'éloquence cette question.

Quelles peuvent être dans tous les tems les causes de la décadence du goût dans les Arts & les Sciences.

Le dessein de l'Academie est d'engager les personnes qui travailleront sur ce sujet à le traiter d'une maniere plus directe, plus étendue, & plus philosophique qu'il ne l'a été jusqu'ici.

Elle croit aussi devoir avertir que dans les Jugemens qu'elle portera sur les ouvrages présentés au concours, elle aura égard aux nouvelles découvertes, & surtout à celles qui seront propres au siécle & au pays où nous vivons.

Le discours d'éloquence sera *d'une* demie heure ou trois quarts

d'heure de lecture au plus, & la Dissertation historique, d'une heure ou une heure & demie au plus.

On adressera à M. de Beyne, Président au Présidial de Soissons & Secretaire perpétuel de l'Académie, les ouvrages destinés au concours, port franc, & avant le premier Février, sans quoi ils ne seront pas retirés.

Ils seront écrits lisiblement & sans abbréviations, les Auteurs ne mettront point leurs noms au bas, mais seulement une Sentence, ils indiqueront une adresse, à laquelle M. le Secretaire puisse leur faire tenir son recepissé.

On les prie de prendre les mesures nécessaires pour n'être point connus jusqu'au jour de la décision., de ne point signer les lettres qu'ils pourroient écrire à M. le Secretaire ou à tout autre Academicien, les avertissant que s'ils sont découverts par leur faute,

ils feront exclus du concours.

Les Auteurs qui auront remporté les prix viendront les recevoir dans la Séance publique du Lundy 14 Avril 1749, finon ils envoyeront à une perfonne connue leur procuration, pour être remife à M. le Secretaire avec le recepiffé de l'Ouvrage.

M. Gouye de Longuemarre, Greffier au Baillage Royal de Verfailles, eft Auteur de la Differtation à laquelle a été adjugé le prix de 1746; elle s'imprime actuellement & fera en état de paroître dans le courant de ce mois chez Chaubert, Libraire à Paris, Quai des Auguftins à la Renommée & à la Prudence. Il y fixe fuivant fes vuës de l'Academie *l'époque du commencement & de la fin du regne de chacun des derniers Rois de la premiere Race; tant fur le Royaume de Bourgogne & de Neuftrie, ou fur celui d'Auftrafie, que fur toute la Monarchie, à*

uencer après la mort de Da-
t I. que l'on suppose être ar-
l'an 638 jusqu'à l'Election
uronnement de Pepin Chef de
conde race.

l'Abbé Bellet, Prêtre Pré-
er de l'Eglise Cathédrale de
auban & l'un des Membres
cadémie des Belles-Lettres
dite Ville, est Auteur du
urs qui a remporté le prix
uence en 1747 dont le
étoit : Un Auteur doit tou-
e conformer au goût du sié-
ans lequel il écrit.

nme l'Académie fait impri-
ous les ans l'Ouvrage qui
rte le prix, elle exige des
s qu'ils ne les fassent point
ier de leur côté, que six an-
évolues après la datte de
ssion que l'Académie en
it faire.

DE PARIS.

Durand, Libraire, rue S. Jacques, au Griffon, & Piſſot fils, Libraire, Quai des Auguſtins, à la Sageſſe, publieront dans le courant de ce mois deux Ouvrages nouveaux ſur la Géographie. Le premier ſera intitulé : *Atlas Portatif, Univerſel & Militaire*, composé d'après les meilleures cartes, tant gravées que manuſcrites des plus célèbres Géographes & Ingénieurs, par M. *Robert*, Géographe du Roi. Le ſecond paroitra ſous le titre de *Grammaire Géographique, ou Analyſe exacte & courte du Corps entier de la Géographie moderne*, comprenant ſous une méthode ſinguliere & nouvelle. 1°. Un examen général du Globe, précédé d'un abrégé des vrais fondemens de la Géographie, réduits en définitions, problêmes & théorê-

. 2°. Un examen particulier Globe, dans lequel on indique noms, la ſituation, l'étendue, division, les ſous-diviſions, les Capitales, les Villes principales, les Archevêchés, les Evêchés, la nature de l'air & du ſol, les marchandiſes & denrées, le commerce, les choſes rares, les mœurs, le caractere de la langue & des habitans, la Religion, le Gouvernement & les Armes des principales contrées répandues ſur la face de la Terre; d'après les Auteurs les plus eſtimés. Cet Ouvrage eſt traduit de l'Anglois de M. *Pat. Gordon*, ſur la ſeiziéme Edition; & revû, corrigé & augmenté, par M. *Robert*, Géographe du Roi. Il ſe vendra 3 l. 12 ſ. broché, & 4 l. 4 ſ. relié. Nous le ferons plus particulierement connoître dans un Article de nos Mémoires.

Le prix de l'Atlas portatif ſera de 24 l. relié, & de 22 l. 4 ſ. broché en carton. Il contiendra envi-

ron 140 Cartes *in* 4°. qui, pliées en deux, formeront un Volume de forme in 8°. qui aura l'avantage de présenter ouvert, tout petit qu'il sera, les cartes dans leur entier, à l'exception seulement de quelques-unes générales qui seront pliées, mais qui en souffriront peu étant d'un usage moins fréquent que les autres. Un projet pour cet ouvrage, qui nous a été communiqué, & qu'on trouvera chez les Libraires que nous avons indiqués, instruira plus en détail du plan qu'on a suivi & de l'utilité dont on espere que pourra être pour le Public ce genre de travail. Nous nous contenterons de dire ici que plusieurs de ces cartes que nous avons vuës nous ont paru très-nettement & très-proprement gravées.

On trouve chez les mêmes Libraires quatre Volumes de *Consultations choisies de plusieurs Me-*

decins célebres de l'Université de Montpellier, sur des maladies aiguës & chroniques in 12. 1748.

Trois Volumes de *Panegyriques, Mystéres, & autres Sermons prechés* par M. l'Abbé *Charaud* Prédicateur du Roi in 12 1748.

Chez Durand, une nouvelle édition corrigée & augmentée *des beaux Arts réduits à un même principe* par M. *Batteux* Professeur de Rhétorique au Collége Royal de Navarre in 12. 1747.

Un vol. in 12 contenant *les Eloges des Académiciens de l'Académie Royale des Sciences morts dans les années 1741. 1742. & 1743.* par M. *Dortous de Mairan*, Sécrétaire de cette Académie pendant lesdites années, l'un des quarante de l'Académie Françoise. Les Eloges contenus dans ce vol. sont ceux de M. Petit Medecin, de M. le Cardinal de *Polignac*, de M. Boulduc,

de M. Halley, de M. de Bremond, de M. l'Abbé de Molieres, de M. Hunauld, de M. le Cardinal de Fleury, de M. l'Abbé Bignon, de M. Lémery.

Chez les Freres Guerin Libraires ruë S. Jacques, à S. Thomas d'Aquin, *Voyage en Turquie & en Perse avec une relation des expeditions de Thamas. Kouli Kan.* par M. *Otter*, de l'Academie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres 2 vol. in-12. 1748

Le onziéme & douziéme tomes de la *Bibliothéque François* de M. l'Abbé *Goujet.*

Chez Giffey Libraire-Imprimeur ruë de la vieille Boucleri à l'Arbre de Jessé, le second Volume in 4°. de la *Pratique universelle pour la renovation des terriers & des droits seigneuriaux tant utiles qu'honorifiques, réels personnels, & mixtes,* contenant

s plus importantes
ere, & leurs déci-
ur les pays coutu-
x régis par le droit
M. *Edme de la*
inville, Bailli des
juifat de la Palif-
ire aux droits fei-

iiné, Libraire, Quai
à S. Paul mettra
s le 10 du mois
ain l'édition qu'il
iis deux ans des
tance fous la direc-
l'Abbé Lenglet du
Volumes in 4°. de
pages chacun &
fera de 30 liv. re-

à prefent chez le
e l'édition Grecque
ée par les RR. PP.
Œuvres de S. Juf-
iez Charles Ofmont
fol.

L'Histoire Ecclésiastique & Civile de la Ville & du Diocése de Carcassonne, avec les piéces justificatives & une notice ancienne & moderne de ce Diocése par le R. P. *Bouges* Religieux Augustin de la Province de Toulouse imprimée à Paris en 1741 vol. in 4°. du prix de six livres relié.

Le Tome premier du mois de Septembre des *Acta Sanctorum* des Bollandistes fol. 1 vol. imprimé à Anvers in fol. du prix de 30 liv. en feuilles.

Nyon fils Libraire, Quai des Augustins à l'Occasion, vient de mettre en vente *l'Histoire des Sarrasins contenant leurs premieres Conquêtes, & ce qu'ils ont fait de plus remarquable sous les onze premiers Kalifes ou Successeurs de Mahomet.* traduit de l'Anglois de *Simon Ockley* Professeur en langue Arabe dans l'Université de Cambridge 2 vol. in 12.

rtations sur l'origine des , sur leur établissement dans le, sur le tombeau de Chil. sur la milice des anciens , sur les dons gratuits de ne noblesse, sur une lettre Remi à Clovis ; réfutation tême de M. Eccard sur ité de nos premiers Rois.
ueil forme avec une *Hisbregée des Rois de France* , un Volume in 8°. de forme dont on est redeau travail de M. *Ribaud Chapelle* avantageusement dans la République des s & paroit depuis quelques à Paris chez CHAUBERT re de notre Journal qui pun 1745 sous la même forne nouvelle *explication de trième Eclogue de Virgile* même Auteur, à l'ingénieux e de laquelle nous avons voir applaudir dans le tems.

ART. LIX. *Poëtique* de M. de Luzan, suite de l'Article 58 au 2. vol. de May, 1248

ART. LX. *Remarques Critiques sur le Dictionnaire de Bayle*, 1281

ART. LXI. *Traduction Françoise des avantures d'Abrocome & d'Anthia*, 1305

ART. LXII. *Nouvelles Littéraires*, 1323

Nota. Dans la suite des N°. on a passé par erreur le nombre LVI.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 10 May 1748.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1748.

niere à ne donner qu'une très-legere teinture de ces hautes Sciences. C'est au reste le seul but que l'Auteur s'est proposé. Nous ne devons pas oublier que selon son usage de décorer les frontispices de ses livres de quelque épigraphe, on lit à la tête de celui ci cette inscription Latine, *Audendum est & veritas investiganda, quam etiam si non assequamur omnino, tamen propiùs quam nunc sumus, ad eam perveniemus*, Galen.

TABLE DES ARTICLES du mois de Juin 1748.

Art. LIV. *Histoire du Parlement d'Angleterre*, par M. l'Abbé Raynal, 1153

Art. LV. *Assemblée publique de la Société Royale des Sciences de Montpellier*, 1179

Art. LVII. *Lettre au P. B. J. touchant un endroit du Traité de M. Vernet sur la vérité de la Religion Chrétienne*, 1197

Art. LVIII. *Entretiens sur les vérités fondamentales de la Religion*, 1227

ART. LIX. *Poëtique* de M. zan, suite de l'Article 5 vol. de May,

ART. LX. *Remarques C sur le Dictionnaire de*

ART. LXI. *Traduction Fr des avantures d'Abroc d'Anthia*,

ART. LXII. *Nouvelles Li res*,

Nota. Dans la suite des l a passé par erreur le nombr

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseig Chancelier le présent *Journal* il m'a paru que l'impression pou permise. A Paris, ce 10 May 17

LE ROI

De l'Imprimerie de JORRY, Q Augustins, près le Pont S. Mi aux Cigognes. 1748.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
)ES SCIENCES
ET
'ES BEAUX ARTS.

Juillet 1748.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Juillet 1748.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Augustins, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années

1701.	9.	vol.	1725.	12.	v.
1702.	12.	v.	1726.	13.	v.
1703.	12.	v.	1727.	12.	v.
1704.	12.	v.	1728.	12.	v.
1705.	12.	v.	1729.	12.	v.
1706.	12.	v.	1730.	12.	v.
1707.	12.	v.	1731.	12.	v.
1708.	12.	v.	1732.	12.	v.
1709.	12.	v.	1733.	12.	v.
1710.	12.	v.	1734.	12.	v.
1711.	12.	v.	1735.	14.	v.
1712.	12.	v.	1736.	15.	v.
1713.	12.	v.	1737.	13.	v.
1714.	12.	v.	1738.	13.	v.
1715.	12.	v.	1739.	14.	v.
1716.	12.	v.	1740.	13.	v.
1717.	12.	v.	1741.	12.	v.
1718.	12.	v.	1742.	12.	v.
1719.	12.	v.	1743.	12.	v.
1720.	5.	v.	1744.	12.	v.
1721.	12.	v.	1745.	12.	v.
1722.	12.	v.	1746.	15.	v.
1723.	12.	v.	1747.	14.	v.
1724.	12.	v.	1748.	8.	v.

EMOIRES
OUR L'HISTOIRE
Sciences & des beaux Arts.

Juillet 1748.

RTICLE LXIII.

ARQUES CRITIQUES le Dictionnaire de Baile à ris & à Dijon ; suite de l'Ar- e LX. au mois de Juin 48. Fol.

NOus commençons ce second Extrait par les remarques qui concernent *Calvin*. Il est vraisemblae Baile a travaillé avec soin ticle *de son Dictionnaire*,

Cependant il est plein de fautes : notre Auteur les suit pied à pied, & nous en donnons des exemples dans cette liste abregée.

Selon Baile, Calvin n'avoit pas 23 ans accomplis, quand il fit son Commentaire sur Seneque. On démontre que ces 23 ans étoient accomplis depuis plus de huit mois.

Baile dit que Calvin suggera une harangue à Nicolas Cop Recteur de l'Université). C'étoit un sermon, qui fut prononcé le premier de Novembre 1533.

Le Dictionnaire assure d'après Beze qu'en 1534 Calvin donna rendez-vous à Michel Servet, pour une Conférence de religion). Ce fait est très-douteux : Beze n'en donne point de preuves.

Le Dictionnaire prétend aussi que Calvin ne sortit de France qu'après avoir publié à Orléans son livre intitulé *Du dormir des ames.*) Cela devroit être arrivé

14. & dans ce tems-là il
oit point encore d'Impri-
r Orléans.
n, en croit Baile, ce ne fut
546 que Calvin composa
té contre les reliques). Cet
e est d'une époque plus an-
puisqu'on le trouve dans
logue de livres condamnés
Faculté de Théologie de
commencement de 1543.
e sont là, encore une fois,
exquisses : l'Article entier
plusieurs autres traits
arcourera avec plaisir. De
té que devons-nous faire?
amphilus? Symbolam de-
oit un ancien : contribuons
écot à la perfection des
es.

r l'avanture de ce Nico-
, Recteur de l'Université,
ami de Calvin, & qui
rché à titre de mauvaise
, on peut ajouter qu'il
es pourfuites que parce

qu'un Conseiller du Parlement le fit avertir sous main de se retirer. Ce qui ayant été rapporté au Roi François I. le Parlement reçut ordre de ce Prince d'informer contre le Magistrat Auteur de l'avis. On trouve la lettre du Roi dattée du 10 Décembre 1533. dans l'Histoire du Divorce de Henri VIII. par M. le Grand *t. 3. p. 602. 603.*

2°. Sur le rendez-vous prétendu offert par Calvin à Michel Servet, nous remarquons ce qui suit : deux heures avant que Servet fût brulé vif à Génève (ce qui arriva le 27 Octobre 1553.) Calvin alla le voir dans sa prison, & il le fit ressouvenir que, seize ans auparavant, il s'étoit offert de travailler à sa conversion : *admonui jam me ante annos sexdecim . . . obtulisse meam operam ad eum sanandum.* Cela se rapporte à l'année 1537. & il paroît que c'est à cette époque qu'on doit fixer l'offre d'en-

ı eit certain que ıe traite
n *Du dormir des ames* eſt
'Orléans, & de l'année
u'il fut rendu public en
là, comme l'Epitre dédi-
ad amicum quemdam, le
diſtinctement; que Calvin
Bâle y ajouta en 1536
'e préface, pour adoucir
s termes durs dont il s'é-
ri. S'il eſt donc vrai qu'il
ooint en 1534 d'Imprime-
léans, il faudroit dire que
'age auroit été publié ma-
& que ce ne fut qu'en
u'il fut imprimé à Bâle.
'n (le P. Nicolas) se nou

avoit été Confesseur du Roi Louis XIII. Ce fut le Cardinal de Richelieu qui le fit releguer en Bretagne, & la cause de cet exil fut que le P. Caussin, bien-loin d'entrer dans les vuës du Cardinal, suggéroit au Roi des avis tout contraires, surtout en ce qui concernoit la Reine Mere, que le Confesseur vouloit remettre dans les bonnes graces du Monarque. On trouve ici des particularités tirées, à ce qu'il paroit, de bons Mémoires; & à la fin de tout cet article M. l'Abbé Joli donne la liste de tous les Confesseurs de Louis XIII avec le tems où leurs fonctions cesserent. Ces Confesseurs furent au nombre de neuf, savoir les P. P. Coton, Arnoux, Seguiran, Suffren, Maillans, Gordon, Caussin, Sirmond, Dinet, (non *Binet*, ainsi que dit Grotius.)

Chamier. L'Article qui traite de ce Ministre est rempli d'observa-

ns très-recherchées. Comme
le avoit cité *un bon protestant*,
i ajugeoit la victoire à Cha-
er, dans la dispute qu'il eut à
smes avec le P. Coton; notre
nti-Baile cite *un contemporain*
a catholique, qui raconte en détail
avantages que le P. Coton
nporta sur Chamier. Ce *conte-*
nporain est le P. François *de Tu-*
e Jesuite, dont les Mémoires
ff. subsistent à Dijon. Il marque
trait frappant; c'est que M.
ilippe du Fresne Canaye, Prési-
nt de la Chambre mi-partie de
ftres, & Modérateur de la Con-
ence entre Chamier & le P.
oton, prit dès lors des inclina-
ns très-sincéres pour la religion
:holique; sentimens qui se per-
ctionnerent dans les entretiens
'il eut, étant Ambassadeur à Ve-
e avec le P. Possevin, en sorte
'il revint de cette Ambassade
tierement converti. C'est le mê-
qui mourut depuis assisté par

Dijon. Ces petites attentions eurent apparemment quelque bon effet ; car Des-Barreaux mourut dans de grands sentimens de pénitence.

Dolet. Voici encore un bel esprit, un Poëte, mais infatué d'erreurs, & malheureux jusqu'à finir sa vie par le dernier supplice. Il fut étranglé & brûlé à la Place Maubert le 3 d'Août 1546. On dit qu'il se recommanda en mourant à la Ste Vierge & à S. Etienne son Patron, dont on faisoit la fête ce jour là. Baile, sans trop de raison, révoque en doute cette particularité. Il prétend même que Dolet fut condamné aux flâmes comme Athée & insigne libertin. M. l'Abbé J. soutient au contraire que tout le crime de ce personnage étoit la profession ouverte qu'il avoit faite du Luthéranisme. Nous ne prétendons pas décider ce différend : mais il semble qu'on ne doit

ne oublier à ce sujet le témoi-
gnage du Cardinal de la Bourdai-
siere écrivant en 1562. Je me sou-
viens, dit-il, *avoir vu de ma jeu-
nesse Dolet, un des premiers qui
commençant par assez légeres opi-
nions & de peu de conséquence,
tomba en peu de tems ès plus exé-
crables blasphêmes. Maron, que je
voïois plus souvent, ne lui en de-
voit guéres*, & sic de reliquis. *Mém.
Castelh. nov. édit. t. 1. p. 347.*
Le Laboureur ajoute que Dolet
étoit *homme d'esprit, mais libertin
comme tous les premiers Prédica-
teurs du nouvel Evangile.* Ces
blasphêmes exécrables & ce *liberti-
nage* n'indiquent-ils que la profes-
sion de Luthéranisme? C'est ce
que nous laissons à décider.
Il faut lire l'article d'*Erasme* où
l'on relève Baile sur bien des mé-
prises, & où l'on touche, par oc-
casion, plusieurs circonstances de
la vie, du caractère, de la réputa-
tion de ce docte personnage, que

M. l'Abbé du Reſnel a peint mieux que perſonne en diſant :

Par le bien & le mal illuſtre dans l'Hiſtoire,
Eraſme, de l'Egliſe & la honte & la gloire.

On remarque ici qu'Eraſme ſur la fin de ſes jours félicita Budé de n'avoir cultivé qu'une eſpèce de ſcience, qui l'avoit élevé aux honneurs & aux dignités, tandis que lui, qui avoit embraſſé la Polymathie, n'avoit rien amaſſé, *præter lippitudinem & calculos.* Ceci pourroit faire croire qu'Eraſme auroit eu regret de n'être pas plus riche, plus puiſſant qu'il n'étoit ; ou bien que la fortune ſe ſeroit toujours refuſée à ſes pourſuites. Or il eſt certain que perſonne ne fut plus à portée que ce Savant de ſe rendre conſidérable dans le monde. François I. le rechercha deux fois, & lui offrit en commençant la Tréſorerie de S. Martin de Tours. Le

il III. en 1535 le nomma
Bref du 1. jour d'Août à
té de Deventer, voulant
: en état de soutenir la di-
Cardinal qu'il avoit des-
ui conférer. Le Bref exis-
nt envoyé à Erasme qui
plus qu'à le communiquer
ine de Hongrie, Gouver-
s Pays-Bas, pour prendre
n ensuite du Bénéfice. Mais
m & le desir des richesses
: pas les défauts de cet es-
teur uniquement de sa li-
: de la gloire des belles
ances. La lettre qu'il écri-
udé, & que cite l'Auteur
velles remarques, ne con-
nc que des réfléxions gé-
elle ne peut servir à
e caractére d'Erasme en
oncerne les possessions &
tés temporelles.

: glissé une faute d'impres-
l'époque de la naissance
:, *qu'on place* à l'an 1497.
:*67.*

re, on ne contestera pas du moins aux Modernes la prééminence dans la Marine. C'en est assez pour ne pas envier aux siécles passés les avantages qu'ils ont eus sur nous. La navigation est bien autrement importante, & d'une toute autre utilité, que les vers & la prose.

M. Deslandes s'est proposé de donner au Public une Histoire complette de la Marine. Ce n'est pas un projet facile à exécuter. Il faut pour y réussir beaucoup de génie, encore plus de lecture, & une opiniâtreté infatigable dans le travail. Outre que l'Auteur est bien pourvû de ces talents, il a presque toujours vêcu dans le voisinage de la mer & dans les ports du Royaume. Les fonctions qu'il y a exercées, lui ont facilité toutes les occasions de voir & d'examiner de près, & par lui-même les choses dont il vouloit *s'instruire* parfaitement, avant d'en

les autres. On connoit
un autre ouvrage, qui a
: : *Essai sur la Marine &*
mmerce, ce que peut l'Au-
ce genre d'érudition. Le
l objet qu'il se propose
ivre que nous annonçons,
:pliquer de quelle maniere
ens bâtissoient leurs Vais-
: surtout leurs Vaisseaux
re; il examine les divers
qui ont été imaginés, & il
que des défauts essentiels.
d'entrer en matiere, M.
es a jugé à propos de
m avertissement, qui au-
tilité. Nous déclarons ici,
irt de l'Auteur que tout
dit à la page XXIV. de
rtissement, *au sujet du*
n Vaisseau, & de la meil-
niére de le jauger, ne re-
n aucune sorte, l'Acadé-
Sciences en général, ou
Mairan en particulier. Il
je déclare encore que le Mé-

tonneaux, outre tout ce qu'on a dit. Ce ſont ces 250 tonneaux peſant 500000, qui déterminent le port de ce Bâtiment. Venons au Livre.

On commence par la recherche de la forme des galéres des Anciens, & on examine comment leurs rames étoient diſpoſées entr'elles. Cette queſtion qui paroît ſi ſimple eſt une des plus épineuſes & des plus embaraſſantes qu'on puiſſe propoſer. Ni les médailles ni les bas-reliefs, ni ce que les anciens Auteurs nous apprennent ſur ce ſujet; ni les progrès que nous avons faits dans la navigation & dans l'Architecture navale, ne nous ont point encore procuré la réſolution de ce problême. M. Deſlandes après avoir lu attentivement tout ce qui s'eſt écrit ſur ce ſujet, réduit les recherches des critiques à trois ſyſtêmes. Il n'en eſt aucun qui n'ait eu des défenſeurs très-zélés & très-habiles,

...s malheureusement avec
... érudition, ils n'enten-
...a ou très-peu dans la Ma-

...mier système a élevé les
...rames les uns au-dessus
... pour en former des éta-
...arrangement si facile à
...lre, a plu par sa simpli-
... s'est persuadé que sans
...rien de plus, on expli-
...ns peine, tout ce qu'on
... plus obscur sur ce sujet
...anciens Auteurs. Le se-
...ême a été embrassé par
...ude Francois de Châles,
...elques autres Mathéma-
...elon eux les Galéres an-
...n'étoient pas nommées,
... Trirêmes, Quadrirêmes,
...re des rangs de leurs ra-
...is du nombre des rameurs
...s à chaque rame; ainsi la
...voit deux rames de cha-
..., & deux hommes sur
...rame, la Trirême avoit

trois rames de chaque côté & trois hommes sur chaque rame; la Quinquerême avoit cinq rames de chaque côté & cinq hommes sur chaque rame. Quelques savans se sont efforcés de prouver que les anciens ne mettoient jamais qu'un homme à chaque rame, mais quelle apparence y a-t-il que les Grecs & les Romains, si entendus dans le détail des arts, ayent négligé de profiter de la force résultante des efforts de plusieurs rameurs, qui travaillent sur la même rame?

Cependant on ne disconvient pas que cet usage ne se soit perdu, telle qu'en ait été la cause, dans les siécles qui suivirent la décadence de l'Empire Romain. André Doria, célébre Génois, le renouvella dans le seiziéme siécle. Il appliqua quatre hommes à chaque rame, & tous les Navigateurs ont embrassé cette pratique dont on comprend aisément

Le Prieur de Capouë,
des Galeres de France,
voir été de celles de Mal-
jouta un cinquiéme hom-
rame, & sur la réputa-
cet Officier très-hardi &
:rimenté, toutes les Na-
aritimes en firent autant;
qui dans les galeres de
depuis le grand mât en
on met six hommes, &
puis ce mât en avant.
oisiéme système paroît en
plus simple; mais on ne
l'entendre, si l'on n'est
de la construction des ga-
s anciens, telle que les
ırs de ce système la sup-
On apprend de leurs la-
:s recherches, que ces ga-
oient trois ponts ou *trois*
's differens, qui se succe-
'un à l'autre: chaque plan-
'oit son nom, ses usages
z combat, ses rameurs par-
:. La poupe contenoit les

thranites, la proue les thalamites, & l'espace du milieu les zygites. Les plus longues rames étoient en arriere, où le plancher étoit plus élevé, & les plus courtes en avant sur le plancher le plus bas. *Le nombre des rames répondoit toujours à celui des rangs qu'on vouloit établir dans la Galére.* La Birême avoit six rames de chaque côté, deux sur chaque pont ou plancher; la Trirême en avoit neuf de chaque côté, trois par plancher. Ainsi des autres Galéres suivant la même raison Arithmétique. Si le premier systême est excessif par la hauteur où monteroient les étages, le troisiéme systême n'est pas moins excessif par la longueur qu'il faudroit donner aux bâtimens construits selon cette méthode. Ils ne seroient d'aucun usage à la mer. Ce dernier systême a été imaginé par Lazare de Baïf, Auteur celebre, & qui a parlé savamment de la Marine des anciens.

Quoique les défenseurs de ces trois sentimens se contredisent & se traitent quelquefois durement dans leurs écrits, ils s'appuyent pourtant sur les mêmes passages, ce qui prouve que ces passages sont obscurs, & par-là ont donné lieu à diverses interprétations. Les fondemens étant si mal-assurés, les édifices qu'ils soutiennent ne sauroient être bien solides; dans ce grand nombre d'Auteurs anciens qu'on a produits en témoignage, en est-il un seul qui s'explique assez nettement pour nous faire entendre de quoi il s'agit, ni qui nous oblige de juger qu'il ait jamais vu de près de pareils Bâtimens, ni qu'il y soit entré, pour en examiner les proportions? M. Deslandes s'étonne ici que Pline, qui avoit commandé des Flottes, & qui commandoit encore celle de Misene, lorsqu'il fut étouffé par les vapeurs sulphureuses du Mont Vésuve, n'ait pas travaillé sur ce sujet. Ce

n'eût pas été un petit ornement à son magnifique Ouvrage.

On n'épargne point le sistême proposé par *Jean-Henri Meibom, Médecin Allemand & plus* versé dans la lecture d'Hipocrate que dans celle d'Euclide ou d'Archiméde. C'est, dit-on, *un chef-d'œuvre d'obscurité.* L'impartialité dont les Journalistes font profession ne nous permet pas de dissimuler ce qu'on pense du sistême proposé dans le Journal de Trévoux du mois d'Octobre 1722. *C'est plus un Théâtre de décoration, qu'un bâtiment destiné à prendre la mer.* Les rampes qu'on suppose de chaque côté, les quarante bancs placés sur ces rampes avec cinq rameurs sur chaque banc, & dont on peut en embarquer jusqu'à deux mille, sans compter les Officiers, les Matelots, ni les Soldats: Tout cela sans confusion; *C'est-là feindre* assurément un édifice à plaisir, & *faire voir qu'avec*

de l'esprit on peut donner je ne sçais quel air de vrai-semblance & de symétrie, aux choses les plus chimériques, aux paradoxes les plus étonnans. Le Journaliste succombe à la tentation de mettre ici, bien ou mal, une courte réfléxion. On accuse souvent les Mathématiciens d'avoir l'imagination stérile. On regarde cette faculté comme le partage des Poëtes & des Faiseurs de Romans. Si les Mathématiciens s'avisoient de bâtir sur le fond de leur imagination, ils éléveroient de bien autres édifices que ni les Ariostes, ni les Dantes. Ces derniers s'estimeroient heureux d'appliquer quelques couleurs sur l'ouvrage des Mathématiciens.

On rencontre en avançant dans le livre une liste des écrits composés sur le fait de la Marine, par des Officiers, ou sur leurs Mémoires. Ils sont faciles à compter. On *voit à la tête* de cette liste

Robert Dudley, Duc de
thumberland, dont nous av
Italien un Traité fort curie
a pour titre, *Arcano del*
& qui fut imprimé à Flore
trois volumes in folio. *H*
les temps, où l'on verra be
de Xenophons, de Cesar
Monlucs, de Feuquieres;
un accord sensé, la vale
jointe à l'intelligence; où
re rentrera dans tous ses dr
ne sera plus écrite que pa
qui auront eu la principa
aux événemens. L'Auteur
tement ce qu'il pense des
res & des Officiers dont
les noms: on ne lui rep
pas une flatterie basse &
Il regrette en particulier
tres & les journaux de M.
rechal de Tourville, mo
Amiral de France. Si l'
joint ces pièces à ses Mé
on auroit l'histoire comple
vie, une des plus belles &

glorieuses qu'on ait jamais vuës.

M. Deslandes met au rang des fables la Galere de Ptolomée Philopator, qui avoit 40 rangs de rames; l'équipage de cette Galere étoit selon Athénée de 4000 Rameurs, 400 Officiers, 3000 soldats & le reste. Le Navire d'Hieron, si l'on en croit le même *Athenée*, avoit de chaque côté, trente chambres, des cuisines, des sales à manger, un Collége, une Bibliothéque &c. Si ce batiment a jamais existé, c'étoit un édifice, bâti sur pilotis au bord du Port de Syracuse, & à qui les constructeurs avoient donné la forme d'une galere. On a aussi bâti dans quelqu'un de nos Ports des Vaisseaux *d'une capacité extraordinaire*, comme le Soleil-royal & le Royal-Louis, à chacun desquels il fut employé plus de 150. mille journées d'ouvriers, mais *le profit qu'on a tiré de ces vaisseaux, n'a jamais égalé*, ni

les dépenses prodigieuses qu'ils avoient couté, tant à construire qu'à agréer, ni les peines qu'il falloit se donner incessament dans les Ports, pour les conserver & les tenir à flot ...... L'Auteur est persuadé *que l'intérêt de la France bien entendu & bien ménagé, demande seulement qu'on entretienne dans les tems de guerre trois ou quatre escadres, commandées par des hommes de genie, de tête, superbement équipées & qui ayent des rendés-vous fixes afin de proteger notre commerce & d'inquiéter celui des peuples voisins, même de le ruiner tout-à-fait .... On n'avoit point d'autre* (projet) *lorsqu'on songea en France à rétablir la Marine .... Pour s'en convaincre, il suffit de considerer murement toute la suite du ministére du Cardinal de Richelieu, & de lire avec attention le Réglement sur le fait de la Marine donné à Amiens le 22 Juillet 1647.*

autres Ordonnances &
ions du Roi minutées &
r Messieurs de Lomenie,
e & Colbert. C'en est
n'est pas trop, au Journa-
e copiste en cette ma-
rès quelques réflexions
ont pas étrangeres au su-
Deslandes revient à la
es Anciens; ils eurent deux
bâtimens les uns de charge
es de guerre. Ces derniers
ort longs, diminués &
u amaigris de l'avant &
ére, & plus enflés par
1. Tacite assure qu'ils se
it aisément sur mer : tout
tire les bâtimens de char-
étoient arrondis par
extrémités, faisant com-
segmens de cercle, ne
point leur gouvernail.
avires dont les Anciens se
: dans la Méditerranée,
lifférens de ceux dont on
: dans l'Océan; les pre-

miers, selon Dion Cassius, pesoient peu. Comme il n'y a point ni de flux ni de reflux dans la Méditerranée, on estimoit que ces vaisseaux n'avoient pas besoin d'être bien solides. Il y entroit fort peu de chêne. Quand tous les bois du navire étoient posés dans leur place, on remplissoit d'une espéce de jonc marin les vuides & les intervalles, qui se trouvoient entre chaque bordage, tant du dehors que du dedans, & on y faisoit couler de la cire fondue avec quelques autres matieres résineuses. Les hauts étoient garnis de clayes d'osier entrelassées, & recouvertes de peaux. Cette pratique subsiste encore parmi les Turcs & les Grecs modernes.

Les bâtimens construits pour naviger sur l'Océan étoient plus forts & plus chargés de bois & de métal. Le même Dion Cassius nous apprend encore qu'on en *usoit ainsi*, parce que dans l'Océan

-durs & de bois de chê-
e pas plier sur la gréve
On clouoit sur les ponts
es Rameurs. On se ser-
s de fer & plus souvent
cuivre, qui résistoient
la rouille, & à cette
line, dont on ne peut
sur mer.
eaux des Romains de-
r des *façons* & tirer
de l'arriere que de l'a-
quoi ils auroient eu
ur, & le gouvernail ne
assez maîtrisés. On ne
rement si les Romains

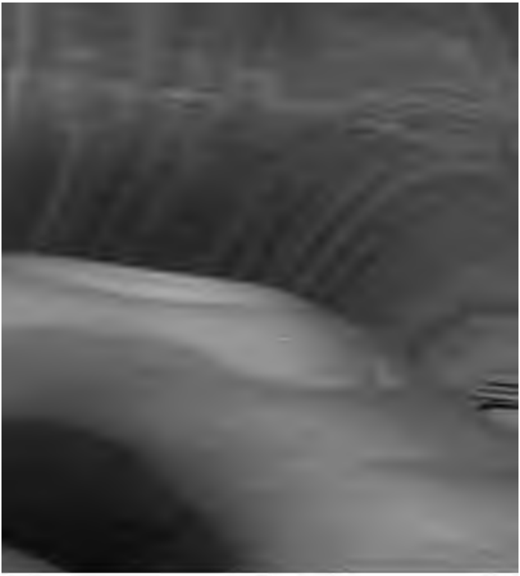
long & 18 pieds onze pouces de large à la maîtresse latte : les plus grandes en ont 172 de long & 21 de large. Celles d'Espagne & d'Italie sont moins longues que les nôtres & le reste y est retranché par proportion. Les plus grands vaisseaux que nous ayons sur l'Océan ne passent pas 176 ou 178 pieds de l'étrave à l'étambor.

Les rames ne sont pas un petit objet dans la navigation, & sont aussi anciennes qu'elle. Les voiles vinrent après & on en attribue l'invention à Dédale, qui s'en servit heureusement pour échaper aux poursuites de Minos. Les rames de nos plus grandes galeres n'ont été jusqu'ici que de 40 pieds, & les galeres ordinaires n'ont point eu de rames de plus de 36 pieds. Ces rames doivent être d'une seule piéce. On ne scie point l'arbre, de peur de couper le fil du bois : mais on l'ouvre avec des coins dans toute sa longueur, & on le sépare en

es, puis l'on fait la
enou. On comprend
rbres font capables de
bois de 40 pieds de
ierement sains. Ce se-
erte qu'on entrepren-
ire des rames de plu-
s. Comme les rames
s de plier en voguant,
eau les lier & les for-
joueroient bientôt &
éclats. La longueur
es est environ double
ur de la galere. Nous
pas les proportions des
nciens.
eût été coupable d'une
iéve, s'il eut négligé
à ce que quelques Sa-

le défend. Nous ne rapporterons que la réponse à la preuve tirée des bas-reliefs de la colonne Trajanne & de quelques médailles. C'est ce qu'on objecte de plus fort & de plus spécieux. On répond qu'on doit faire peu de cas des tableaux, des desseins, des sculptures & des gravûres, qui ne viennent pas des gens du métier. Les cabinets des curieux sont remplis de tableaux & d'estampes, qui représentent des batailles navales, des naufrages, des débris de vaisseaux. Tout y est estropié, & prononcé désagréablement. De plus les ouvriers, qui ont travaillé à la colonne Trajanne, ne connoissoient ni proportion ni symetrie. Deux Peintres Anglois, qui ont donné une description des plus fameux ouvrages de peinture & de sculptures qui sont en Italie, regardent cette colomne plutôt comme une ébauche que comme un ouvrage *achevé*. Il est certain que ce qu'on

lailles où font emprein-
les galeres, ne font pas
es à décider la question.
de rames y font telle-
araſſés qu'on n'en ſçau-
aucun éclairciſſement. Si
ou huit ſiécles la marine,
le eſt aujourd'hui dans
ſe trouvoit anéantie,
on à bout de deviner
la conſtruction de nos
ſans aucun autre ſe-
quelques jettons qu'on
is les ans, ou quelques
de la vie de Louis XIV,
navire pour empreinte.



là une petite entreprise. Il fut
jours plus aisé de démolir qu
bâtir. On s'attache à décrir
construction d'une trirême, p
que ce furent les vaisseaux les
estimés des plus habiles Nav
teurs. Les trirêmes avoient
ponts ou 3 étages, mais non
posés l'un sur l'autre. Le pre
s'étendoit depuis la proue jusq
mât : le second depuis le mât
qu'au château d'arriere : c'éto
milieu du bâtiment, & sa plus g
de largeur. Le troisiéme com
noit le château d'arriere & t
la poupe. Les façons de l'avai
l'arriere se ressembloient b
coup, ce qui donne sujet de
re que les trirêmes avoien
double gouvernail. Les Turcs,
le tems qu'ils étoient redoutés
toute la Méditerranée, avoient
sieurs navires à double gou
nail.

On ne sauroit déterminer e
tement les proportions des

étages ; on peut dire ſeulement qu'ils étoient aſſez élevés l'un au-deſſus de l'autre : dans le combat on ne laiſſoit aucune communication entre ces ponts, afin que les déſaſtres arrivés ſur l'un ne décourageaſſent pas les ſoldats ni les rameurs qui défendoient les deux autres.

Nous paſſons à regret un grand nombre d'obſervations ſavantes & curieuſes. Ce qui nous conſole un peu, c'eſt que tous ceux qui liront notre extrait ne ſe priveront pas du plaiſir de lire en entier un ouvrage où l'on a raſſemblé tant de connoiſſances utiles & amuſantes. Nous finirons par quelques remarques de l'Auteur, qui engageront les Lecteurs à s'inſtruire de celles que nous omettons.

On a ſouvent tenté de déſaler l'eau de la mer : ce n'étoit pas là ce qu'il y a de plus difficile. On n'a pas cherché à la dépouiller de ſon amertume & d'une certaine

huile groſſiere qui ſouléve & irrite l'eſtomach. La derniere machine propoſée par le S^r Gaultier Médecin de Nantes, & qui a fait tant de bruit en 1717, n'a pas eu plus de ſuccès que les autres. M. Deſlandes a trouvé une maniere aſſez ſimple de déſaler cette eau; mais c'eſt une pure curioſité dont la Phyſique s'enrichira ſans que la Marine en profite. Il le reconnoît lui-même. On fait avec de la cirevierge, des gobelets d'environ quatre lignes d'épaiſſeur en forme de cul de lampe. On remplit ces gobelets d'eau de mer, qui en 18 heures ou environ, paſſe tout à travers, perdant une partie de ſon amertume & tout ſon ſel: la cire s'en charge tellement, qu'il faut la déſaler à ſon tour, ſi l'on veut s'en ſervir.

On ſçait que l'eau douce qu'on embarque dans les vaiſſeaux ſe corrompt trois ou quatre fois de ſuite, & qu'il s'y engendre beau-

vers : mais peu de gens
e qu'on lit dans les tranſ-
philoſophiques d'Angle-
eſt que dans les voyages
cours l'eau douce qui a
plus d'un an dans les
s, acquiert une qualité
ſe & inflammable à peu
me l'eau de vie. L'Auteur
it ni de l'exactitude ni de
té de tous ceux qui tra-
à ces tranſactions. Cepen-
la curioſité qu'on a natu-
t de voir ſoi-même les ex-
s ſingulieres, il déboucha
cipitation une de ces bar-
tenant une lumiere, fort
la bonde, & il vit que
t feu d'abord. Il chercha la
ce phénomene & celle
porte fait honneur à ſa

douce ſe corrompt ſur
s les barriques à diverſes
, & il naît à chaque fois
ité d'inſectes, leſquels en

ſe détruiſant laiſſent une matiere huileuſe & inflammable qui ſurnage l'eau. On voit quelque choſe de ſemblable ſur les côtes de Bretagne, quand on y fait la pêche de la ſardine, & ſur les côtes de Provence, quand on y pêche le thon. Toute la mer file alors comme de l'huile; & pour peu qu'on la frappe avec un aviron, elle paroît en feu : ce qui ne vient que de la multitude de ces poiſſons, dont la ſurface de la mer eſt couverte & dont un grand nombre meurent & pouriſſent dans l'eau.

Il n'eſt point vrai, comme l'a cru Ariſtote & une infinité d'autres après lui, ſans excepter des Médecins qui pratiquent dans les Villes Maritimes, il n'eſt point vrai que ſur les côtes & dans les ports, les malades ne meurent que de Juſan, c'eſt-à-dire pendant le tems du reflux, M. Deſlandes a prié en divers tems les

Religieux

Religieux de la Charité qui ont soin de l'Hopital de Brest, de marquer avec exactitude le moment où mouroient les malades. Il s'adressa aussi à un des Medecins du Roi dans l'Hopital de Rochefort : il fit faire encore des observations très-exactes dans les Hopitaux de S. Pol de Leon & de S. Malo. Par toutes ces recherches, il a été convaincu que les malades meurent également *de flot & de* jusan : c'est-à-dire pendant que la mer monte & pendant qu'elle se retire.

Dans les *mers chaudes*, entre les tropiques & même un peu au-delà, il nait des vers qui s'attachent aux Vaisseaux, & qui les piquent jusqu'à les mettre en danger de perir. François Cauche est le premier Navigateur François, qui ait eu connoissance de ces insectes, & il nous apprend *dans son voyage* à Madagascar, que son Navire en fut tellement maltraité, qu'il fut jugé *incapable* de revenir en France.

Les vers dont le bât
François Cauche fut si in
à Madagascar sont d'une
pece que ceux qui désol
sent nos ports. Ce n'est q
le retour des trois fregat
pées au naufrage de l'e
Comte d'Estrées, alors V
ral & ensuite Marechal d
sur les écueils de l'Isle d'A
les vers qui endommage
Vaisseaux sont connus e
Si l'on pouvoit se délivr
cruels ennemis, en leur
quelques Navires à leur
n'y auroit pas à délibere
sectes se sont tellement
dans le port de Brest, &
plient tellement de plus e
ceux qui y arrivent dan
seaux, qui reviennent
rique, qu'il est à craind
port ne devienne imprat
port de Toulon qui n'en
infesté, pendant que les
tures de savon subsistoie

Ville, ne l'eſt gueres moins
elui de Breſt, depuis que ces
factures ont été détruites par
Roi de Sardaigne. Les ports
ochefort, de Nantes, de Bor-
, & les autres qui ſont ſitués
s rivieres, ne ſont point in-
nodés de ces inſectes qui pé-
t dans l'eau douce.

s vers dont nous venons de
r mourroient à la premiere
eſſion de l'air: auſſi ne per-
ils jamais le bois de part en
ce qui diminue un peu le
er des Navigateurs, mais ce
n'empêche pas la ruine des
eaux. Tout ce qu'on a tenté
l'ici pour remédier à un ſi
d mal n'a pas eu beaucoup de
s. L'uſage en France eſt de
ler les vaiſſeaux qui vont dans
érique. On applique contre le
-bord quand il eſt frais ca-
, du verre pilé & de la bouze
ache, & l'on couvre ce pre-
appareil de planches de ſa-

pin, d'environ un pouce d'épaisſeur, que l'on attache avec des clous d'un pouce & demi de tige, & de près d'un pouce de diametre à la tête. C'eſt en attendant, qu'on trouve mieux: car ce doublage rend les Vaiſſeaux plus peſans & plus difficiles à gouverner.

Les chênes qui croiſſent en grand nombre & fort hauts dans l'Amerique ſeptentrionale, ne ſont pas auſſi compacts que les chênes qui croiſſent dans les pays méridionaux. Les Vaiſſeaux que l'on conſtruit de ces chênes dont les fibres ne ſont pas aſſez ſerrées, durent peu, & au bout de deux ou trois campagnes, ces fibres venant à ſe détacher les unes des autres, les clous & les chevilles de fer ne tiennent plus dans le bois.

On trouve à la fin du livre quelques remarques ſur certaines proprietés des oiſeaux de mer; & ſur les vers qui ſont quelque-

dans les huitres. Il y a deux
:s d'huitres, les fecondes &
s qui ne le font pas : on re-
ıoit les premieres à une espé-
e petite frange noire qui les
ure. Elles font de meilleur
: que les autres, & les friands
:s manquent pas. Dans la fai-
que les huitres fécondes jet-
leurs œufs, ou, comme difent
'êcheurs leur graine, elles font
:ufes, defagréables & mal-faines.
:s elles font remplies d'une in-
é de petits vers rougeâtres
lles n'ont point, ou du moins
rarement dans les autres tems.
ıteur conjecture que ces vers
les acoucheurs des huitres.
pris plufieurs fois des huitres
ndes, qu'il a mifes au mois
Mai dans un réfervoir d'eau
:, & elles y ont laiffé une nom-
ıfe poftérité. Il a pris enfuite
tres huitres qui paroiffoient
i fécondes que les premiéres,
il s'eft fervi d'une main adroite

pour en tirer tous les petits vers qui y étoient renfermés, & ces huitres ainsi dégarnies n'ont rien produit dans le même réservoir. M. de la Voye, Ingénieur en chef à Brest, observa le premier en 1666 dans les huitres, une autre espéce de vers blanchâtres & luisans. Toutes ces observations montrent avec quelle sagacité & quelle application on étudie dans les ports du Roi la véritable Physique.

On ne sauroit trop exhorter M. Deslandes à continuer l'ouvrage qu'il a entrepris. Quelle Histoire sera jamais reçue plus agréablement que l'Histoire de la Marine! C'est l'Histoire de presque toutes les Nations. Quelle foule d'événemens terribles, d'avantures amusantes, d'observations utiles ou agréables! Combien de faits dispersés dans une multitude innombrable de Mémoires, & qui sont si peu connus, qu'on peut les re-

rder comme des anecdotes ! Les avigateurs, les Officiers de la arine & ceux qui aspirent à cet onneur, les Physiciens, les Cuieux, les Antiquaires, tous les ns d'esprit qui vivent sur les Côtes & dans les Provinces méditerranées, y trouveront abondamment de quoi se contenter. Un uteur de tant de lecture, de tant sagacité, de tant d'application, tant d'expérience, ne trompera s l'espérance du Public. Il ne propose pas dans son livre de terminer la forme la plus parite du Vaisseau. Il abandonne tte question, toute hérissée de plus forte géometrie, aux saans Mathematiciens qui s'en sont argés. Ce qu'il embrasse dans n projet est assez capable d'ocuper l'Historien le plus laboeux.

Si l'Astronome n'est guere touné que du plaisir de contempler s Astres, la connoissance qu'il

a acquiſe de leur diſtance, de leur mouvement, de leur maſſe, le flatte ſi agréablement qu'il compte pour rien tout ce qu'il y a de plus pénible dans l'exercice de ſon Art. Tout homme qui ſçait bien la Mer & l'Hiſtoire de la Marine, ne méditera-t-il pas avec un goût auſſi ſenſible toutes les merveilles de ce vaſte élement? Le Ciel & la Mer ſont deux grands ſpectacles, & bien dignes de l'attention des plus puiſſans génies.

On nous a mis entre les mains un écrit de M. de Mairan, Membre diſtingué de l'Academie des Sciences, ſur le jaugeage des Navires Nous avons déja déclaré de la part de M Deſlandes, que cet écrit mérite l'approbation & des Géometres & des Officiers de la Marine. L'illuſtre Académicien eſt très-digne de cet éloge. Outre qu'il a travaillé ſur un ſujet très-intéreſſant pour toutes les Nations qui fréquentent la Mer, il a cher-

méthode que les Jaugeurs
res pouvoient, avec ce
ont de capacité, saisir & pra-
aisément ; c'est un objet
ne doit jamais perdre de vue
l on cherche de nouvelles pra-
s à l'usage du commun des
ns. Les méthodes trop scien-
ues leur sont inutiles, c'est
là que la méthode de M. de
iran fut préférée à celle de M.
rignon, toute de lui, & très-
gne de ce grand Géométre. Celle
M. de Mairan est tout autre-
ent facile & ne suppose dans sa
éorie que des principes qui sont
la portée de la plûpart des Jau-
eurs. Tout homme qui est ex-
émement riche de son propre
nd, n'est pas tenté de s'appro-
ier le bien d'autrui. Aussi M.
e Mairan dit tout haut, que le
nd de sa méthode appartient à
l. Hocquart, Commissaire de la
larine, & fils de M. Hocquart
lors Intendant à Toulon. M. de

Mairan l'a perfectionnée.

A la fin du Mémoire dont il s'agit, on lit dans un extrait des Registres de l'Académie des Sciences, que Monseigneur le Comte de Toulouse & M. le Comte de Maurepas ayant demandé à cette Compagnie son dernier avis sur le jaugeage des Vaisseaux, elle répondit, *qu'elle adoptoit le travail fait par M. de Mairan*, qui avoit rectifié une méthode dont le fond étoit de M. Hocquart, Commissaire de la Marine; que cette pratique ayant été éprouvée par M. Bouguer, Hydrographe du Roi au Port du Croisic, qui l'avoit trouvée d'une justesse bien au-delà de ce que demandent les Ordonnances, & très-commode, & ensuite par M. de Mairan, qui avoit été exprès dans les Ports d'Agde & de Bordeaux; elle ne doutoit pas que cette pratique, telle que M. de Mairan l'a donnée le 30e Août 1724, pour être insérée dans les

:es, ne fût auſſi juſte, auſſi
& auſſi facile qu'on le peut
:. Cet Extrait eſt ſigné de M.
ontenelle, Sécretaire perpé-
de l'Académie des Sciences
e Août 1725. Si cette métho-
'a pas encore été miſe en pra-
e dans le Royaume, c'eſt par
raiſons très-indépendantes de ſa
eſſe, & de ſa commodité. N'y
-il que la difficulté d'obliger des
mmes accoutumés à une rou-
ne, à ſuivre une pratique toute
fférente, ce qui ne ſauroit ſe
aire ſans qu'il en coûte de la gêne
t de l'application, ç'en ſeroit
ſſez pour arrêter longtems l'exé-
ution d'un projet très-utile au Pu-
blic.

ARTICLE LXIV.

HISTOIRE GE'NE'RALE d'Allemagne. Par le P. Barre, Chanoine Régulier de Sainte Geneviéve & Chancelier de l'Université de Paris. A Paris, chez Charles-Jean-Baptiste Delespine, Jean-Thomas Hérissant, & Claude-Charles Thiboust 1748. Tome premier, depuis l'an de Rome 648, jusqu'à l'an 516 de J. C. in-4°. p. 662 sans la Préface & la Table. Tome II depuis l'an de J. C. 516, jusqu'en 840. p. 644.

CET Ouvrage annoncé depuis longtems, & dont on vient d'enrichir la République des Lettres, est dédié à sa Majesté Polonoise le Roi Auguste. Dans l'Epitre dédicatoire, où l'on fait un juste éloge des vertus du Monarque, on auroit pu, ce semble,

davantage sur la piété édi-
qui régne dans la Cour Ca-
ie de Dresde, & dont la
e Royale donne des exem-
l'on rougiroit de ne pas imi-

Auteur dans la Préface, rend
pte de son travail, des raisons
ont engagé à l'entreprendre,
secours que lui a fourni la
e & nombreuse Bibliothéque
it il est à portée. Il fait ensuite
e espéce d'Analyse ou d'Abrégé
son Histoire, depuis le septiéme
cle de la fondation de Rome,
l il la commence, jusqu'à nos
urs. En parlant des contesta-
ons éclatantes entre les Papes
les Empereurs au sujet des in-
stitures, on ne sçait pourquoi
dit que l'investiture se donnoit
ır la Crosse & la Mitre. Nous ne
oyons pas qu'il soit jamais fait
ention de Mitre dans les Histo-
ens qui ont parlé des investitures.
s témoignent qu'elles se don-

noient par la Crosse &
neau : l'usage de la M
même très-rare alors pou
bés, qui recevoient l'in
comme les Evêques. On
non-plus, pourquoi pa
Roi de Dannemark, il le
Commandant du Cercl
Basse-Saxe. Il semble
le titre de *Directeur* que
ne à ce Prince, & non
Commandant.

Quoique l'Auteur no
qu'il a eu soin de mêler
Ecclésiastique d'Allemag
l'Histoire Civile & Mil
paroît que celle là est telle
forbée dans celle-ci, que
la peine à y démêler les
pourroient satisfaire en
la curiosité du Lecteur.
qu'un mot en passant de
noissance du Christianism
ces Peuples, qu'il attribu
incursions dans les Provi
maines. Il ne parle ni de

e Sainte Afre & de sa
Ausbourg, par l'Evêque
ni du martyre illustre
rit cette famille nouvel-
nvertie; ni de la Mission
Séverin, qualifié Apô-
oriques. Soupçonneroit-
él'té des Actes qui nous
nis ces faits, que nous
:ependant reçus par les
les plus délicats? La
nême & le Martyre de
ıiface, Apôtre de l'Alle-
: sont exposés d'une ma-
z superficielle. En géné-
roit à craindre que l'Au-
ur ne pas paroître trop
ou peut-être pour ména-
élicatesse des Protestans
gne au sujet des événe-
raordinaires, n'eût don-
un excès que bien des
ɔient peine à lui pardon-
si, il passe très légére-
le prodige attribué par
, *dont* quelques-uns sont

contemporains, aux priéres des Soldats Chrétiens qui servoient dans l'Armée de l'Empereur Marc-Aurele, & qui sauva cette Armée de l'extrémité où elle se trouvoit. *Ce prodige*, dit-il, *car il fut pris pour tel*, &c. & la notte qui est au bas de la page ne décide pas bien clairement le sentiment de l'Auteur sur cet événement. La fameuse apparition de la Croix, faite à Constantin, attestée de la maniere la plus précise par Eusebe, qui l'avoit apprise de la bouche même de l'Empereur, n'est rapportée que comme un *oui-dire*. *On dit que Constantin*, &c. Enfin, parlant de l'accueil que fit Valentinien à Saint Martin, il ne fait point mention de la cause qui opéra le changement de cet Empereur à l'égard du Saint Evêque. Ce fut, disent les Historiens, un feu miraculeux, dont le trône impérial fut enveloppé, & qui obligea le Prince de se lever.

éface est suivie d'un Avant-
ou Introduction à l'Histoi-
'on traite des noms, de l'o-
des mœurs des anciens
ns, & de l'étendue de leur
L'Auteur y rassemble tout
a trouvé dans les Auteurs
& modernes, & discute
ique habile leurs différens
ens. Il emprunte de Tacite
dit des mœurs des anciens
ns. Il y ajoûte des traits
t échapé à cet Historien,
perfectionnent le Tableau.
par où il eût été peut-être
aturel de commencer, en
nt les bornes du Païs qu'ha-
les Peuples dont il écrit
re. Il expose les sentimens
ciens Géographes, comme
n, Pline, Ptolémée, &c,
manque pas de relever les
qui leur ont échappé, par
ance où l'on étoit alors de
ntrées éloignées du centre
npire. *Enfin*, il paroît s'en

tenir au sentiment de quelques Auteurs modernes qui passent pour avoir étudié à fond cette matiére. Ces Auteurs prétendent que la différence qui se trouve entre Pline, Tacite & Ptolémée, n'est pas si grande qu'on ne puisse les accorder ; & voici comment, sur l'autorité de ces trois Géographes, ils nous représentent l'ancienne Germanie. Elle avoit pour bornes à l'Occident, le Rhin ; au Midi, les Alpes ; à l'Orient, la Vistule ; & au Nord, l'Ocean Septentrional. Sont-ce-là les bornes dans lesquelles l'Auteur renferme les Peuples dont il nous donne l'Histoire ? C'est ce qu'il ne dit pas positivement, & ce qu'il nous laisse à deviner. Il n'est question au reste que de la grande Germanie au-delà du Rhin, & non de la Germanie citerieure, appellée ainsi par les Romains, parce que les Germains s'y étoient établis, quoique ce *Païs* appartînt proprement à la *Gaule* Belgique.

is voici arrivés au corps
uvrage. L'Auteur passe avec
tout ce qu'on rapporte sur
ditions fabuleuses des guer-
s Anciens Germains, soit
ix, soit contre les Danois,
Gaulois. Il commence son
e par l'irruption des Cim-
z des Teutons dans les Gau-
'Italie : surquoi nous n'avons
d'autres lumiéres que celles
us fournit l'Histoire Romai-
ssi est-ce à cette source que
iarre à puisé. Mais est-ce
e de l'Imprimeur ou du Co-
qui cause la différence que
rouvons, au moins pour les
& la Chronologie, entre
nous lisons dans les meil-
Historiens, & ce que rappor-
e Auteur ? Il place cette ir-
1 à l'an 648 de Rome, sous
sulat de Métellus & de Car-
z cette époque est ainsi mar-
lans le titre de l'ouvrage.
lant les Historiens la pla-

cent à l'an 640 (*a*) qui est l'année où ces deux Consuls sont marqués dans les Fastes. Il place la défaite du Consul Silanus à l'an 649, un an après celle du Consul Carbon, & il paroit certain par tous les Historiens, que cette défaite arriva l'an 644. quatre ans après le Consulat de Metellus & de Carbon, par conséquent la défaite du Consul Scaurus qui succéda à Silanus arriva l'an 645. & non l'an 650. où la place notre Auteur, qui ne s'accorde avec eux qu'à l'an 651. où l'on trouve effectivement pour Consuls Marius & Catulus Ainsi les faits, qui, dans cette nouvelle Histoire d'Allemagne, ont dû se passer dans l'espace de quatre années au plus, ont occupé, suivant les Historiens Romains, 12. années entiéres.

Ce n'est pas seulement sur les

(*a*) Quelques-uns à l'an 641. *Voyez Panvinius* in lib. 1. Fast.

: notre Auteur ne s'ac-
avec eux ; il y a en-
ains faits sur lesquels on
plus d'exactitude, com-
l'il dit que Sylla, après
: de Numidie, entreprit
d'un parti considérable
Marius des dignités. Il
n que Sylla, au tems du
Consulat de Marius, n'a-
assez de crédit à Rome,
ner cette entreprise, &
y eût déja entr'eux quel-
: sécrette, il se trouva
:ux d'être Lieutenant de
ns ses premieres Campa-
:re les Cimbres. Il est
le quitta ensuite pour
à Catulus ; mais encore
Sylla n'étoit pour lors
oalterne, dont le crédit
t balancer celui de Ma-
re Auteur prend pour des
ce que les Romains ap-
Pila : c'étoient des espé-
'elots, qu'on lançoit con-

tre l'ennemi. Il rapporte lui même, d'après les Historiens Romains, que le nom de Catulus étoit gravé sur les armes qui percérent les Cimbres, & qu'on connut par là que les soldats de ce Général avoient eu la meilleure part aux éxécutions qui se firent à la journée de Verceil, où les Cimbres furent totalement défaits. Or cette circonstance seule montre que ces armes n'étoient pas des *picques*, qui ne restent pas dans le corps de celui qui en est percé, & que l'on retire aussitôt.

De la guerre des Cimbres le P. B. passe tout de suite à celles que les Romains eurent à soutenir contre les esclaves qui avoient à leur tête le fameux Spartacus, & l'on assure, sur un texte de César, que ce chef & ses gens étoient du nombre de ces Cimbres & Teutons, reservés, après les Victoires de Marius & de Catulus, pour être Gladiateurs & esclaves. Ce-

ınt, comme il y a un espace
lus de 30 années entre ces
ires, & la guerre Servile, il
t qu'ils fussent bien jeunes,
:ut-être encore enfans, au
s de l'irruption de ces peuples.
notre Auteur abandonne l'I-
pour passer dans la Germa-
où, sur l'autorité de divers
'ains cités à la marge, il par-
ıne guerre des Saxons contre
)anois; puis, de l'irruption
fférens peuples de Germanie
les Gaules, & les Isles Bri-
iques, où ils firent des éta-
:menrs. C'est ce qui lui donne
sion de parler assez au long
:xpéditions de César dans les
.es, où il eut souvent affaire
s Germains établis dans nos
'inces, & surtout dans la Bel-
.e.

i l'Histoire d'Allemagne se
ve encore mêlée avec l'His-
: Romaine, & le sera jus-
.u cinquiéme siécle depuis J. C.

époque des ravages que les Ger-
mains porterent dans les Provin-
ces Romaines où ils s'établirent
enfin, & où ils fonderent de
Monarchies, dont quelques-une
subsistent encore aujourd'hu
L'Auteur démêle avec beaucou
d'habileté ce qui regarde les ex
péditions, & les établissemens
ces Peuples. Il les suit dans tout
leurs conquêtes, & il ne les aba
donne, que lorsqu'il les a étab
solidement dans les lieux où
ont fondé ces différents Etats. L
derniers dont il parle, & par le
quels finit le premier Volume
sont les Saxons, les Pictes, &
Anglois établis dans la Grand
Bretagne, & Fondateurs de
Monarchie Anglicane.

Le second Volume est prop
ment l'Histoire de la premiere
de la seconde race de nos Ro
jusques à la mort de Louis le
bonnaire qui termine ce Volu
Comme les François sortis de

Ger-

our s'établir dans les
andonnerent pas leurs
du Rhin; qu'ils les
t même considérable-
s conquêtes qu'ils y
ue tous les Peuples
devinrent à la fin
u tributaires de nos
de tous qui regna le
nent, fut sans contre-
agne, que l'on regar-
e Fondateur de l'Em-
o-Germanique. Aussi,
Auteur est parvenu à
auquel ce Prince fut
mpereur par le Pape,
gue plus son ouvrage
, mais par les regnes
urs à commencer par

me ne renfermant rien
rouve dans toutes les
e France, nous n'en
davantage. Nous nous
ns de faire encore des
s sur quelques inatten-

tions échappées à l'Auteur, ou à l'Imprimeur dans ces deux volumes. On voit (*à là page 140 du premier*) un Marcus Lollius, Proconsul de la Belgique, quoique, une page auparavant, on eût dit, que dans chacune des trois Provinces de la Germanie Citérieure, il y avoit un Gouverneur appellé Lieutenant, *Legatus*. On ne sçait pourquoi (*à la page 227.*) l'Empereur Claude successeur de Caligula est appellé *Claude Sulpicius*. L'auroit-on confondu avec Galba, qui étoit effectivement de la famille des *Sulpices*, avec laquelle il ne paroit pas que l'Empereur Claude eut aucune relation? Ce que dit le P. B. sur la mort d'Agrippine mere de Néron, *que le choix du supplice fut le seul Privilége qu'elle eut au-dessus de ceux qui éprouverent la fureur de ce Prince*, ne s'accorde pas avec ce que rapportent Tacite, & tous les Historiens après lui, des circonstances de la mort

de cette Princesse, que l'on eut dessein d'abord de faire périr dans un naufrage concerté; mais les mesures prises pour cela ayant manqué, elle fut d'abord étourdie d'un coup de bâton, puis achevée à coups d'épée. Ce qu'on lit de Vitellius, (*p. 249.*) qu'il fut enfin obligé de renoncer à l'Empire, ne donne pas une idée bien exacte de la fin du régne de ce Prince. Il est vrai qu'il parut renoncer à l'Empire, & qu'il en fit la déclaration. Mais comme le peuple le pressa de reprendre la Pourpre, & de retourner au Palais, il le fit, & son parti eut même encore quelque avantage. Enfin, celui de Vespasien ayant prévalu, il périt de la maniére la plus indigne, & la plus cruelle, comme tout le monde sçait.

Gordien ne fut point empoisonné par Philippe, comme on dit (*p. 314.*) tous les Historiens

s'accordent à dire, qu'il fut tué par les Soldats que Philippe avoit ſoulevés contre lui. L'Auteur ſemble n'avoir pas connu la naiſſance d'Hormiſdas, lorſqu'il le dit (*p. 457.*) fils d'un Capitaine du même nom, qui aſſiſta à la guerre de Julien contre les Perſes. Ce Capitaine étoit le Prince Hormiſdas, fils & frere des Rois de Perſe, qui s'étant échappé de la priſon où Sapor ſon frere l'avoit enfermé, ſe retira auprès de Conſtantin, embraſſa le Chriſtianiſme, & ſervit avec diſtinction dans les Armées Romaines. Ce qu'on lit (*p. 552.*) que les Romains furent chaſſés de l'Eſpagne avant la fin du cinquiéme ſiecle, ſouffre quelque exception : puiſque nous voyons que du tems du Roi Leuvigilde, ils entretenoient encore des Troupes dans cette Province, & par conſéquent y avoient des Places, où Herménigilde ſon fils trouva un azile pour lui & pour

son épouse. On trouve (*à la page* 584. (que Théodoric Roi d'Italie , *étoit Maître de la Capitale du Partage , où son pouvoir étoit reconnu par le Sénat , & le peuple Romain :* ceci est d'une obscurité, qui fait soupçonner que le Copiste a étrangement défiguré le texte de l'Auteur.

Pour le second Volume, terminé par des éclaircissements sur la condition des Otages, des Esclaves , & des Affranchis , chez les Anciens Germains, & par une dissertation sur la loi Gombette , ou de Gondebault, & sur les duels , dissertation qu'on lira avec plaisir , il nous reste peu d'observations à faire. L'Auteur dans ce Volume & dans le précédent, nomme les habitans de Cologne, *Colonois* , comme les peuples de Pologne, sont appellés Polonois. L'usage a-t-il établi , ce que semble demander l'Analogie , qui n'est pas une régle *sure pour le* langage ? On

que l'on voit en même tems au
avec les Sarrazins, & en armi
contr'eux. Secondement, ſur Gr
goire II. par rapport à Leon l'Iſa
rien. D'un côté, l'on dit que
Pape *ne crut pas pouvoir ſe di
penſer de l'obéïſſance qu'il deve
à l'Empereur :* Et une page aup
ravant, on lui fait dire, en éc
vant à ce Prince, qu'il appréhe
doit peu les menaces d'un Souv
rain dont l'Empire ne s'étend
plus ſur Rome; que dès qu'
étoit éloigné de ſes Etats de
ſtades, ſa puiſſance n'étoit plu
craindre &c. On lit (*page 308*
que Pepin voulut recevoir du Pa
l'onction Royale. On auroit
ajouter qu'il l'avoit déja reçue d
mains de S. Boniface de Mayen

ant donner à son Lecteur une idée
le l'état des Empires de l'Univers,
au temps que Charlemagne par-
vint à la Couronne, dit, que
Constantin Copronyme regnoit à
Constantinople, & dans quelques
Provinces d'Asie qu'il avoit con-
quises depuis les guerres civiles des
Sarrazins, comme si les Sarrazins
eussent dépouillé les Empereurs
le tout ce qu'ils possédoient dans
l'Asie. Rend-on assez de justice à
a solide piété de Charlemagne,
orsque parlant de l'action de ce
Prince qui baisa les dégrés de l'E-
glise de S. Pierre, on le soupçonne
d'avoir eu intention *de gagner le
Peuple par cette dévotion apparen-
te?* L'Auteur à l'occasion d'Alcuin
parle de son Maitre Egbert Arche-
vêque d'York, & se contente de
dire, que ce Prélat descendoit des
anciens Saxons; il auroit pu ajou-
ter qu'il étoit frere du Roi Eg-
bert, qui réunit sous sa domination
les *sept Royaumes* d'Angleterre.

Nous donnerons de ſuite les extraits des autres Volumes ; & l'on verra que nos obſervations critiques s'accordent parfaitement avec l'eſtime que nous avons conçue pour cet Ouvrage.

ARTICLE LXV.

AVERTISSEMENT AUX Aſtronomes ſur l'Eclipſe annulaire du ſoleil que l'on attend le 25 Juillet 1748. Par M. Deliſle de l'Académie Royale des Sciences &c. Paris, de l'Imprimerie de Ballard fils, au bas de la rue S. Jean de Beauvais. broch. in 4°. pp. 25.

MOnſieur Deliſle connu depuis longtems à Paris, à Peterſbourg, & dans toutes les Académies de l'Europe dont il eſt membre, par une grande capacité & des talens héréditaires pour l'Aſtronomie, la Géographie & les autres Sciences & Arts Phyſico-Mathématiques qui s'y rapportent, revient de Peterſbourg & comme

des portes de la Chine & de l'Orient, chargé de dépouilles immenſes en ce genre, & ſurtout avec un zéle capable de ranimer, s'il en étoit beſoin, celui des Aſtronomes les plus novices & les plus conſommés.

Il n'attend pas l'Eclipſe qui doit arriver le 25 Juillet pour lui faire l'accueil le plus favorable, que l'humanité puiſſe faire aux grandes merveilles de la nature. En ſe tenant prêt à l'obſerver avec toute l'intelligence & les égards dont cette humanité perfectionnée depuis 6000 ans, eſt capable, en un ſiécle auſſi éclairé que celui-ci, il la prévient, il va comme au-devant d'elle ; & pour rendre ſon hommage plus pompeux & plus digne de l'Auteur même de la Nature, il ſuſcite partout les Aſtronomes, il arme en quelque ſorte tous les Arſenaux, tous les Obſervatoires de l'Europe, il en éleve même, il en forme *de nouveaux, en* revelant aux

plus apprentifs Obſervateurs toutes les fineſſes de ſon Art, tous les coups de maître, tout ce qu'ils doivent préparer, en un mot, pour bien faire cette obſervation, & pour en tirer les plus grands avantages que l'ultérieure perfection de l'Aſtronomie, de la Géographie & de la Phyſique peuvent exiger.

Réellement & ſans exagération, M. Deliſle met la lunette à la main des moins obſervateurs: il leur en dit l'uſage, les façons, les inconvéniens: il fait plus, il met l'œil ſur l'objet, ou l'objet même au bout de l'œil, ou de la lunette. On diroit qu'il prépare cet objet. Et il le prépare en effet, oui le Soleil, la Lune mêmes. Il apprend à les bien connoître en eux-mêmes avant & après leur réunion, & à les bien reconnoître au moment & dans tout le tems de cette réunion.

Son induſtrie ſçavante & ingé-

nieuse va jusqu'à imiter ce fameux Chevalier de Rhodes (Gozon) qui pour se préparer au combat du Dragon qui infestoit cette Isle, fit un Dragon artificiel auquel il donna les mouvemens artificiels du vrai Dragon, pour y accoutumer & exercer ses chiens, son œil, son bras, son courage héroïque & victorieux.

M. Delisle donne la maniere de faire des Eclipses artificielles de Lune & de Soleil, & de les observer en tout tems, éclipses en tout semblables à celles du Ciel. Il y a longtems & dès avant que d'aller à Petersbourg où il a été 22 ans, que M. Delisle avoit donné ce sécret des éclipses artificielles, dont il est l'inventeur.

» Pour faire une Eclipse artificielle de Soleil, dit-il, il ne faut » que prendre un long tuyau de lu» nette de 10, 15 ou 20 pieds de » longueur, à l'un des bouts duquel » on mettra à la place de l'objectif

» une lame de plomb, dans la-
» quelle on aura fait un petit trou
» avec une aiguille aſſez fine; l'on
» mettra dans ce tuyau à une aſſez
» grande diſtance du bout ſuſdit,
» un corps rond, ſoit une boule
» ou un cercle de carton ou de
» plomb &c. Le reſte peut ſe deviner. On entend bien que c'eſt un rayon du Soleil même qu'on doit faire paſſer par le petit trou de la lame objective, & que c'eſt le dernier cercle de carton ou de plomb qui doit faire les fonctions de la Lune dans le cone lumineux formé par ce rayon, & qu'enfin on peut par la poſition ou grandeur reſpective de ce cercle, rendre l'éclipſe totale, annulaire ou partiele à volonté.

En général on ne ſçauroit trop exercer ſon œil à l'obſervation de ces éclipſes artificielles, qui réellement reſſemblent en tout ou preſqu'en tout aux Eclipſes naturelles. C'eſt là qu'un Aſtronome

e peut prendre vîte & à peu
ais, le coup d'œil du métier,
d'œil qui fait l'habile hom-
n toutes sortes de métiers,
le noble métier même de la
e.

qui rend plus vif & plus rai-
ble le zéle de M. Delisle
l'Eclipse prochaine, c'est
e doit être annulaire, c'est
telle que tout le corps de la
sera immergé dans le corps
ieux du Soleil, de maniére
ant trop petite à cause de leur
iage respectif pour le couvrir
entier, elle laissera voir un
au de lumiére solaire tout au-
d'elle pendant le fort de l'E-
:, dans quelques païs s'en-
, tout cela dépendant du point
ië des deux Astres & du Spec-
r.

us les ans à peu-près il arrive
Eclipses partielles de Soleil.
Eclipses totales sont rares,
nulaires le sont encore plus.

un courant d'eau, & en fran
les rebords comme cette eau, a
la précision du reste & la fin
dont la lumiere est toujours s
puleusement observatrice, pa
raison même qu'elle n'a point
vrai courant, & qu'elle se ser
elle-même de canal en rempliss
tout l'Univers le moins écla
Et alors la lumiere suivroit les l
les plus vulgaires du mouvem
de tous les corps ; & il le f
bien, lors même qu'elle paroît
plus s'en écarter.

Sur l'Eclipse annulaire qui
arriver, M. Delisle souhaite qu'
se rende bien attentif au co
mencement & à la fin de ce
Eclipse, c'est-à-dire aux mom
où l'anneau commence à se f
mer & à se rompre ; ce qu'
peut assez exactement observe
dit-il, avec d'assez petites lun
tes, & peut-être même sans l
nettes, & à la vûe simple.

M. Delisle paroît n'être n

ıdé que la lumiere qui borde
ne dans les Eclipſes totales
leil, ne puiſſe pas paroître
en partie, ou moins vive dans
lipſes annulaires, & même
es Eclipſes partielles. Et il
es obſervations de M. Mac-
., & d'autres qui ont vu des
ns de lumiere, dans des oc-
s d'Eclipſes où la lumiere
e paroît en défaut. Ce ſa-
Aſtronome propoſe huit ob-
ions importantes à faire ſur
lipſes artificielles, pour ſe
e en état d'obſerver mieux
cidens de lumiere indirecte
les Eclipſes naturelles.
ce n'eſt pas ſeulement pour
êt de la Phyſique, & par un
ain du vrai de la nature,
M. Deliſle ſe rend & nous
i attentifs à ces accidens de
e : cet objet ſeul feroit di-
n bon eſprit. C'eſt ſurtout
e de l'Aſtronomie qui l'a-
C'*eſt ici* comme le coup de

Maître, & par où ce gran
tre vise à la plus grande
possible dans de pareilles
vations.

Leur grande perfection c
à prendre le moment juste
cis de l'immersion, ou de l
sion pour en constater la dur
solue, la route même d'un
dans l'autre, & les nœuds d
deux orbites. Il seroit de
conséquence d'en avoir de
ces certains, de pouvoir
prévenir ces momens, ou l
vre par des accidens de l
indirecte, réfléchie, réfract
flexe ou diffractée même
lesquels accidens, lesquel
mieres mêmes, la lumiere
de ces momens uniques se
fond pour les multiplier, le
durer, les altérer, les rendre
voques.

Qui doute par exemple
lumiere indirecte dont la
enveloppe ses bords dan

totale, & peut-être aussi
e Eclipse annulaire, ne
endre & n'ait même sou-
du équivoques ces Eclip-
it prendre l'une pour l'au-
dérobé leur commence-
leur fin, leur durée, leur
r? M. Delisle cite de ces
du tems de Clavius & de

a rien dans la nature qui
n-seulement son commen-
, son milieu & sa fin, mais
es avantcoureurs & des sui-
en quelque sorte un corté-
idens préliminaires, con-
s & subséquens. En 1736
à Montpellier, Mercure
Soleil, avec un anneau de
autour de lui; & cet an-
disparut qu'après 6 ou 7
s depuis l'émersion. D'où
lisle conclut habilement
t l'immersion, on pourroit
ir Mercure, & en consta-
lument par-là le moment

de l'entrée & de la ſortie, & par conſéquent auſſi celle de la Lune dans le Soleil.

Quand un habile Phyſicien a ſaiſi la nature par un Phénomene; il cherche à multiplier les Phénomenes analogues, ſçachant bien que la nature eſt univerſelle & multiple dans ſes effets, autant qu'elle eſt ſimple & unie dans ſes cauſes. Outre l'obſervation ci-deſſus rapportée de la lumiere qui franchit les rebords d'un corps lumineux un peu plus grand qu'elle, qui l'intercepte, M Deliſle raconte que le Soleil étant derriere une cheminée qui le cacha pour un tems, il a vu, & réellement nous pouvons atteſter auſſi l'avoir vu, qu'un peu avant l'émerſion du Soleil, l'endroit de la cheminée par où il alloit ſortir, s'illuminoit d'une bande de lumiere aſſez vive. Nous ſera-t-il même permis d'ajouter que, ſans être Aſtronome de profeſſion, ayant pourtant dirigé

efois une lunette vers des
, des Planettes, la Lune,
il même, une lumiere vive
aisoit pressentir le voisinage
stre cherché assez longtems
que la lunette y fût dirigée,
e cette lumiere même colla-
e, & avantcoureuse nous ser-
de regle sûre pour diriger cette
ette, qui sans cela auroit pu
longtems errante dans nos
ins.

De tout cela & de bien d'autres
servations qu'un Astronome
vant & exercé comme M. De-
le, a dans l'esprit, il conclut
les Astronomes observateurs
voient *essayer de quelle maniere*
ils *pourroient appercevoir la Lune*
le commencement de l'E-
clipse prochaine du Soleil, & la
poursuivre encore après la fin de
l'Eclipse. C'est-là ce coup de Maî-
tre pour s'assurer des momens mê-
mes indivisibles du commence-
ment & de la fin.

coup d'œil on voit les lieux de son commencement, de son milieu, de ses progrés, de ses décroissemens, de sa plénitude, de son *annularité* si on peut le dire, & de tous ses accidens. Par toutes ces attentions des Astronomes, par cette sollicitude astronomique & surtout par ce zele de M. Delisle à tout recueillir, à tout prévenir, il semble que l'Astronomie veuille se renouveller, & que c'est ici l'avantcoureur de quelque nouveauté savante en ce genre : Pour le moins, celle-là ne sera-t-elle point l'effet du hasard, comme le disent de toutes les découvertes, ceux qui n'en ont peut-être jamais fait d'aucune espece.

Par les mêmes soins de M. Delisle il est arrivé à Paris des Cartes de M. Lowiz. On peut s'en pourvoir chez M. Julien à l'Hôtel de Soubise.

Nous allions oublier que M. Delisle nous a aussi communiqué une petite

qu'il intitule, *Etat*
l'Eclipse annulaire
23. Juillet 1748.
te l'Ecliptique coupé
dien de l'annularité
ec la position des Pla-
oiles voisines du So-
, *Mercure*, *Venus*,
llux, *Procyon*, *Tête*
&c. les plus à portée
au fort de l'Eclipse,
elle permette d'en voir
est raisonnable de l'es-
Delisle ne manque à

devons pas oublier,
lui, des feuilles de
c'est-à-dire du pa-
bois couverts de céru-
ne matiere plâtreuse fi-
chée, sont tout ce qu'il
propre pour recevoir
Soleil dans une cham-
e.

de la Poesia en genera
de sus principales especi
D. Ignacio de Luzan. *P*
de M. de Luzan &c. Der
trait.

LE Génie, dit-on, quel
n'est point éxact ; sa fi
peut se plier au détail des
excuse séduisante dont se
esprit paresseux pour colo
indolence. On ajoûte qu'i
craindre que l'observatio
régles ne captive trop le
& ne l'empêche de prend
essor; cette raison ne paroîtr

la raiſon épurée, que le bon ſens réduit en principes ; or le bon ſens & la raiſon ne ſont jamais aſſez ennemis du génie pour l'étouffer.

En vain nous objecteroit-on l'exemple d'Homére qui, dit-on, n'eut pour maître & pour régles que ſon génie ; mais d'abord il paroît au moins vraiſemblable qu'il y a eu des Poëtes avant lui. Diſons cela pour la conſolation des autres hommes. Il ſeroit trop humiliant pour l'amour-propre d'avouer que le même genie a créé la poëſie, & l'a portée à ſa perfection. Homére eſt déja trop au-deſſus du reſte des eſprits par l'éxécution. Rapprochons-le de nous en ſouhaitant du moins qu'il ait eû des modéles. De plus nous oſons aſſurer que ſes ouvrages auroient un nouveau dégré de perfection s'il fût né quelques ſiécles plus tard : ſi les régles euſſent *un peu aſſujetti* cet eſprit fier

de ses richesses, & prodigue de mille beautés qui pouvoient se distribuer avec plus d'économie.

Il semble que l'esprit d'Homére se soit reposé pendant trois mille ans, pour venir ensuite par une métempsicose Poëtique animer le corps de Milton. Le Poëte Anglois, génie vaste & impatient du joug, s'est affranchi de la contrainte des régles; mais aussi dans quels travers n'a-t-il pas donné? Son Poëme manque de décence, d'ordre, & de vraisemblance, & il seroit peut-être aussi difficile de compter les défauts que de détailler les beautés du *Paradis perdu*. Après cette petite discussion, revenons à l'Ouvrage de M. de Luzan.

La Comédie & la Tragédie ont quelque chose de commun, & quelque chose qui les différencie; l'Ordonnance, l'intrigue, les épisodes, l'observation des trois unités, le maintien des caractéres, tout cela appartient également

deux genres dramatiques. Ils
rent dans les ſentimens, dans
le, & dans le dénoûment.
n Ariſtote, le dénoûment d'u-
'ragédie n'eſt jamais plus heu-
, que lorſqu'il ſe fait par le
ge du bonheur à la diſgrace,
e qu'alors l'impreſſion de la
ur & de la pitié eſt plus vive
us profonde. Au contraire, le
ûment de la Comédie qui n'a
but que d'amuſer en inſtrui-
pour être intéreſſant, doit ſe
par le paſſage de la douleur
joye. N'en déplaiſe à l'auto-
le ce grand homme, ces deux
s ne ſont pas ſi généralement
es, qu'elles ne ſe prêtent à des
ptions. La Tragédie de Cin-
ce chœf-d'œuvre de notre
ıtre, n'en eſt pas moins admi-
e, quoique le denoûment ne
ıi ſanglant ni funeſte, & qu'il
ure au contraire à Cinna &
nilie, c'eſt-à-dire, aux prin-
ıx *Acteurs*, une augmenta-

tion de dignités & de bonh
Dans la Comédie du Tartuffe
dénoûment n'est rien moins q
vantageux au Personnage qui d
ne son nom à la piéce ; elle f
bien tristement pour lui, puisc
perd en même tems de très-be
espérances, son honneur, &
liberté.

Il semble qu'en France de
soixante ans, on ait oublié
secret de la bonne Coméd
on a perdu jusqu'à la trace de l
liére. On ne sçait plus établi
garder les différences qui sépa
la Comédie du genre tragi
Les deux stiles sont mainten
confondus sur notre Théâtre. M
poméne abandonne à Thali
Noblesse & sa Dignité. Donnez
Acteurs des noms plus rele
changez leur brodequin en cot
ne ; & de la plûpart de nos
médies modernes, vous ferez
vrayes Tragédies : ou ce sera
si l'on veut, des Tragédies b
geoises.

. un fonds riche en bon-
lanteries. Pour en égayer
, on ne recouroit pas à la
& honteuse ressource des
& des équivoques. Plus
dans la connoissance des
s que Moliere, les nou-
Auteurs ont introduit un
u genre comique. On se
eroit d'un homme qui iroit
Comédie pour se divertir.
grosse gayeté, lui diroit-on,
t être de mise, il y a un de-
e. Elle seroit aujourd'hui
e.

s sommes dégoutés des bon-
ses, il nous faut du beau.
os Comédies sont remplies
ilités, de portraits hors d'œu-
e scenes décousuës & iso-
e petits sentimens, de jo-
nsées, & tout cela est re-
un coloris de jargon pré-
métaphysique, qui exerce
e de l'esprit, & qui fait bâil-

ler la raiſon. On n'oſe pas eſpérer que cette mode paſſe ſitôt. L'ignorance & la barbarie ſont peut-être moins éloignées du bon goût; que le goût faux & dépravé n'eſt voiſin de la barbarie.

Il ne ſuffit pas, dit M. de Luzan, de lier & d'aſſortir avec art les incidents qui compoſent le tiſſu d'une piéce ſoit tragique, ſoit comique. Un Auteur doit porter ſes vuës au-delà, & s'appliquer au dénoûment. En effet, on peut ſans génie imaginer & arranger une intrigue; l'embarras, c'eſt d'en ſortir à ſon honneur. Les talents ſont partagés. Tel excelle dans l'ordonnance & dans la conduite d'une piéce, qui échouë au dénoûment. C'eſt peut-être le ſeul défaut qu'on a pu avec fondement reprocher à Moliére, ſoit que ce grand homme ne voulût pas s'en donner la peine, ſoit que la précipitation avec laquelle il étoit obligé de travailler, ne lui

pas d'en prendre le temps.
t du moins par le dénoû-
de quelques-unes de ses
qui est fort heureux, qu'il
t pas incapable de cette per-
n. Quelque admirable que
le grand Corneille dans la
bution & dans le remplissage
s Plans, il n'est jamais plus
rieur aux autres que dans ses
oûmens. C'est aussi le talent &
mérite de Caldéron. Mais il
a point de piéces qui soient
s compliquées que les Tragédies
les Comédies Angloises. Elles
nt chargées de reconnoissances,
bourrées d'incidents entassés les
s sur les autres. Chaque Acte,
aque scéne même fournit de
uveaux événemens. Ce sont
mme autant de labyrintes, où
sprit ne va qu'à tâtons, &

ur en développer l'embarras incertain,

Racine.

Le fil d'Ariane ne suffiroit pas.

Comme il faut pourtant, bon gré,
malgré, que l'intrigue se dé-
brouille au cinquiéme acte, la
plûpart des Auteurs coupent le
nœud gordien en faisant mou-
rir presque tous les Acteurs ; voilà
le dénoûment des Tragédies. Pour
les Comédies, ils font venir le
grand Prevôt ou un Commissair
du Quartier ; & sans autre e
pédient la piéce finit, parce q
les Acteurs n'ont plus rien à d
On croit communément
le génie consiste à tracer un
qui soit fort compliqué. Ri
contraire ne marque peut-êt
de stérilité. Le vrai génie c
à sçavoir intéresser & atta
Spectateur par une action
Tel a été le goût de Sophoc
ripide, & de Ménandre.
M. de L. employe
Chapitres en observatio
principales Comédies F
Ce n'est, dit-il, que p
table zéle pour l'hon

que j'entreprends cette cri-
En effet, il n'en vient à
in des défauts qu'après avoir
a justice qu'il doit aux Au-
l louë dans Lope de Véga,
eureuse facilité, cette force
ie, cette vraie peinture des
, & cette exactitude à gar-
bienséances: dans Caldé-
dans Solis, une certaine
de sentimens, une clarté,
apidité de stile presque tou-
élégante, sans affectation.
les éloges qu'il leur donne,
être en droit d'en censurer
fauts; il reprend dans ces
s les figures trop hardies,
ages disproportionées, les
hores outrées, l'enflure, les
s, les fautes contre la vrai-
nce, contre l'unité de lieu,
s, & d'action. La Comedie
e *la Locura por la Honra*
pe de Vega Carpio renfer-
is actions, qui n'ont aucun
r entr'elles, & dont la plus

petite fournit assez de matiere pour une grande Comédie. On peut appliquer à la Comédie de *Bernardo de el Carpio*, ces deux vers de Boileau.

> Le Héros d'un spectacle grossier,
> Enfant au premier Acte, est Barbon au dernier.

Bernardo de el Carpio qui au commencement de la piéce pouvoit à peine marcher, grandit si prodigieusement qu'il fait au 5^e^. Acte des miracles de valeur contre les Maures.

Dans la Comédie qui a pour titre, *el Genizaro de Ungria*, l'action dure plus de 20 ans, ainsi que celle de *los siete infantes de lara*. La Comédie de *los siete dormientes* ne demande que deux cens ans pour sa durée. La plus singuliére en ce genre, c'est celle de *San San-Amaro*. S. Amare part au premier Acte pour aller faire un

ı Paradis. Ce petit voyage
ux cens ans ; ce tems ex-
S. revient, & le Théâtre
: lui un monde nouveau.
teurs du premier Acte ont
de nouvelles générations.
bien qu'une pareille situa-
t occasioner des coups de
, ou des *Quiproquo* mer-

é de lieu n'est pas plus
: dans la Comédie *d'el*
asta la muerte : Par Lope
. La scéne est à *Tetuan*
, à *Seville*, & à *Gibral-*
ıs une de Caldéron inti-
ıara vencer amor, querer
, l'action se passe en par-
rrare, & en partie dans
; le commencement *d'el*
perfecto de Lope, se passe
ne ; le deuxiéme Acte en
c le dénoûment se fait en
Le Cheval ailé que l'A-
nne à Astolphe ne fran-

choiroit pas si promptement l'étendue immense de Païs, que parcourent en deux heures les Acteurs des Comédies Espagnoles.

Ajoutez à tous ces défauts les Anachronismes & les fautes énormes contre la Géographie. Par un effort magique, un Auteur ressuscite les Ptolomées Rois d'Egypte pour figurer avec les Sultans, & les grands Ducs de Toscane. Un autre fait de Capouë, de Verone & de Paris, des Ports de mer. Dans une certaine Piéce on voit paroître un Acteur, qui se dit Landgrave de Tyr en Perse. Toutes les femmes, dans les Comédies Espagnoles, sont comme autant de femmes sçavantes. Elles dissertent en Philosophes sur l'amour Platonicien. Astronomie, Musique, Géographie, Politique, tout est traité, tout est approfondi sur le théatre.

Nous passons au Poëme épique. L'Auteur définit ainsi l'épopée. *C'est*

un recit en vers d'une action grande & illustre, imitée avec Art, telle qu'elle a été faite par *un Roi, ou par un Personnage fameux, de laquelle on prétend tirer quelques maximes importantes pour les Rois, & où l'on propose l'idée d'un parfait Guerrier,* & l'on entre dans le détail pour mieux faire sentir la justesse de cette définition.

Par une tradition de préjugés trop funestes à l'humanité, il semble que les hommes soient convenus entr'eux de n'admettre qu'un genre d'Heroisme. Le mérite Guerrier est le plus éclatant des mérites. C'est le seul qui éblouisse les yeux de la multitude; c'est le seul qu'elle admire, & c'est le seul qui puisse causer ses malheurs Les hommes mesurent sans horreur sur le nombre des malheureux qu'il a faits la gloire & la grandeur du Héros. On ne doit peut-être cet affreux préjugé qu'à la Poësie épi-

que. C'est peut-être elle qui en célébrant des victoires coupables a répandu la contagion dans tous les esprits. Quoiqu'il en soit, vu la prévention où l'on est en faveur du mérite que donnent les Armes, on prendroit sans succès pour le sujet d'un Poëme épique un Héros qui ne seroit pas Guerrier.

Les actions des Rois, des grands Capitaines sont donc la matiére de l'épopée.

Res gestæ regumque ducumque & tristia bella.

Y a-t'-il, ou peut-il y avoir des Poëmes en Prose ? non, dit notre Auteur ; le vers est absolument nécessaire, mais il ne suffit pas. La Pharsale de *Lucain*, la *Araucana* de D. *Alonzo de Ercilla*, ne sont pas des Poëmes : ce sont des morceaux d'Histoire mis en vers. Pendant quelque tems on a voulu en France que le *Télémaque* fût un Poëme épique, mais

pinion eſt tombée peu-à-
c ſes Auteurs, & le Télé-
n'eſt plus que le Roman
e plus brillant & le plus
ux qui fût jamais.

Fable, ou l'action qui ſert
tiére à l'Epopée doit être
:, illuſtre, vraiſemblable,
ue merveilleuſe; elle doit
iper à la nobleſſe, à la di-
de ſa cauſe & de ſon principe.
écoute avec indifférence le
d'une action commune; ſi
quefois dans le cours du Poë-
on eſt obligé de parler de
lques actions qui par elles-mê-
n'ont rien d'éclatant, l'Art
Poëte conſiſte alors à les rele-
par des circonſtances frappan-
Il faut qu'il donne aux effets
plus naturels des cauſes ex-
rdinaires, qu'il ſe ſerve à pro-
du ſecours des Dieux, ou des
es ſupérieurs. Ce n'eſt point la
u des Aromates qui, dans Ho-
e, *conſerve ſans corruption* le

corps de Patrocle : c'est
elle-même, qui touchée des
& des larmes de son fils A
vient prendre soin du co
son ami. Dans l'Enéïde
s'agit que du voyage d'En
va chercher un établissem
Italie ; mais Virgile sçau
resser le Ciel & la terre ; i
entrer les Dieux ; il les me
opposition les uns avec
tres. Les tempêtes, les na
(événements si naturels) ne
plus que l'effet du courro
de la haine de Junon.

La marche de l'Epopée
per ambages Deorumque
ria. La fiction en est l'am
vie. Il y faut du merve
mais le merveilleux ne d
détruire le vraisemblable ;
Poëte s'étudie à allier tel
ensemble ces deux qualités
les ne se nuisent point
l'autre. Si quelquefois il
*du vrai*semblable, qu'il adc

: ce merveilleux par
ection, qui fasse con-
est contraint de se
une tradition popu-
ı a usé Virgile en par-
tamorphose des Vais-
· en autant de Nim-

opée, ainsi que dans
la fable doit être en-
dire qu'elle doit avoir
:ment, un milieu, une
: la définition d'A-
ɔit être une, & pour
ıne, il ne suffit pas
objet un seul héros.
rner à une seule ac-
l'Achilléide de *Stace*,
: toute la vie d'A-
point un Poëme épi-
l ne soit permis d'y in-
ipaux événemens qui
lu des jours d'un Hé-
événemens doivent
:s avec un tel art,
nt comme Episodes,

On ne prétend pas non
clure la pluralité des A
mais qu'ils ſoient toujou
donnés au Héros principa
n'y paroiſſent qu'en ſecon
Homére admet dans ſon
une foule de Guerriers
par leur courage; mais l
voure n'eſt point celle d
La valeur d'Achille s'annc
jours par des actions d'un
périeur. Après Homére, le
le Poëte qui ſaiſit avec p
telligence les nuances fin
licates, qui ſéparent les d
genres d'intrépidité & de

Dom Quichotte de vouloir affronter seul & sans secours des Armées nombreuses.

Il faut donc dans un Poëme plusieurs Acteurs. Leurs différents caractéres répandent de la varieté: mais le Poëte doit imiter la conduite de ces grands Peintres, qui dans un tableau s'appliquent surtout à peindre le principal Personnage. Les autres figures sont plus ou moins saillantes selon la part qu'elles ont à l'action représentée. Celles-ci paroissent presque toutes entiéres : celles-là paroissent à moitié; quelques-unes sont cachées dans les ombres : & les autres enfin ne sont dans le tableau que pour faire nombre, sans avoir rien qui les caracterise. Que ce soit donc le Héros du Poëme, qui fasse tout ce qu'il y a de plus éclatant & de plus difficile, ou du moins qu'il soit l'ame de toutes les entreprises; que les autres n'exécutent que

formité qui ennuie ; mais e
ſodes doivent être comme
de Rameaux ſortis de la
tige. S'ils ne ſont pas effe
ment liés à l'action princip
Poëme n'aura plus cette
çet enſemble, qui charme,
ravit. C'eſt le défaut où tomb
Poëtes médiocres, & les
qui avec un vrai génie p
beautés de détail, n'ont poi
étendue de lumiere qui ſaiſi
viſage d'un coup d'œil t
Plan.

. . . . . *Disjecti membra* [illegible]

Outre le dénoûment, co

calme & au repos. Il
ir autant de dénoue-
l y a d'épiſodes : mais
avoir qu'une conclu-
ıre, ou qu'un *acheve-*
exemple, le dénoue-
piſode de Didon laiſſe
nent en proie au trou-
certitude. Ce n'eſt que
t de Turnus qu'il ob-
ıbliſſement qu'il cher-
protection des Dieux.
ordonnance & la con-
Fable, ce qui mérite
ttention du Poëte, ce
ıractéres qu'il prétend
Acteurs qu'il introduit.
ſt encore plus néceſſai-
popée que dans la Tra-
le-ci n'a égard qu'aux
ı'elle s'efforce d'émou-
calmer; celle-là s'at-
habitudes bonnes ou
; & de même que les
e contractent ou ſe quit-
es progrès lens & inſen-

ſibles, l'épopée travaille, pour ainſi dire, ſur l'ame peu à peu, & par la force des exemples, elle s'applique à inſpirer la vertu, à la modérer, à déraciner les habitudes vicieuſes; elle employe avec un égal ſuccès l'expreſſion vivante & naturelle des mœurs, ſoit bonnes, ſoit mauvaiſes.

Il faut donner aux caractéres les quatre qualités ſuivantes. Les mœurs en doivent être bonnes, convenables, reſſemblantes, & conſtantes; nous n'avertirons pas le lecteur qu'il ne s'agit point ici de la bonté morale; on ne demande qu'une bonté Poëtique. Ce ſont deux choſes différentes, qu'il ne faut pas confondre.

Les actions auront la bonté Morale, quand elles ne s'écarteront pas des bornes preſcrites par la raiſon. La bonté Poëtique naît de la conformité des mœurs & des actions, avec le génie ou le caractere que le Poëte attribue au Perſonnage.

›nnage. Dès-lors, on com-
d aiſément qu'une action peut
r la bonté Morale, & man-
de la bonté Poëtique, qui
à proprement parler, celle
n recherche dans un Poëme.
emple ſuivant mettra cette
rence dans un plus grand jour.
:aractére de Mézence n'auroit
ıt cette bonté Poëtique, ſi Vir-
, après nous avoir préſenté ce
ſous les traits d'un tiran cruel;
ſé par ſes Sujets qui l'avoient
ıorreur, & ſans reſpect pour
Dieux, *contemptorque Deûm
entius*, il lui donnoit une
é ſincére & les ſentimens
nſpire la tendre humanité. Les
ıes de Mézence fourniſſent un
i grand fonds d'inſtruction que
vertus d'Enée. La mort ſan-
ıte du premier venge les Dieux
es hommes de ſes cruautés &
es attentats. Les ſuccès, les
n phes de celui-ci perſuadent la
ı.

faut qu'il réfléchiſſe ſur le cœur humain, qu'il ſaiſiſſe le point preſque indiviſible où la vertu ceſſe, & où le vice commence. Pour illuſtrer davantage un Héros; lui former un caractére de l'aſſemblage des vertus les plus oppoſées, c'eſt nous offrir un objet chimérique. Nous ne croyons jamais dans les autres ce dont nous ne ſentons pas en nous-mêmes le germe.

Le choix d'un Héros déja connu prévient en faveur du Poëme. Ce que nous en ſçavons prépare à croire ce qu'on va nous dire. Lorſqu'on nous raconte des exploits merveilleux, l'imagination interroge la mémoire, & la raiſon eſt diſpoſée à admettre comme des vérités ce qui ſe dit d'un Héros dont nous connoiſſons déja le mérite. On ſçait qu'il y a dans ce récit quelque choſe de vrai, & dès-lors on eſt tenté de croire que le reſte *l'eſt* auſſi. La prévention donne

:veilleux le coloris du vrai-
.ble.
r nous intéresser, la valeur
fit pas. Elle l'effrayeroit, si
'étoit point temperée par
nence & par l'humanité.
e Héros d'un Poëme soit
ie Henri le Grand. C'est
tre le plus beau caractére
ïisme qu'on ait jamais vu.
:répidité d'Aléxandre, au
e de César, il joignit la
ır & la bonté de Titus. Les
ıivans nous le peignent tout

Sçut vaincre & pardonner,

Voltaire, Henriade.

popée, différente en cela de
gédie, admet l'intervention
:ux ou des génies supérieurs;
s ne doivent entrer que dans
treprises de grande impor-
Ce seroit trop rabaisser un
que d'employer sans cesse

le ſecours ſurnaturel. Il ne faut pas non plus imiter ce Poëte Eſpagnol qui fait aſſiéger & prendre une Ville par une armée céleſte, tandis que le Héros ſe repoſe tranquillement.

Le Poëte doit s'attacher à répandre dans ſes vers cette Poëſie de ſtile qui anime & qui ſoutient la narration. C'eſt le défaut de cette Poëſie de ſtile ou d'images, qui laiſſe dans la pouſſiére une multitude de Poëmes, qui, quoique diſtribués peut-être ſelon les regles, n'ont jamais pu ſe faire lire, parce qu'ils ſont écrits foiblement. Il eſt permis de relever le récit de tems en tems par des maximes & des ſentences : mais l'art du Poëte conſiſte à les enchâſſer ſi finement qu'elles faſſent partie de la narration.

Nous ſommes fâchés de ne pouvoir mettre ici le précis que M. de Luzan fait de l'Iliade & de *l'Enéïde*. Rien n'eſt plus judicieux. *Perſonne* n'eſt jamais peut-être

entré dans le génie & le
e ces deux grands Poëmes.
nere & Virgile, dit notre
r, cherchérent à rendre leurs
utiles à leur Patrie. Du tems
nére, la Gréce étoit parta-
n différentes petites Républi-
, qui se gouvernoient selon
loix. Elles étoient quel-
fois obligées de se réunir pour
ter aux efforts puissants d'un
sin inquiet & ambitieux; il y
oit à craindre que cette mul-
ude de Chefs indépendants les
s des autres ne produisît la dis-
rde & la confusion. Pour obvier
ces malheurs, Homére imagi-
a son Poëme de la guerre de
Troye. Il voulut que le passé ins-
truisît pour l'avenir; sous des noms
Anciens, il offroit aux Grecs de son
tems le tableau & l'état présent
de la Gréce. M. de L. a sans doute
tracé de mémoire le précis de l'I-
liade: c'est ce qui lui a fait con-
fondre *Chryseïs* & *Briseïs*: car

dans ce précis, il fait *Chrysès*; Prêtre d'Apollon, pere de *Bryséis*; or cette fille étoit esclave d'Achille, & n'appartenoit en rien à *Chrisès*; c'étoit *Chriséis* qui étoit fille de ce Prêtre d'Apollon, & quand on l'eut rendue à son Pere, Agamemnon pour se dédommager, ayant enlevé *Briséis* à Achille, ce Héros entra en colére, & ne voulut plus combattre pour les Grecs.

Le projet de l'Enéïde est encore supérieur au projet de l'Iliade: & d'abord on doit se persuader que Virgile ne composa son Poëme que pour faire sa cour à Auguste. Il faut aussi se transporter au tems de Virgile. Placés à ce point de vue, nous connoîtrons mieux la beauté & l'excellence de l'ouvrage.

Les Guerres de Pompée & de César avoient ébranlé jusques dans ses fondemens la République Romaine. La bataille d'Actium lui porta le dernier coup, & anéantit sa liberté. La mort d'Antoine livra l'univers entier à Auguste

avoit des qualités émi-
nateur de la Paix, af-
enfaisant, appliqué au
nent, plein de respect
ieux; en un mot, Au-
tout ce qu'il falloit pour
rdonner la perte de la
lique, si cette perte eût
récente. Les Romains se
it toujours qu'ils étoient
& ne pouvoient s'ac-
au joug que les vertus
leur rendoient comme
Pour réconcilier ces
s & Républicains avec
r monarchique, Vir-
t Auguste sous les traits
c des couleurs capables
& d'adoucir les plus
Il remonta à la premiére
s Romains qui préten-
cendre des Troyens. Il
s rapports de la ruine
avec la décadence de
ique, insinuant que l'u-
re n'arrivérent que par

l'ordre des Dieux. Il montra que c'étoit moins l'ambition que les circonstances qui avoient placé Auguste sur le Trône ; & interessant ainsi pour Auguste la Religion même, il disposa les Romains à souffrir une révolution que les Dieux ordonnoient. De plus, en obéissant à un Maître, ils ne faisoient que reprendre le plan de Gouvernement, qui avoit été celui des Troyens leurs Ancêtres.

Nous terminons ici nos Extraits, en félicitant très-sincérement l'Espagne d'avoir produit un Art Poëtique aussi parfait que celui de M. de Luzan. Nous pourrions souhaiter à cet Ecrivain si estimable un Imprimeur digne de lui. Une chose qui ne fait pas d'honneur à la Littérature d'Espagne, c'est qu'on y est obligé d'imprimer en caractéres Romains les endroits que l'Auteur cite des Grecs en leur langue. Cela prou-

être que le Grec n'est pas
honneur au-delà des Py-
Un peu d'émulation &
pour l'Antiquité rame-
bientôt cette Littérature,
ltivérent autrefois les
Maîtres du Siécle de Xi-
e de Charles-Quint.

ICLE LXVIII.

ETIENS SUR LES
s fondamentales de la Re-
, &c. Suite de l'Article
II. au mois de Juin. Se-
Partie.

ujet du cinquiéme Entre-
, est l'immortalité de l'a-
nant pour le Matérialisme
eutenant du vaisseau, frere
taine, jeune homme, qui
pli la tête de tout ce qu'on
de plus mauvais, pour
que notre ame est mor-
qui déclare que ce qui

l'en a convaincu, eſt une Brochure imprimée à Londres en 1742. par *Samuel Harding*.

Avec de la raiſon, des mœurs & des principes, ce miſérable ouvrage auroit pû produire un effet tout contraire; » car, s'il étoit » permis à d'honnêtes gens de le » parcourir, ils s'y confirmeroient » aiſément dans la juſte idée » que ... l'opinion inſenſée, que » nos ames ſont matiére, a pour » cauſe & pour effet la plus ſale » volupté. »

L'Auteur établit enſuite ſes principes par la bouche de l'Aumônier, & promet de répondre aux objections qu'on lui fera. Il inſiſte d'abord ſur les preuves morales, que nous fournit la ſeule raiſon, & il les rend auſſi ſenſibles qu'elles le doivent être, pour faire impreſſion ſur les eſprits les plus groſſiers, ou qui ont le moins réflechi ſur ce qui ſe paſſe en eux-mêmes. » Les » Matérialiſtes, dit-il, s'uſent le

u pour prouver que nous
es sans ame, ou que nous
ttrions en avoir une spiri-
, immortelle. Que s'en-
il de leur raisonnement ?
ridemment ils en ont une;
outes leurs preuves, quoi-
fausses, sont des opérations
e substance qui pense, &
là infiniment au-dessus de la
iere, & inaccessible à ses
ps. Chacun d'eux peut dire:
suis sûr que je pense, & je
sçai pas si la bête le fait; je
is donc sûr que je ne suis pas
atiere; la bête sera tout ce
l'on voudra. «
a maniére dont l'ame est unie
corps, est un mystere physi-
e, sur lequel nous n'avons que
s conjectures; mais le fait est
nstaté par une expérience aussi
ncienne que les hommes. » Chose
étrange! les libertins prétendent
» que Dieu a pu faire une matiere
» pensante, & ils ne veulent pas

» qu'il ait pu unir à la matiére
» un être penſant. L'un eſt-il plus
» difficile que l'autre ? Eſt-ce la
» ſeule choſe dont nous connoiſ-
» ſions l'exiſtence, ſans pouvoir
» ſoupçonner la maniére d'exiſ-
» ter, d'être unie, ou d'opérer?...
» N'eſt-il pas plus facile de con-
» noître un Eſprit, qui ſoit en nous
» le principe de nos opérations,
» que de comprendre une modi-
» fication d'atômes, ou de parti-
» cules de matiére, qui par leur
» fineſſe, ou leur ſubtilité, en
» viennent juſqu'à penſer ? »

L'objection tirée de ce que l'ame ſuit toutes les viciſſitudes du corps, prouve ſeulement qu'unie au corps elle dépend de lui, non comme d'une cauſe ou d'une partie, mais comme d'un inſtrument pour la plûpart de ſes opérations; & que, lorſqu'il eſt dérangé, elle ne peut s'y faire obéir, ni même s'en ſervir. L'Auteur traite ici dans une note la queſtion du ſiége de l'ame,

he beaucoup vers le senti-
e M. de la Peyronie, qui
le *c'est dans le corps calleux*
ne, en vertu des loix de
, trouve une occasion pro-
& immédiate à ses opéra-
Il ajoute que nous connois-
ez notre ame, pour assu-
elle est incorruptible, &
nséquent immortelle, puis-
ur cela il suffit que nous lui
ssions un attribut, qui prou-
demment sa spiritualité :
u'elle ne peut se dissoudre
le corps, que rien ne prou-
elle n'est destinée qu'à ani-
corps, qu'il est clair que
ssée de ses soins, elle peut
& faire plus parfaitement
utres opérations intellec-

à l'Auteur passe à l'espé-
d'un bonheur futur pour
ui vivent bien, & à la
d'une éternité malheureu-
nte que les impies trouve-

ront dans leur cœur, pour peu qu'ils le consultent; l'une & l'autre fondée sur l'idée d'un Dieu infiniment juste. » Les organes de la » vûe & de l'ouïe ne supposent pas » plus la lumiére & les sons que » ces désirs (d'être heureux) sup» posent une ame, qui doit survivre » à son corps : ils sont d'ailleurs » raisonnables & sensés, ils ré» glent tous les autres, ils enfan» tent les meilleures actions; des ac» tions, dont une chimere ne peut » être aussi constamment le princi» pe, & dans un aussi grand nom» bre de personnes; ils sont uni» versels, & tous les hommes ne » se sont point assemblés pour » convenir de l'immortalité de » leur ame, ... ce penchant vient » donc de Dieu, qui ne peut nous » tromper. »

Aux preuves morales succede la révélation; la spiritualité de nos ames ne prouve pas qu'elles ne peuvent pas être détruites par ce-

les a créées : mais il nous a
qu'il ne le feroit pas. Il nous
e déclaré que nos corps ref-
roient, & deviendroient im-
s. Cette résurrection est tel-
: établie dans l'Ecriture,
ne peut la nier, sans nier
elle de Jesus-Christ même.
e s'étoit contenté d'indiquer
vérité de foi à un Peuple
ier ; mais tout n'étoit pas
le chez les Juifs ; les intel-
is la croyoient, & la dé-
oient contre les Incrédules,
en trouvoient les preuves
leurs Livres même. » David
plus grande prospérité, se
e comme un voyageur : les
ies & les Prophétes sont
de traits semblables ; & si
voit borné aux biens tem-
la récompense attachée à
vation de la Loi, il auroit
es Juifs plus durement que
es Peuples. Enfin le Dogme
rovidence dépend de cette

vérité ; & ôter à Dieu sa Providence, c'est la même chose que nier qu'il y ait un Dieu ; ainsi par une conséquence toute naturelle, les Déïstes sont Athées.

L'Auteur dans le sixiéme Entretien, commence par prouver que, de ne regarder la Religion Chrétienne, que comme une Institution humaine, & un effet de la Politique, c'est donner dans l'impiété : qu'il ne peut y avoir que de malhonnêtes gens, qui par une lâche dissimulation, tiennent au dehors pour la Religion du Pays, en se réservant le droit de se forger dans le cœur une Religion à leur gré, ou de n'en admettre aucune.

Il vient ensuite aux preuves de l'abolition de la Religion des Juifs, quant au culte extérieur & à l'attente du Messie. On trouve ici un précis fort exact de tout ce qui a été écrit, pour montrer que, si la Religion des Juifs étoit divine, il

conclure que celle de J.C.
ıccedé comme étant l'ac-
ſement des Prophéties &
;ures de l'ancienne Loi ;
Divinité du Chriſtianiſme
:s moins bien prouvée par
iere dont il s'eſt établi, par
:iété des faits, par les écrits
ôtres & des Evangéliſtes,
miracles de Jeſus-Chriſt
ceux de ſes Diſciples, par
ᵹerſion d'un grand nom-
: Juifs, & de l'Univers
qui s'eſt ſoumis à une
n, laquelle propoſoit des
:s incompréhenſibles, &
ırale, qui contrediſoit tou-
paſſions. » Ou Dieu a
erti le monde ſçavant par
iniſtere de douze ignorans,
a laiſſés dans leur igno-
: ; ou bien, il les a ſuf-
ment & aſſez ſubitement
:és, afin que leur capacité
ɔortât ſur les lumiéres des
s & des Romains. Dans l'un
ıutre cas, le myſtère eſt

» également merveilleux, égale-
» ment glorieux à la Religion. »
Enfin les Juifs ne se refusent aux
preuves de la Divinité de notre
Religion, que parce qu'ils tâ-
chent d'éluder les Prophéties, où
les trois grands événements de la
Naissance, de la Passion, & de la
Résurrection de J. C. sont claire-
ment prédits.

S'il y a des Juifs qui reconnois-
sant J. C. pour un vrai Prophéte,
refusent de le reconnoître pour
Dieu, on peut se servir contr'eux
des mêmes argumens, qui ont été
employés avec tant de succès con-
tre les Ariens & les Sociniens.
D'ailleurs on pourroit leur dire,
1°. Selon vous, J. C. est appellé dans
l'Ancien comme dans le Nouveau
Testament, Fils de Dieu; s'il ne
l'étoit que par adoption, il n'au-
roit rien au-dessus de nous. 2°.
Vous convenez qu'il a été un vrai
Prophete: or un vrai Prophéte ne
peut mentir; cependant il a sou-

|u'il étoit Dieu, que son
ui n'étoient qu'une mê-
, que celui qui le voit,
Pere, qu'il est dans son
que son Pere est en lui,
t le croire à cause de ses
ırnaturelles. Les œuvres
lles d'un Homme qui se
, prouvent donc qu'il
bien Dieu en lui don-
puissance des Miracles,
ufcitant, comme il l'a-
lit, auroit concouru à
nper.
:ur finit cet Entretien par
:rver que la vie des mau-
ćtiens ne prouve rien con-
ivinité du Christianisme :
e doit pas décider, si une
age & utile, par la ma-
ont elle est observée.» Il
ue le Christianisme soit de
les Religions celle, dont
ıximes soient les plus pu-
k qui fournit à l'homme
otifs les plus nobles, les

» plus sublimes, les moyens les
» plus infaillibles, pour pratiquer
» avec les vertus civiles & mo-
» rales, les vertus intérieures, se-
» crettes, constantes, ne dût-on
» jamais être apperçu de personne,
» tant pis pour ceux, qui profa-
» nent la sainteté de leur Profes-
» sion, par une conduite Payenne.

Un jeune Protestant, que l'Auteur avoit converti depuis peu à la Religion Catholique, donne occasion au septiéme Entretien. Il y expose, à quelqu'un qu'il vouloit engager à suivre son exemple, les raisons qui l'avoient obligé d'abjurer l'erreur. L'Aumônier & quelques autres entrent dans la conversation, où l'on établit d'abord ce principe. » J. C.
» n'a pas enseigné le oui & le non;
» par exemple, que son corps est
» & n'est pas dans l'Eucharistie;
» il ne peut donc être l'Auteur de
» toutes ces Societés, qui, dans le
» Christianisme, se glorifient de

partenir. « Il y en a ce-
une, qui est la sienne, la
: & la seule voye du sa-
ıs serons assurément inex-
, si nous ne nous assûrons
être entrés.
vérité tous les hommes ne
pas entrer dans cette dis-
comme le feroient les
;iens ; mais si les Marins
es, sans sçavoir en fait de
rre ce que de profondes
ıs ont appris aux Maîtres
, ne laissent pas d'être en
gouverner un Navire, »
Religion a des connoissan-
profondies, avec quoi les
ıts peuvent réfuter toutes
ıbtilités qui embarrasse-
un ignorant, comme les
ations profondes de la ma-
:e embrouilleroient ceux
e sont manœuvriers que
tique : » mais la Religion
ɔtions simples & vraies,
: le monde peut compren-

dre, & d'où l'on tire des preuves sensibles & démonstratives à la portée de quiconque; autrement, Dieu n'auroit ni pu, ni voulu attirer à sa Religion les simples & les ignorants.

On convient que la vraye Eglise de J. C. ne sçauroit être discernée par la croyance des principaux Mysteres, puisqu'il n'est point de Secte, qui n'en admette quelqu'un; ni par l'Evangile seul, où tous les Hérétiques prétendent voir leurs Dogmes; ni par l'esprit particulier, parce qu'il est borné dans ses lumiéres, & sujet au mensonge; mais la véritable Eglise a des signes propres qui la font connoître sûrement. Ce sont, son antiquité, sa visibilité, son universalité & sa perpétuité. Tous les Hérétiques ont inutilement tenté de s'attribuer la premiére de ces notes, & plus inutilement encore de la disputer à l'Eglise Romaine; c'est ce que l'Auteur rend sensi-

ble

le d'une maniere qui ne peut être
brégée.

Les Protestants, pour sauver l'an-
iquité de leur Eglise, ont été ré-
uits à dire qu'elle avoit été cachée
t comme endormie pendant dix
iécles. Mais comment auroit-on
u y entrer, tandis qu'elle n'é-
oit pas visible? De-là les varia-
ions, & les contradictions infi-
ies des Docteurs Protestants, auf-
quels on pourroit dire ce que
aint Hilaire disoit à l'Empereur
Constance. » Il vous est arrivé ce
qui arrive aux Architectes igno-
rants, à qui leurs propres ou-
vrages déplaisent: vous ne faites
ue bâtir & détruire. L'Eglise
naine, dirigée par le Saint Ef-
, qui lui apprend le vrai sens
lle doit donner à l'Ecriture, n'a
is varié sur les vérités révé-
& cette direction J. C. l'a
nellement promise à tous ses
es & à leurs successeurs, pour
es différends qui naissent sur

la foi. *L'Ecriture est comme un Juge mort, un Juge muet : Mais l'Eglise est un Juge parlant*, & Luther lui-même en est convenu.

Cette direction n'est jamais interrompue. Elle est promise pour tous les jours : ainsi l'Eglise n'a pas besoin d'être assemblée en Concile pour prononcer. Les premiers Pasteurs unis à leur Chef ont une autorité infaillible, dont le défaut a si souvent fait varier les Hérétiques dans la foi : Variations qui seules prouvent qu'ils ne sont pas dans la vraye Eglise de J. C. comme M. Bossuet l'a si bien fait voir aux Protestants.

Il ne faut que de la bonne foi pour faire avouer aux Hérétiques que l'Universalité ne convient qu'à l'Eglise Romaine ; quelle secte l'a jamais pu prétendre ? » L'Universalité promise à l'Eglise est » ou permanente & morale, ou » successive & Métaphysique ; » c'est-à-dire, qu'elle a toujours

ı des enfants dans tout le mon-
e moralement pris : qu'il n'eſt
ucune partie de l'Univers, où
lle n'ait porté la lumiére de l'E-
angile. En peut-on dire autant
ıcune des ſectes qui s'en ſont
arées? Les Catholiques font tous
jours de nouveaux progrès par-
les Infidéles ; les Proteſtants,
ont voulu les copier, n'y ont
réuſſi, ils ſe ſont rebutés d'a-
:d ; c'eſt que la fécondité n'eſt
donnée à leur Egliſe, non
s que le vrai zéle du ſalut des
es.

On peut encore moins nous diſ-
:er la Perpétuité de la nôtre.
s plus ſanglantes perſécutions
ont ſervi qu'à l'étendre, & à lui
re jetter de plus profondes raci-
s. Elle a reſiſté à toutes les héré-
s, qui n'ont ceſſé de la calom-
er ; elle les a toujours confon-
es, & les a vu s'anéantir ſuc-
ſſivement. A ceux qui crient
ı'elle eſt tombée dans l'erreur

n'ont pris le parti de les réduire par la force, qu'après avoir inutilement essayé de les gagner par la voie de la persuasion. Si les Troupes Catholiques ont commis quelques désordres, ce sont des suites inévitables d'une guerre de Religion, où la passion se joint quelquefois à un faux zèle; il sied bien aux Protestants, de s'en plaindre, eux qui ont porté si loin les horreurs de la Guerre civile, & les cruautés contre les Ministres de l'ancienne Religion.

Mais pourquoi avoir revoqué l'Edit de Nantes? C'est qu'il avoit été accordé par force. Louis XIV. n'a fait en cela qu'imiter les Princes qui gouvernerent dans les plus beaux siécles de l'Eglise. Constantin, par exemple, & Théodose ne retirerent-ils pas, quand ils jugerent à propos, *des graces que le schisme & l'erreur avoient surprises?* D'ailleurs combien de Souverains parmi les Protestants ont-

qué des loix de leurs pré-
urs & plus anciennes & plus
tiques? Enfin il y a une gran-
rence entre obliger des su-
rentrer dans le sein de l'E-
& forcer des Idolâtres à
r de Religion : ceux-ci ne
oint soumis à des Princes
iques ; au lieu qu'un Prin-
rétien qui *répond à Dieu*
Etats, doit y maintenir un
ui ne sçauroit subsister avec
me & l'hérésie. Il est fils de
e, & par conséquent les In-
le la Religion, ne doivent
oins le toucher que ceux de
ronne.

i est suivi d'une réponse fort
& fort précise au reproche
s Protestans font à l'Eglise
ine, d'avoir ajouté de nou-
dogmes à ceux que J. C.
Apôtres avoient établis.
eur sçait surtout distinguer
i est de tradition écrite, &
i est de tradition orale, &

prouve très-bien que celle-ci n'est pas moins divine que celle-là, que l'une & l'autre appartiennent également au dépôt de la foi confié à l'Eglise, laquelle, en qualité de Juge vivant & infaillible, a la même autorité pour déterminer le sens des Ecritures & celui de la Tradition, pour proscrire les erreurs. Il parle en peu de mots, des peines Canoniques, du Purgatoire, des Indulgences, & au sujet de la Confession auriculaire, il remarque une contradiction des Protestants, qui, après l'avoir traitée de nouveauté introduite dans l'Eglise, ont avancé que Nectaire l'avoit abolie au quatriéme siécle.

ARTICLE LXIX.

ription abregée Géographique Historique du Brabant Holndois, & de la Flandre Holndoise, &c. avec des Plans :acts des Places fortes. A Pas, chez Claude-Jean-Baptiste 'auche, fils, Quai des Auustins, & Laurent D'Houry, ue de la Vieille Bouclerie, 748. in-12.

'Out le Pays qu'on décrit dans ce Livre, est appellé en lande le *Pays de la Généralité*, :e qu'il appartient en commun Généralité de l'Union. Cette ıtrée ayant été depuis peu le ìtre de la Guerre, on en cont déja parfaitement toutes les ces; ceux qui n'en auront pas : idée si juste, l'acquereront s peine en parcourant l'Histoire les Plans qu'on leur présente.

Nous avertiſſons en géné
tout ce détail eſt fait avec
eſt tiré en grande partie d
vrage Hollandois que no
annoncé dans nos Mémo
vrage fait ſur les lieux &
meſures actuelles. Les
peut-être trop reſſerrés ;
ne communément à l'e
Villes ; on n'y ajoute p
ſitués dans le voiſinage
ple, ceux de *Pinzen*
mont, de *Rover*, m
tour du Plan de Ber
on ne préſente pas m
S. Pierre aux enviro
tricht. Or il ſemble
ſité des Lecteurs de
additions, afin de
aiſément les opérati
dont tout le monde
quelques mois.

Le Pays de la
on nous donne l
comprend le Brab
le Pays qu'on

a Flandre Hollandoiſe.
: IVe partie qui eſt la
ldre Hollandoiſe, auſſi
commun aux Etats-Gé-,
iis on n'en dit rien ici,
nt trop éloignée de nos
Le Brabant Hollan-
iron 24 lieues de l'O-
'ccident ſur 14 du Midi

ıcipales Villes qu'on y
ſont Bois-le-Duc, Bre-
'e, Berg-op-zoom,
ıe, Willemſtad, Lillo,
'on y comprend auſſi
, qui étoit autrefois un
mpire. Ces noms rap-
'eſprit tout ce que l'in-
u imaginer pour la guer-
ve.

Duc ſur la riviere de
t fondé en 1184 par le
froi III. Ce n'étoit d'a-
n Château de Chaſſe;
ı on l'augmenta; on y
urd'hui huit baſtions,

pluſieurs demi lunes, une bonne Contreſcarpe, un Château très-fort, plus de trois mille Maiſons, & plus de trente-mille Habitans. C'étoit autrefois un Siége Epiſcopal établi en 1559. Mais depuis que les Etats Généraux en ſont devenus Maîtres, ce qui arriva en 1629, le Gouvernement Eccléſiaſtique a changé. Les Catholiques ne laiſſent pas d'y être en fort grand nombre, & ils y poſſédoient encore huit Egliſes ou Chapelles en 1740. Ce qui fait aujourd'hui la grande force de cette place, ſont la multitude des ouvrages dont elle eſt entourée, la facilité d'inonder tout le pays aux environs, & trois Forts conſidérables qu'on entretient dans le voiſinage.

Berg-op-zoom eſt Capitale d'un Marquiſat qui a neuf lieues de long du Nord au Midi. Ce petit Etat eſt entré depuis 25 ou 26 ans

par la Maiſon de la Tour d'Au-

dans celle de Sultzbach,
ède aujourd'hui le Palati-
Rhin. Il y a ici une faute
ssion : on dit l'Electeur
régnant né en 1734, c'est

Domaine utile de Berg-op-
ppartient à l'Electeur, les
énéraux en ont eu la Sou-
té jusqu'au 16 Septembre
iée derniere, que la Place
ortée d'assaut par nos bra-
nçois. Tout le monde sçait
e de ce Siége à jamais mé-
e, mais ce qu'on ne sçait
nment pas, c'est qu'on dé-
s façon dans des écrits pu-
n Portugal, que nous nous
rendu Maîtres de Berg-
n par une fausse porte, que
verneur avoit fait ouvrir
oupes de M. de Lowendal.
ote est singuliere, & nous
ions pas qu'on eût osé l'i-
, si nous n'en avions la
sous nos yeux.

C'eſt dans une Relation imprimée à Liſbonne au commencement de cette année 1748. Il y eſt queſtion de célébrer les Victoires remportées depuis peu par le Marquis de *Caſtelnovo* , Viceroi de Goa , ſur les Barbares qui troubloient la domination Portugaiſe dans l'Inde. Nous applaudiſſons ſincerement à la ſage conduite & à la valeur de ce Général. Mais voici le merveilleux qui eſt uniquement ſur le compte du Bel Eſprit, Auteur de la Relation.

Dans l'Epître dédicatoire adreſſée à l'Infant D. Pedre , ſecond fils du Roi de Portugal , on dit à ce Prince : » Votre Alteſſe a lû
» dans l'Hiſtoire moderne de l'Eu-
» rope le fameux Siége d'*Oczakow* , la reddition de *Fribourg* ,
» l'entrepriſe de *Berg-op zoom*...
» Or *Alorna* (c'eſt une des Places
» enlevées aux Indiens par le Vi-
» ceroi de Goa) n'a point été priſe
» avec une grande quantité de

Troupes, comme *Oczakow.*
On n'a point employé contre
Teracol (autre Ville des In-
diens) un tonnerre formidable
l'artillerie & de bombes, com-
me il est arrivé à Fribourg; &
l ne s'est point trouvé là un
Gouverneur qui ait fait ouvrir
une fausse porte aux Assiégeants,
omme à Berg-op-zoom. On
loit tout à la conduite admira-
ble du Viceroi, & à la valeur
les braves Portugais. » On peut
n dire après cela : *Fiez-vous aux*
ítres Dédicatoires, puisqu'en
lant à un Prince de la Maison
yale de Portugal, on a l'assu-
ice de lui compter la plus gran-
fausseté qui fût jamais. Quel-
'un qui lisoit cette Préface, dit
'il y avoit là quelques fautes
npression, & qu'on avoit voulu
rquer que le Gouverneur de
:g op-zoom s'en étoit allé par
e fausse porte, quand M. de
wendal entra par la bréche, qui

est la vraye porte des grands Généraux, & cette observation explique favorablement la pensée du faiseur d'Epître Dédicatoire. Mais quoiqu'il en soit, il y a toute apparence que le petit peuple de Lisbonne, & peut-être quelques honnêtes gens trop crédules, sont persuadés de la prétendue trahison de M. de Cronstrom, qui devroit s'inscrire en faux contre ces faux bruits. En tout cas, nous lui rendons ici ce bon service, & nous déférons le Littérateur Portugais au Tribunal du Public, même à celui des Etats-Généraux, pour qu'il en soit fait telle justice qu'il appartient en pareil cas; priant en outre toute la Nation Portugaise de ne se point laisser amuser par des Ecrivains de cette espece, & de confier la gloire de ses Héros à des esprits plus sensés, mieux instruits & moins précipités. Reprenons la suite du Brabant Hollandois.

le *de Breda* eſt ſituée dans
ne au confluent de deux
vieres, la Merk & l'Aa ou
; elle eſt extrémement bien
: treize grands baſtions,
grande quantité d'autres
s, défendent le corps de
, & les inondations, qu'on
quand on veut, en rendent
ıe très-difficile. On racon-
ıte l'Hiſtoire & les diffé-
évolutions de cette Vil-
Marquis de Spinola s'en
Maître en 1625. Frédéric
rince d'Orange la reprit
. & depuis ce tems-là elle
la puiſſance des Etats-Gé-
Quoiqu'il n'y ait gueres
auſſi importante & auſſi
e celle-ci, on n'y compte
ıt que onze mille habi-
ommerce y étoit autrefois
ɔ plus floriſſant qu'au-
i : pendant les troubles des
ı, il paſſa pour la grande
ı Hollande & en Zéelan-

Et le détail que nous indiquons eſt abſolument le plan général qu'on ſuit dans toute cette deſcription, qui eſt inſtructive, curieuſe, d'un ſtile clair, uni, ſans ornement. Cela reſſemble aux narrations de nos Dictionnaires Hiſtoriques : & c'eſt à peu près de la même maniere qu'on lit ce volume, avec cette différence qu'il y a ici plus d'exactitude qu'on n'en trouve ailleurs.

ARTICLE LXX.

OUVELLES ITTERAIRES.

FRANCE.

DE BOURGES.

minentissimo S. R. E. Cardinali Friderico Hyeronimo Rochefoucaud Archiepiscopo ricensi è Legatione Romanâ ci gratulatur Regium B. M. egium Soc. JESU. Biturigis, l J. B. Cristo Collegii Typohum.

Ce sont des Poësies destinées à brer le retour de M. le Card. a Rochefoucaud, Archevêde cette Ville, ci-devant Amleur du Roi à Rome. On e dans ce Recueil sept Pié-

ces, six Latines & une Fr
parmi les Latines; deux
Hendecasyllabes, deux
Hexametres, une en ver
ques, & une Ode qui est à
Tout ceci à paru dans le b
convenable à la grandeur
& digne de l'attention d
noisseurs.

De Paris.

*Oraison Funebre de T
& Très-puissant Prince
V. Roy d'Espagne & de
en François & en Espagn
noncée le 31 Janvier 174
l'Eglise de Saint Nicola
cant, Par le R. P. Lorenz
de la Compagnie de Jesus
duite de l'Espagnol par M
Avocat au Parlement.*
veuve David, rue de la H
du côté du Pont Saint
1748.

On remarque dans la

:s traits Nationaux, qui
être autant de la vraye
, que les plus beaux
e nos discours François,
ie sont pas dans notre
la n'a pas empêché M.
: tenter une traduction,
ıcte, sans être servile &
On peut en juger sans
uisque le texte original
né à la marge. Le plan
e toute cette Harangue
est de louer les qualités
& les vertus Chrétiennes
rque. Nous pouvons dire
la dignité du sujet, par
arité de la composition,
èle du Traducteur, par
: même de l'Edition, ce
de Littérature doit paroî-
ux.

musemens du cœur & de
pour l'année 1748, chez
'e Pissot &c. in-12. La
cet Ouvrage sera appa-

à l'Auteur, & qui sert de P
on lui dit qu'il réunit les
& d'Auteur & de Nouvel
téraire, & de Compilat
d'Observateur, & de Spe
& de Journaliste & de C
Tant de fonctions se justifi
les articles & l'ordre de
mier Volume. On y trou
Description de l'Isle de C
un Poëme Burlesque inti
Etrennes de la Saint-Mart
Parallele de nos Fabulistes
casion des Fables de M. P
Un *Mémoire sur la Coméd*
Ode sur la Peinture, de

te, & ce n'eſt pas la moin-
partie de cet Ouvrage. Nous
terons que, pour le rendre utile
tous les tems, il doit tou-
s être décent, poli dans ſes
ques, un peu ſévere dans le
x des piéces, écrit ſur tout
e maniere naturelle, aiſée,
en un mot que le cœur &
rit ſoient en effet *amuſés* :
ui n'eſt pas une légere entre-
e.

paroît une lettre aux Impri-
rs du Supplément *pour le Dic-
naire de Trévoux*; l'Auteur pré-
être en état de fournir plus
750 nouveaux articles, & il ſe
nt que ceux qui ſont à la tête
l'édition refuſent de procurer
Public des richeſſes ſi abon-
tes, par la raiſon ſeule que le
uſcrit leur paroît trop cher; à
e occaſion on entre dans un
t détail pécuniaire, qui prouve
les *gens de lettres* ne ſont pas

tous en état de signaler la
rosité & le désintéresseme
l'étude inspire.

Crespy demeurant ruë S
ques près la ruë de la Par
nerie à S. Pierre, met au jo
nouvelle Carte portative
feuilles sur la même échelle
peut se réunir en une seule
tenant les Comtés de Hol
de Zélande, Seigneurie d'U
& Duché de Brabant, ouvra
sur les meilleurs Auteurs du
Ces Cartes sont beaucoup p
taillées que tout ce qui a pa
qu'ici dans ce genre, & so
utiles pour les marches &
marches des Armées.

Ces derniers mots indiqu
guerres; preuve que ces
ont été travaillées il y a q
mois. Nous allons encore i
un petit morceau littérair
nous échappa dans le tems

éloges, quoiqu'il n'y soit
: de combats. Il étoit
›our lors du départ de
es & de l'ouverture de la
.

›me de lettres, nommé
›s du Collége de Lizieux,
sujet une Ode Latine
ouvée excellente. Nous
s cinq ou six strophes,
›nnent le caractére de
ice-Reine de Hongrie.
›cesse pouroit, dans le
e de la paix, prendre
›ortrait que notre Poëte
lle, au milieu des plus
lités.

›s Austria Cæsares,
n prole superbior,
›lementes fovere,
que agitavit orbis.

no sustulerat solo, &
tirps imperiosior
immensam; tenebant
& Boreale cœlum

Immissa longè brachia ; cætera
Premebat umbra : sed minui ambitum
Sensit, coercerique ramos,
Borbonidum mutilante ferro.

Nunc unus extat fœmina surculus,
Sed cujus alto in pectore Cæsarum
Umbræ triumphales, & omnis
Austria spirat adhuc superstes.

Dudum labantem, non muliebribus
Regina curis, sustinuit domum ;
Quin jam tot annos luctuoso
Sæviùs exagitata bello,

Perstat procellæ cedere nescia :
Huc usque diris non semel ictibus
Attrita, majores ab ipsis
Ducere visa animos ruinis.

Le caractére de M. le Maréchal de Saxe est peut-être encore plus beau que celui-ci ; & il regne dans toute cette piéce un feu, une élévation de pensées, une noblesse d'expressions, qui font beaucoup de plaisir. Si nous pouvions nous

dre davantage, nous critique-
s quelques endroits, mais en
petit nombre, & nous exhor-
très-ſincerement l'Auteur à
iver ſon beau genie.

ous annoncions, il y a plus d'un
un livre intitulé: *la Religion
ltienne méditée dans le véritable
t de ſes maximes*. ſix vol. in-12.
Théologiens habiles nous ont
tis de divers endroits, que cet
rage contient des erreurs. Nous
jugerons point pour deux rai-
très-bonnes: la premiere, c'eſt
le jugement des queſtions qui
hent la foi regarde un Tri-
al bien ſuperieur au nôtre. La
nde, c'eſt que notre uſage n'eſt
it de donner des extraits de
es purement aſcétiques. Mais
ime nous avons indiqué celui-
ious devons répéter publique-
it l'avis qui nous a été commu
ié, afin qu'on prenne à ce
t les meſures convenables.

Il nous est arrivé, il y a quelque tems, de citer par occasion & avec éloge un livre intitulé *le Directeur pour ceux qui n'en ont point*. Nous avions en vue l'ouvrage Italien du P. Pinamonti *El direttore spirituale*. Si nous nous sommes trompés dans le titre, au moins n'avons-nous point voulu préconiser un livre françois, qu'on dit être défectueux dans la Doctrine, & qui porte pour titre *le Directeur pour ceux qui n'en ont point*. Nous ne connoissons ni cet ouvrage ni celui qui en est l'Auteur; les Livres purement ascétiques, encore une fois, n'ayant aucun droit à nos extraits, qui doivent se renfermer dans le Dogmatique, les Sciences, les Arts, les Belles-Lettres &c.

M. Bouguer de l'Académie Royale des Sciences nous adresse une lettre, que nous aurions insérée ici volontiers, sans les bornes

du Journal. En faisant
Livre *de la mâture dif-*
oumise à de nouvelles
l. de May.) nous avons
dans le sentiment de
du moins nous ne l'a-
réfuté, quoiqu'il con-
lquefois les principes
guer, à qui dans d'au-
ons nous avons donné
loges. C'est l'objet de
ce docte Académicien,
nencement d'une sorte
erse que nous finissons
ts. Car 1°. nous ne re-
en de l'estime que nous
oignée pour le *traité du*
. Nous ne prétendons
otre extrait du Livre *de*
forme aucun préjugé
Doctrine de M. Bouguer.
avertissons que dans le
e Janvier 1747 on trou-
it destiné à réfuter *la*
. Et nous consentons de

chez Durand & Pissot, in

Rollin fils Quai des A
publie le 21^e *Tome de l*
Romaine commencée pa
Catrou & Rouillé &c. 4°.

Nous supprimons une
de de nouvelles Littéra
étrangeres que domestiq
faire place au Mémoire
qui touche l'Eclipse du 2
prochain.

ongitude apparente

Lune,

ongitude apparente

leil,

Latitude vraie & Bo

la Lune,

Latitude Australe

rente de la Lune,

Distance des Centres

Somme des demi-D.

Soit maintenant l'inc-

tion apparente à Berns,

ou à peu-près, on

e sera de 11. doigts 6'.

de la Lune de 53'. 32".
ıême que celle que M.
fondée sur les grandes
: Monnier a observées,
t il a donné une Table

GRANDE

BLE DES ARTICLES
mois de Juillet 1748.

LXII. *Remarques Critiques le Dictionnaire de Baile &c.* 1345

LXIII. *Essai sur la Marine Anciens par M. Deslandes,* 1359

LXIV. *Histoire générale Allemagne &c.* 1400

LXV. *Avertissement aux tronomes sur l'Eclipse du 25. illet 1748.* 1420

LXVI. *Explication des deux rtes Astronomiques qui représ tent l'Eclipse du 25. Juillet 748.* 1435

LXVII. *La Poëtica, &c. étique Espagnole de M. de zan. Dernier Extrait,* 1438

LXVIII. *Entretiens sur les rités fondamentales de la Re- ion &c. Suite de l'Article illet 1748.*

3 V

LVIII. au mois de Juin. 1471
ART. LXIX. *Description du Brabant &c.* 1493
ART. LXX. *Nouvelles Littéraires,* 1505

Errata pour le mois de Juin 1748.

P. 1251. l. 9. en, *ôtez ce mot.*

Pour Juillet.

P. 1347. l. 13. exquisses, *lis.* esquisses.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 6 Juin 1748.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1748.

꞉MOIRES

POUR

HISTOIRE

S SCIENCES

ET

BEAUX ARTS.

Août 1748.

EMOIRES
POUR
HISTOIRE

ciences & des beaux Arts,

ncés d'être imprimés l'an
ı à Trévoux, & dédiés à
Altesse Sérénissime Monsei-
r le PRINCE SOUVE-
IN DE DOMBES.

Août 1748.

A PARIS,

AUBERT, à l'entrée du Quai
gustins, à la Renommée,
& à la Prudence.

DCC. XLVIII.

robation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années

1701.	9.	vol.	1725.	12.	v.
1702.	12.	v.	1726.	13.	v.
1703.	12.	v.	1727.	12.	v.
1704.	12.	v.	1728.	12.	v.
1705.	12.	v.	1729.	12.	v.
1706.	12.	v.	1730.	12.	v.
1707.	12.	v.	1731.	12.	v.
1708.	12.	v.	1732.	12.	v.
1709.	12.	v.	1733.	12.	v.
1710.	12.	v.	1734.	12.	v.
1711.	12.	v.	1735.	14.	v.
1712.	12.	v.	1736.	15.	v.
1713.	12.	v.	1737.	13.	v.
1714.	12.	v.	1738.	13.	v.
1715.	12.	v.	1739.	14.	v.
1716.	12.	v.	1740.	13.	v.
1717.	12.	v.	1741.	12.	v.
1718.	12.	v.	1742.	12.	v.
1719.	12.	v.	1743.	12.	v.
1720.	5.	v.	1744.	12.	v.
1721.	12.	v.	1745.	12.	v.
1722.	12.	v.	1746.	15.	v.
1723.	12.	v.	1747.	14.	v.
1724.	12.	v.	1748.	9.	v.

EMOIRES
UR L'HISTOIRE
:iences & des beaux Arts.

Août 1748.

ꝛTICLE LXXI.

*'OIRE DU PARLE-
NT d'Angleterre. Par M.
bé Raynal. A Londres,
8. Second Extrait.*

ETTE Partie de l'Hiſ-
toire du Parlement d'An-
gleterre, doit piquer en-
core plus la curioſité des
, ſoit par la grace de la
ıté des faits qu'elle renfer-
t par le contraſte brillant
'raits dont elle eſt relevée:

L'Histoire d'un Parlement jaloux de ses Privileges, rarement d'accord avec ses Rois, plus rarement encore d'accord avec lui-même, fournit de grands traits à un habile Historien ; M. l'Abbé Raynal ne les a pas manqués. Révolutions, épisodes, intrigues de politique, intérêts de religion, coups d'état éclatans, tous ces morceaux sont saisis par l'Auteur & semés d'un sel qui les rend piquants. On lui sçauroit gré d'avoir eu dans quelques endroits, certaines délicatesses auxquelles les mieux intentionnés même ne font pas toujours assez d'attention. Nous allons abréger ce qu'il ne faut pas ignorer, & insister un peu plus sur ce qu'il est nécessaire de sçavoir.

Notre Auteur ne pense pas comme les Anglois sur le Chapitre d'Edouard III. Il soupçonne que ce Prince fut plus cher à sa nation, par sa haine pour la France, que par son mérite personnel. Les An-

, ajoute-t-il, disent ordinai-
it tant de mal de leurs Rois,
ı leur pardonne sans peine
ter l'éloge de celui-ci. Il sçut
re ses ennemis : il ne sçut pas
ttir ses sujets. Le grand nom-
e ses enfans fut sa force du-
à vie, la ruine de ses Etats,
l'autorité Royale après sa

n troisiéme & quatriéme fils
sputérent longtems & vive-
la Couronne. Deux célébres
ons, sous le nom de *Rose*
, & de *Rose blanche*, parta-
ıt l'Angleterre. La premiére
yoit la maison de *Lancastre*,
seconde la maison *d'York*.
ı nous peint ici les Chefs de
leux Factions, comme des
tres ou par foiblesse, ou par
ıté. Les Anglois s'associérent
rs fureurs, & ils ne voulurent
de Maitres, qu'ils n'eussent
ortés sur le Trône par les
ıcres & les forfaits.

Le goût de la cruauté passa : celui de l'indépendance lui succéda. Les grands crimes ne firent plus les Rois : le caprice les détrôna. La barbarie avoit regné : la révolte vint à la mode. Le Parlement fit usage de ces conjonctures ; il ruina les droits de la Royauté, & affermit les siens. L'Auteur remarque, que ce n'est que dans les malheurs de la Patrie, que ce grand corps a trouvé sa force.

Edouard III. mourut un an après son fils. Richard II. fils de ce célébre Prince de Galles, que les Anglois appelloient le *Prince noir*, monta sur le Trône. Il n'eut ni les qualités de son pere, ni les talents de son ayeul. Les femmes, les Favoris, les Ministres le gouvernérent. Le Duc de Lancastre son oncle le détrôna, & fut proclamé Roi sous le nom de Henri IV. L'Usurpateur valoit un peu mieux que le Roi. Il fut peu sçavant dans la guerre, médiocre

e Cabinet, mais grand Maî-
ıns l'Art de l'intrigue.
nri V. son fils & son succes-
ut presque un César aux yeux
.nglois; il en eut du moins
maxime bien gravée dans le
, qu'il n'est pas honteux d'être
:, quand on ne l'est que
regner. Il dut ses progrès en
e, moins à sa valeur, qu'à
›lesse de Charles VI, aux fu-
de la Reine, & à la jeunesse
ıuphin.
ı héritier Henri VI. n'eut ni
›nheur ni son mérite. Il avoit
é *Marguerite d'Anjou.* On
ente ici cette Héroïne avec
ıs belles couleurs; brillante
:s charmes de son esprit, &
s graces de sa beauté; redou-
à la tête d'une Armée par sa
r, & dangereuse dans un
ume par ses intrigues. Avec
; de mérite elle eût sauvé l'E-
lle le perdit par de grands ta-
Elle ne se contenta pas d'être

Reine : elle voulut être Maîtresse. Ce ton de supériorité déplut aux Anglois ; ils mépriserent le Roi ; ils haïrent la Reine. La maison d'York profita de ces dispositions, & fit valoir ses droits.

Richard en étoit le Chef. Il avoit de grandes qualités ; deux fils dignes de lui ; deux amis les plus dignes de l'être, & deux des plus grands hommes d'Angleterre, les Comtes de Salisburi & de Warwick ; on nous donne leur portrait ; il est parfaitement beau : mais la multitude des tableaux éblouit, & ne permet pas qu'on s'y arrête. Ce Triumvirat fait naître d'affreuses scénes. Plus de deux cens mille hommes, 80 Princes du sang, & presque tous les Grands du Royaume en furent la victime.

On voit ici la fureur des guerres civiles peinte avec toutes les horreurs. Henri Roi, Lancastre est d'abord défait, & pris avec son fils, par le Duc d'York.

:rite releve les eſpérances
parti. Cette Princeſſe com-
Héroïne, & triomphe à ſon
u Duc d'York, & de ſon
fils le Comte de Rutland.
nt tués dans la Bataille, &
Saliſburi n'échappa aux
eurs, que pour périr par la
a Bourreau.
wick veut le venger, dans
nd combat. Il eſt battu. Un
ſuccès couronne le courage
:rguerite. Henri ſon époux
vré, & la Reine ſa femme
l tout à la fois ſa liberté, ſa
ne, ſon fils unique. L'épée
iveau Duc d'York repare
graces. Il raſſemble les dé-
l'Armée de Warwick, la
: Londres lui étoit favora-
narche vers cette Capitale,
ouvre ſes portes. Il ſe met
nt la Couronne ſur la tête,
d le nom d'Edouart IV.
Armée & celle de Henri;
ôt de *Marguerite* deux fois

victorieuſe, ne furent pas long-tems ſans ſe joindre. La Reine avoit plus de troupes: Edouard en avoit de meilleures. Jamais la Nation Angloiſe ne combattit avec plus de fureur; on tomboit, on ne reculoit point; les vuides étoient promptement remplis, & le ſang froid égaloit la chaleur des Combattants. La Victoire voltigea longtems ſur la tête des deux Concurrens. Les Chefs de la maiſon d'York la fixérent dans leur parti; Edouard rentra dans Londres. Il aſſembla le Parlement, & comme la Victoire a toujours raiſon, cette Aſſemblée approuva tout ce que le peuple avoit fait au couronnement d'Edouard, & tout ce qu'avoit fait Edouard en prenant lui-même la Couronne.

C'eſt ſous le régne de ce Prince, qu'il ſe fit une innovation dans le Gouvernement. *Les Communes* commencérent à jouir de la Puiſſance legiſlative. L'ancien ſtile des

› du Parlement fut changé ;
: dit plus comme autrefois,
dé aux prieres & aux supplins des Communes par le Roi
› *Seigneurs* ; on mit : *accordé*
e Roi & les Seigneurs avec le
ntement des Communes.

louard ne regna pas toujours
juillement. Il fut détrôné
fois, & deux fois remonta
: Trône. Warwick qui l'avoit
& défait Roi, fut tué dans la
iere bataille, Edouard étei-
le nom & la maison de Lan-
e. Tous les Partisans de la
rouge furent massacrés, & la
:onne fut affermie sur la tête
ouard. Il y eut comme deux
mes différens dans la person-
e ce Prince, un homme supé-
aux autres, & digne de leur
nander ; un autre, au-dessous
emmes qui le captivérent, &
rent la loi. Il commença son
e en Héros, & le finit en Epi-
n.

Le fils aîné d'Edouard ne fut que deux mois Roi. Son Tuteur, & son oncle le barbare Duc de Glocestre le fit mourir avec une perfidie sans exemple; il restoit un Cadet qu'il fit pareillement massacrer, & le meurtrier des deux néveux monta sur le Trône. Jamais ame perverse ne logea dans un corps plus mal fait. Il avoit tous les vices, & n'avoit pas une vertu. Un pareil monstre étonna les Anglois même; ils s'en défirent. Ils réunirent par un mariage les deux maisons de Lancastre & d'York. Le Comte de Richemont étoit d'une maison composée du sang d'York & de Lancastre, il étoit prisonnnier en Bretagne. Il apprend que ses amis l'appellent au Trône. Il brise ses fers, & à la tête des plus sages Anglois, & de quatre mille Normans, il aborde en Angleterre, & livre bataille à l'Usurpateur. Richemond étoit aimé. Le meurtrier des deux Rois

ıï ; il fut trahi, & perdit la
e, la Couronne, & la vie.
rangea sous les étendarts
mon d'Angleterre, & Ri-
ıd fut proclamé Roi, sous
de Henri VII.
e Auteur a mieux saisi les
de ce Prince, qu'il n'a bien
s vertus. Au fond, ce fut un
Roi ; il n'entreprit point
'il ne pouvoit faire, & il
'ans tout ce qu'il devoit en-
dre. Il n'eut ni Favoris, ni
ses. Il n'assujetit pas son
:nt, mais il en fut toujours
re.
:gne de Henri VIII. son fils
t un changement de scéne
à la religion. Ce Prince ne
ıa pas en Roi, mais en
l inspira du respect pour
ıe à son Parlement, mais
onna du mépris pour la
Ce que l'Auteur dit de la
Rome qu'il accuse d'avoir
lente; lorsqu'il s'agissoit

de faire grace, & trop
lorsqu'il fut question d
foudre, est prononcé
trop décisif: défaut qu
çoit trop souvent dans
toire.

Deux régnes consécu
établi le schisme & l'hé
rie rémit la Religion
sur le Trône: *Elizabe*
versa. Le Parlement éto
plus avide d'Autorité
avoit longtems qu'il
exercée; il n'en eut po
sous *Elizabeth*, que de
cuter les ordres de ce
Parmi les ennemis que l
te à l'Angleterre, les
sont de trop. L'imputati
nieuse que l'on fait à c
té, méritoit-elle d'être
Il est toujours dangereu
peller des calomnies, q
les réfute pas.

Jacques VI. Roi d'E
Premier du nom en A

monta tranquillement sur le Trône. Notre Auteur ne manque pas le Portrait de ce Prince. La touche du Peintre est un peu forte ; ses couleurs sont tranchantes, ses traits hardis, mais trop saillans. Le fonds n'est pas assez ménagé. On détruit souvent le vrai, en le poussant trop loin. Le Prince commença son régne en Théologien, il le finit en Philosophe, & le Parlement régna.

L'Auteur met ici sur le compte des Catholiques le plus noir complot qui ait été jamais inventé, que la Religion Catholique déteste & détestera toujours. On auroit souhaité dans un Ecrivain de la profession de M. l'Abbé Rainal un peu plus de vivacité contre les calomnies des Protestants. *Les Jésuites*, dit-il, *les plus Philosophes de tous ceux qui consacrent leurs jours à la propagation de la foi, & Martyrs partout où il faut l'être*, furent accusés d'avoir

trempé dans cette conspiration. *Ils s'en sont constamment défendus*, ajoute-t-il, *sans s'en être encore justifiés*. Les Jésuites entrérent si peu dans cet horrible dessein, qu'ils mirent tout en œuvre pour le rompre. Les lettres du Jésuite Personius, & d'Aquaviva Général de sa Compagnie, forment un argument auquel il est difficile de répliquer.

Charles Premier eut toutes les qualités qu'il falloit pour être un grand Roi, mais il n'étoit pas fait pour être Roi d'Angleterre, & l'Angleterre ne méritoit pas de l'avoir pour Roi. On voit ici le meilleur Maître, le meilleur Pere, le meilleur mari, le meilleur ami, le Conquérant le plus modéré, conduit à une fin tragique, par les hauteurs d'un des plus grands Hommes d'Angleterre, par le zéle impétueux d'un Réformateur outré, par les divisions de son Conseil, par la trahison de ses Favo

ris, par le concert & l'ambition de ses persécuteurs.

On y trouve une Gallerie de Tableaux dont les plus grands Peintres se feroient honneur. *Buckingham* est peint en Courtisan François, en fier Anglois, & en Favori malheureux. *Laud*, Archevêque de Cantorberi, en austére Réformateur, & en homme de bien, qui ruina le Clergé, & la Monarchie; *Strafford*, en grand Politique, en grand Général & en premier Génie de sa Nation; *Montrose*, en grand Homme & en Romain; *Cromwel*, en Scélérat, & en Héros Grec; *Charles I.* en honnête Homme, & en grand Prince.

Notre Auteur y présente les traits principaux de la vie de ce Prince infortuné. Il passa trop sensiblement d'un excès à l'autre; il fut d'abord trop absolu, ensuite trop complaisant: il fit succéder trop rapidement la lenteur à la précipitation, les maximes popu-

laires à un pouvoir trop arbitraire, l'amour de la Paix au goût de la Guerre.

Il triomphoit des Ecossois rebelles. Il pouvoit les écraser : il les ménagea trop. La révolte réconcilie deux Nations divisées par une antipathie de 15. siécles. *Londres* & *Edimbourg* conspirent contre leur Roi. Les Ecossois le vendent, les Anglois l'achétent, & le perfide Cromwel immole à son ambition une Tête chargée de trois Couronnes. A cet attentat monstrueux, toutes les Nations frémirent. Il ne couta pas un soupir au Tribunal Anglican. *Les Presbytériens fournirent la hache qui coupa la tête au Roi*, dit un Ecrivain célébre, *& livrérent la victime toute liée aux Indépendants qui l'égorgérent.*

Les parricides avoient massacré le pere ; ils proscrivirent ses enfans ; ils avoient dégradé la chambre des Pairs ; ils la supprimerent ;

oient avili la Royauté ; ils
ntirent ; l'autorité souveraine
:volue au peuple , & résida
entiere dans la seule Cham-
:s *Communes*. Cromwel fut
an de tous ces crimes ; nous
›yons pas que la postérité le
parmi les grands Hommes.
grands Scélérats ne doivent
dans l'histoire , que pour y
tuer l'exécration qu'ils mé-

•

·ès la mort de l'usurpateur ,
Partis occuperent la scéne :
du Parlement , celui de *Lam-*
& celui du Roi , que le brave
:rtueux *Monck* soutint avec
pée & un courage digne du
:. Le caractere de ce Héros
appe pas à notre Auteur.
on le lit , plus on le trouve
Ce Restaurateur de la Mo-
ie Angloise part d'Ecosse dont
Gouverneur ; il entre en An-
:re ; il y détruit les restes lan-
nts du parti de Lambert ; il

quer un Parlement. Elle agita d'abord cette question dangereuse, s'il n'y a pas un Contrat entre le Peuple & le Roi, & si, quand le Prince le rompt, les sujets ne sont point déliés du serment de fidélité? L'Auteur fait ici fort bien sentir la folie qu'il y a de soumettre la conduite des Rois au caprice de la multitude. *Les Communes* remplies d'esprits Républicains, ne balancerent pas à décider; la Chambre Haute fut plus embarassée; elle se rendit, & le Trône fut déclaré vacant.

La dégradation de Jacques prononcée, il falloit un nouveau Roi. La Couronne appartenoit de droit au Prince de Galles; on fit semblant de douter de son existence; on proposa d'abord une Régence; le Prince d'Orange trembla. Il ne vouloit pas manquer son coup; il leva le masque, & déclara que, si la Nation ne prenoit un parti plus conforme à ce qu'il

toit d'attendre d'elle, il al-
affer la mer, & l'abandon-
reffentiment du Roi qu'elle
détrôné. Il n'en fallut pas
age pour engager des Fac-
qui avoient déja fait tant de
franchir ce qu'il en reftoit à
On conclut pour la Royau-
Prince & la Princeffe d'O-
furent placés fur le Trône
alité de Roi & de Reine.
rêta, contre toutes les regles,
Guillaume furvivoit à *Ma*-
l continueroit à régner au
ice de la Princeffe de Dan-
k; & qu'en cas que cette
effe vînt à mourir fans en-
la Couronne retourneroit à
du Prince s'il en avoit d'un
d lit.

Parlement pouffa plus loin
furpation. Tous les Princes
oliques, qui avoient droit au
me, furent enveloppés dans
malheurs de la Maifon *des*
ts, & la Couronne de la

Grande-Bretagne fut fixée sur la tête des Protestants.

Guillaume survécut peu à cet arrangement. Ses Panégyristes l'ont fait trop grand ; notre Historien le rapetisse un peu trop. Les traits suivants le caractérisent. Il gouverna quelquefois les Princes de l'Europe, & il ne sçut pas gouverner l'Angleterre. Il est peu de Généraux qui ayent plus levé de sièges, & perdu plus de Batailles. La violence le fit Stathouder, & non pas *le hazard seul*, comme le dit notre Auteur. Le Fanatisme le fit Roi, beaucoup plus que la nation Angloise. Il fut un Usurpateur habile, un Monarque très-médiocre; sa haine contre la France réhaussa son mérite, & donna du relief à ses talents.

On trouve, sous la nouvelle époque, la réunion des deux Parlements d'Angleterre & d'Ecosse sous le nom de Parlement de la Grande-Bretagne. Plusieurs Rois

:nt manié les resſorts d'une
:iation ſi difficile, & ils
:nt échoué; cette gloire étoit
vée à la Reine *Anne*. L'Ecoſſe
:nduë; l'Angleterre l'acheta,
Monarchie Ecoſſoiſe devint
ince d'un Etat, dont elle
toujours été la rivale.

dixiéme & derniére époque
ent l'état actuel du Parlement
gleterre. L'Auteur entre dans
léchaniſme de cette Aſſem-
Elle eſt composée de la No-
:, du Peuple, du Roi même,
artagée en deux *Chambres*.
jue Puiſſance y ſoutient ſes
:ts, dit notre Auteur, avec
s, ſans dignité, ſouvent avec
:ence. Chaque Légiſlateur ſe
un *Licurgue*, & ces Oracles
ois y donnent cent ſcénes ſin-
res & bizarres. Le Roi ſans
rand corps ne peut faire de
ni mettre, ni lever de ſubſi-
mais, quand il ſçait regner,
it obtenir tout ce qu'il veut.

modérer, à dé
vicieuses ; elle
égal succès l'ex
naturelle des m
soit mauvaises

Il faut donn
les quatre qual
mœurs en doi
convenables,
constantes ; no
le lecteur qu'il n
la bonté moral
qu'une bonté
deux choses diff
faut pas confo

Les actions a

Ouvrage auquel
eil l'année der-
s bien aiſes que
auſſi ſes talents
que. Nous ren-
cette nouvelle
tra M. l'Abbé
r, & peint en
qu'on ne cher-

ſervant. Toutes ſes connoiſſances ſe bornoient à une légére teinture de l'Arithmétique. Il s'acquitta avec autant d'humilité que d'éxactitude des différents emplois dont il fut chargé. Le hazard lui fit rencontrer un Petrarque; c'étoit là que ſon génie l'attendoit; il apprit alors à diſtinguer les vers de la Proſe. A la Lecture de ce Poëte, l'eſprit du Frére Céraſola reçut un nouvel être, ou plutôt il ſe fit à ſon égard la découverte d'un talent dont le poſſeſſeur ne croyoit pas même avoir le germe. Céraſola ſuivit l'attrait du penchant, il s'appliqua à la Poëſie: mais il ne permit jamais à ſon goût de prendre quelque choſe ſur ſon devoir. Le Poëte ne fut chez lui qu'un Perſonnage en ſecond ou ſubalterne: & cela même eſt plus eſtimable que ſon talent. La Poëſie n'obtenoit que des moments où ſes occupations le laiſſoient à lui-même. Ces moments économiſés avec ſageſſe lui ſuffirent;

:quérir des connoissances
ui perfectionnérent & éten-
la Sphére de ses idées. Il
t en effet ; que le génie
heureux seroit bientôt
, s'il n'étoit nourri de la
: des meilleurs Auteurs.
trente ans assez de ferme-
e pour apprendre le Latin.
:cès sont toujours rapides,
:'est le goût & l'inclination
us conduisent. Le F. Cé-
fut bientôt en état de lire
ıds Maîtres que Rome pro-
utrefois. Il ne s'en tint pas
trut qu'il n'étoit pas moins
ıable de se mettre à portée
ıfiter des Trésors, que lui
le Parnasse de l'Europe; il
le François & l'Espagnol.
vons eu beaucoup de Poëtes
fession qui jamais n'en sçu-
ıtant. Cérasola fit une étude
ıde & réfléchie de la lan-
ılienne; c'étoit à Petrarque
levoit, pour ainsi dire, sa

naissance aux lettres ; le goût & la reconnoissance décidérent aussi ses sentimens en faveur de cet Auteur : il le prit pour son modéle ; il s'efforça d'imiter les tours heureux & naturels, la riche versification, & cette aimable facilité de Petrarque. Au Jugement même des Italiens, après *Bembo*, personne n'a mieux ressemblé à son modéle ; nous ajouterons seulement que l'imitation en est si vraie, qu'elle paroît quelquefois trop transparente. Mais l'on ne doit pas oublier que, si le ton & l'expression furent à peu près les mêmes, les objets de ces deux Poëtes furent fort différents. La muse de Petrarque fut licentieuse, & celle du F. Cérasola ne sortit jamais des bornes de la modestie, de la vertu, de la piété.

Le métier de Poëte perdit alors son ton de suffisance & de vanité ; quand Cérasola traitoit quelque matiére, qui avoit rapport aux

ɔgmes de la religion, il consul-
ɩit les plus habiles Théologiens,
in qu'il ne lui échappât aucune
xpression qui ne fût pas selon la
us scrupuleuse vérité; se faisant
ujours un devoir de sacrifier les
aces & l'élégance du stile à
exactitude de la Foi la plus hum-
e & la plus soumise.

Nous croyons ne pouvoir mieux
ractériser sa modestie, qu'en di-
nt qu'il avoit autant d'empresse-
ent à cacher ses ouvrages, que
s autres Poëtes ont d'impatience
montrer les leurs. Quelques
nis qu'il avoit consultés ne se
urent pas obligés au secret; ils
pandirent dans Rome quelques-
ɪes de ses piéces. Elles furent
çuës si favorablement qu'elles
éritérent a leur Auteur une dis-
nction glorieuse; l'Académie
ell'Arcadia l'élut par acclama-
ɔn pour un de ses membres en
738. Il avoit un mérite trop réel
ɔur se laisser surprendre à la va-

nité. Le titre d'Académicien ne changea rien dans la conduite du F. Cérasola, qui mourut, comme il avoit vécu, plein de sentimens de religion & d'humilité en 1745, exerçant alors l'emploi de Portier au Noviciat de S. André.

A la tête de ce recueil, se trouve une petite Préface de la main de l'Auteur. Il y déclare la résolution qu'il avoit prise de brûler ses ouvrages, résolution qu'il auroit exécutée, si ses Supérieurs ne lui eussent pas donné des ordres contraires.

Il proteste qu'il n'a jamais travaillé en vuë de se faire une réputation; il finit en conjurant ses Lecteurs de recommander à Dieu dans leurs priéres *il minimo di fratelli della Compagnia di Gesù Domenico Cérasola.*

L'esprit ne paroît jamais avec plus d'avantage que lorsqu'il reçoit la loi du cœur; on s'exprime toujours avec grace, quand on

le de ce qu'on aime. Les pen-
: les plus ingénieuses prennent
:s le coloris du sentiment ; &
; le sentiment qui fait le pre-
r mérite des Poësies sacrées
t nous parlons ici.

le recueil renferme 267. son-
, 24 Madrigaux, & trois Idi-
ou chansons Pastorales dans le
t des Italiens.

les sonnets sont plus en hon-
r en Italie, qu'ils ne le sont en
ice ; de plus, on veut en Fran-
ju'un sonnet, pour être bon,
terminé par une pensée ou
ite de Madrigal ; en Italie
ipplaudit à un sonnet, ne pre-
ât-il qu'une pensée commune
:dinaire, pourvu qu'il soit écrit
amment & heureusement ver-

Nous finirons cet article en
it quelques vers de l'Auteur.

SONNETTO 167.

llett-ben so, so quel che fai

Quando ſul mezzo dî, del fiume in riva
A ciel ſeren, nella ſtagione eſtiva
D'intorno all'acque ſvolazzando vai:

Il ſole, il ſol tu vagheggiando ſtai
(Che in ſe ſteſſo nol puoi) n'ell'ombra
viva,
Dov'ei rifiette alla virtu viſiva
Men belli no, ma piu temprati i rai.

Quello che auviene à te col tuo bel ſole,
A me quaggiu con piu bel ſole iddio
Farfalletta gentile auvenir ſuole;
Perche mirarlo in ſe queſt occhio mio
Nol puo, del mondo nell'immenſa mole
Ahi che ſol di rifleſſo, il miro anchio.

MADRIGALE.

Penſo meco talor s'amo il mio Dio,
Ma mentre dentro il core
Cerco di Dio l'amor, ſol trovo il mio
Ardo d'ogn'altro amor, & d'amor ſanto
La fiamma io ſol deſio.

Deh quando cambieraſſi, o ſanto amore

La brama in bell'ardore ?
Mio Dio son si lontano
D'amarvi quanto io bramo,
Che per amarvi tanto,
Tanto vi bramo amar, quanto non v'amo.

Il s'adresse ainsi à ses Vers en finissant la premiere Chanson :

Canzonetta i sensi tuoi
Non ridir che à gente inculta ;
E se incontri gente culta
Dille pur non son per voi.

En général ces Piéces sont plei- d'images riantes, vivement & ;amment exprimées.

ARTICLE LXXIII.

RUDIMENTA HEBRAICA paucis ad Linguam Sacram facilè addiscendam praeceptionibus comprehensa, &c. Grammaire Hébraïque &c. par le P. Fran. Xav. Widenhofer de la Compagnie de JESUS. A Wirtzbourg in-12. 1747.

Exercitium Hebraïcum... propositum à R. P. Franc. Xav. Widenhofer Soc. JESU. SS. scripturae & linguae Hebraïcae in alma Univers. Herbipolensi Professore... Respondente Georg. Mich. Vollrath &c. Herbipoli in-12. 1746. Exercice sur la Langue Hébraïque &c. A Wirtzbourg.

VOici quelques vestiges de la pratique observée autrefois par M. Richard Simon, ci-devant Prêtre de l'Oratoire. Ce docte Hébraïsant, dans une lettre très

ırieuse à M. de Lameth Docteur
: Sorbonne, observoit que, sur
fin du XVI. siécle, l'étude des
ngues sçavantes fut très-culti-
:e dans les Universités d'Alle-
agne ; qu'alors les Protestants
fferent de reprocher aux Doc-
ırs Catholiques leur peu de lit-
:ature ; que la cause de l'Eglise,
it un éclat, & parut avec des
antages qu'on ne remarquoit pas
sensiblement, tandis qu'on s'é-
it borné à la pure Scholastique.
Le même Richard Simon fait
onneur de tout cette bonne
ntroverse aux premiers Jésuites
i entrerent dans les Ecoles Ger-
niques : peut-être qu'avec le
ns ce zéle des langues sçavan-
a dégénéré parmi les Alle-
nds comme parmi nous, mais
ne s'est pas totalement perdu.
us apprenons, par les deux li-
:s qui font l'objet de cet Arti-
, que l'Evêque de Wirtzbourg
tége beaucoup l'étude de l'He-

breu dans ſon Univerſité ; qu'il a fait préſent aux Docteurs d'une grande quantité de caractéres Hébraïques ; qu'il a promis des récompenſes aux Jeunes Théologiens qui ſe diſtingueroient dans ce genre d'érudition.

Tout ceci reſſemble un peu aux attentions bienfaiſantes de notre Grand Roi Francois I. qui faiſoit fondre auſſi des caractéres, & qui les confioit aux Etiennes pour enrichir le Public d'excellentes éditions Hébraïques des SS. livres. Quel ſiécle que celui de ce Monarque, & dans des Mémoires comme les nôtres ; peut-on trop faire le contraſte de la belle & grande Littérature qui regnoit alors, avec le goût frivole qui nous inonde, qui nous importune, qui nous ennuye aujourd'hui ! Quels hommes qu'un Danez, un Vatable un Touſan, un Caſtellan, un Amyot & une multitude d'autres, qui ne ſaiſirent jamais les lettres

e par le côté le plus solide, le
is utile, le plus noble, & par là
me le plus amusant. Si nous n'y
:nons garde, les Allemands, les
nois, les Suédois, tous les étran-
:s nous dépouilleront de la gloi-
de nos Ancêtres, comme ils
ıs dépouillent déja de nos bel-
éditions, de nos Antiques, de
Tableaux, de nos Médailles;
jue nous restera-t-il? des Essais,
Abrégés, des Amusemens, des
coupures & des Pantins. Reve-
ıs à nos Doctes de Wirtzbourg.
Le zéle de l'Evêque de cette
le a fait naître la Grammaire
on annonce ici. Le P. Wi-
hofer, Professeur d'Hebreu,
nt de mettre ces Elémens en-
les mains de ceux qui voudront
:iver la Langue sainte; & voici
jue nous remarquons dans cet
vrage. Il est divisé en deux
:ies, dont la premiere contient
principes de l'Hebreu: ce n'est
ın Abrégé, mais méthodique

& fort suffisant pour conduire des Commençans jusqu'à la lecture de la Bible. La seconde partie comprend des plans d'exercices partagés en articles, qui représentent les principaux points de la Foi. Les Etudiants ont l'avantage par là d'apprendre à lire, à expliquer, à faire l'application des regles de la Grammaire, & à se confirmer dans les dogmes attaqués par les Juifs ou par les Hérétiques. On trouve à la fin un abrégé de Glossaire, qui expose les principales racines de la langue Hébraïque. Voilà pour le premier ouvrage.

L'autre est un exercice particulier sur la célébre Prophétie de Jacob touchant l'avenement du Messie. On y propose le Texte, on le discute grammaticalement, on résout les difficultés que la Synagogue aveugle imagine contre un oracle si évident. C'est un jeune Théologien qui a défendu cette Doctrine, dans l'espérance d'avoir

aux bienfaits du Prélat; &
)eut bien feliciter ici un Dio-
où les graces sont accordées
études si louables. On conçoit
ıe jeunesse ainsi élevée doit
ıir dans la suite extrêmement
ıtable aux Sectaires; qu'on
it d'en attendre d'excellents
ıges, pour la défense de la reli-
& qu'avec le tems il doit nous
de Wirtzbourg des Com-
aires sur l'Ecriture, qui ressus-
ont toute la gloire des Inter-
s Antagonistes de Luther &
alvin.

nous vient une pensée que
our des bonnes lettres nous
re. Qui n'aimeroit pas mieux
éthode de ces sages & labo-
: Allemands, que la plûpart de
nanieres récentes de travail-
sur les SS. livres? Combien
ens parmi nous se mettent à
ıire, à commenter, à para-
ser l'écriture, sans avoir au-
: connoissance du Grec ni de

l'Hebreu ; qui sur le Latin même font des fautes impardonnables ? Ces ouvrages passent dans les mains de tout le monde, avec un danger évident pour la foi des simples fidéles : tout est françois depuis un tems ; les deux Testaments, le Missel, la Liturgie, les formes des Sacrements, les Prieres publiques, la Théologie même : Il n'y a plus que le Pontifical qui demeure sous la clef. Les Laïques & les femmes se font initier, pour ainsi dire, dans tous nos Saints Mysteres ; ils entrent sans façon dans ces vénérables obscurités que les Pontifes seuls pénétroient autrefois. Et y a-t-il pour cela plus de science de la Religion, plus de subordination, plus de modestie ? Nous laissons cette question à décider aux *Voyans*. Dans le Diocèse de Wirtzbourg, voici ce qui arrivera : Le Pontife animera les bonnes études de la positive ; les Professeurs des saintes Lettres se-

habiles & ne manqueront
d'Auditeurs ; les Prêtres en-
ont l'écriture dans les Textes
s originaux ; ils se serviront
urs lumieres pour défendre
ulgate : ils expliqueront les
es des Prophetes & des Apô-
le Peuple les écoutera, & le
de la Science ne deviendra
un bien commun, un bien
é aux profanations de la
tude. *Labia Sacerdotis custo-*
Scientiam, & legem requi-
x ore ejus. Malach. II. 7.

ARTICLE LXXIV.

DIVINITAS DOMINI Nostri JESU-Christi manifesta in scripturis & traditione. Opus in quatuor partes distributum fuit: operâ & studio unius ex Monachis Congregationis S. Mauri. Parisiis, typis Jacobi Franc. Collombat &c. fol. pag. 665. La Divinité de J. C. démontrée par les Ecritures & la Tradition. Par un P. Bénédictin de la Congrégation de S. Maur.

SAint Chrysostome dit souvent dans ses Homélies que les dogmes de la Religion sont comme des mines profondes, où il y a toujours de nouvelles richesses à découvrir. Ces richesses ne consistent pas dans de nouveaux articles de foi; mais dans la manière de traiter les vérités déja révélées, dans l'ordre qu'on peut donner

aux

rguments qui les confirment ;
l'eſpece ou la multitude des
ries qu'il eſt poſſible de dreſ-
ontre les Hérétiques.
ous inſinuons par-là une partie
vantages qu'on peut retirer
Livre important qui va faire
et de cet Extrait. Il eſt venu
eu tard à notre connoiſſance,
quoi certainement il y a lieu
'étonner que des ouvrages de
e conſéquence ſe communi-
nt avec une réſerve, & une
e de timidité, que n'imitent pas
livres frivoles, les brochures
ites, les productions enfan-
ſans réflexion & imprimées
s utilité.
On entreprend la démonſtra-
de la Divinité de J. C. ſujet
ité mille fois, mais toujours
iment digne de la plume des
ologiens, de la lecture des
vans, & de la méditation des
eles. Il ſembleroit au premier
p d'œil que l'Auteur n'auroit

voulu combattre que les Ariens & les Sociniens ; mais il est certain que les Juifs, les Infidéles & les Déistes se trouvent aussi en butte à ses traits. Car 1°. si les Oracles de l'Ancien Testament démontrent la Divinité du Messie, & si tous les caractéres du Messie conviennent à J. C. il faudra conclure que J. C. est Dieu ; vérité qui confond & qui détruit toute la Synagogue. En second lieu, si le même dogme est rendu sensible par les témoignages & par les merveilles du nouveau Testament, par la créance la plus ancienne & la plus vénérable, par le sentiment & les raisons de ce qu'il y a eu de plus éclairé depuis dix-sept siécles ; il ne doit plus rester aucun subterfuge à l'Infidéle & au Déiste : & l'on conclut avec une supériorité évidente de lumiéres que non seulement la religion chrétienne est vraye, parcequ'elle ne contient aucune erreur ; que non

ment elle est divine, parceque
l'a révélée & autorisée; mais
lle est divine dans un sens
excellent que la loi Mosaï-
, parce que son Auteur, son
isateur, son Consommateur
Dieu. Nous voudrions que la
ace de ce vol. eût fait sentir
grands avantages; cela étoit
au sçavant Ecrivain qui nous
ne ce grand livre.
l nous fait connoître la diffé-
e des Ariens & des Sociniens:
cieuse observation qui échap-
quelquefois aux Théologiens.
ianisme étoit une hérésie dé-
able, puisqu'elle détruisoit le
dement de la foi, en mettant
Verbe de Dieu au nombre des
itures: mais le Socinianisme est
système encore plus plein d'hor-
r, puisqu'il ôte à J. C. toutes
prérogatives, tous les titres
l'Arien le plus hardi lui con-
voit: puisqu'il le fait même
érieur, dans tout son être, à

la Vierge Marie sa Mere. Des hommes prévenus de sentiments aussi impies ne méritent pas le nom de chrétiens; ils ressemblent mieux à des Musulmans, qui n'adorent aussi qu'un Dieu, & qui ne refusent pas de reconnoître J. C. pour un Prophète.

Notre Auteur remarque encore très-à-propos que le Socinianisme doit sa naissance à l'école & à la méthode des Protestans; car voila ce qui est arrivé. 1°. L'envie de prendre dans un sens figuré les paroles de J. C. *Ceci est mon corps*, a fait concevoir le même dessein par rapport à ce texte de S. Jean: *Le Verbe étoit Dieu*. 2°. Se Mystére de l'Eucharistie n'étant pas plus inconcevable que ceux de la Trinité & de l'Incarnation, pour se délivrer de cette parité très-favorable aux Catholiques, plusieurs Calvinistes enfin ont franchi la barriere. Ils ont nié la Trinité des personnes en Dieu,

dogme d'un Dieu fait homme,
la Divinité du Redempteur.
insi, après avoir rejetté la présen-
: réelle dans l'Eucharistie, ils
nt devenus Unitaires, Sociniens,
bionites &c. Quel pas immense
ıns la route de l'erreur! Et si
alvin revenoit au monde, quelle
roit sa surprise de trouver parmi
s disciples tant d'imitateurs de
ervet, l'homme du monde qu'il
oussa le plus vivement, & qu'il
: punir avec le plus de rigueur,
cause de ses blasphêmes contre
Trinité.

Cependant on nous avertit ici
ue Calvin lui-même n'a gueres
iieux respecté les défenseurs de
ı Divinité du Verbe, les PP. du
rand Concile de Nicée, que les
ociniens les plus déclarés. On cite
ı endroit où le Réformateur traite
s saints Evêques de *Fanatiques*;
ous ne pouvons douter que le fait
: soit certain, Bullus en faisant
ention dans les mêmes termes

que notre Auteur, mais ce mot injurieux ne se trouve point dans l'ouvrage de Calvin *sur la Réformation*; (a) c'est le Livre où nous renvoye la Préface que nous avons sous les yeux. Du reste, nous remarquons ailleurs que Calvin trouve *dure* la définition de Nicée, & c'étoit parce qu'on y dit que le Verbe est *Dieu de Dieu*: expression que le Chef de la prétendue Réforme ne pouvoit souffrir; ce qui montre que, sur ce même Mystere de la Trinité, il pensoit lui-même assez mal; & que, si Bellarmin l'excuse un peu, c'est avec un peu trop de bénignité, comme l'observe le P. Petau.

Après ces ébauches de critiques, entrons dans l'ouvrage de notre

(a) On cite la page 480. & cet ouvrage adressé à l'Empereur Charles V. en 1544. ne contient que 13 ou 14 feuillets *in fol.* Un autre ouvrage aussi *sur la Réformation* en 1547. n'en contient que 14 ou 15.

Auteur. On y démontre la Divinité de J. C. par les Ecritures, par le consentement perpétuel de tous les Catholiques, par les disputes qui ont été soutenuës contre les Juifs, les Gentils, & les Hérétiques. Tout cela forme trois Livres, & l'on en ajoute un quatriéme, pour examiner avec soin la doctrine des anciens PP. sur cet Article, pour expliquer les textes qui paroissent obscurs.

Le développement des témoignages de l'Ecriture, favorables à la Divinité de J. C. commence par les Livres de Moïse. On produit, par exemple, la célébre Prophétie de Jacob, qui déclare que le *Messie doit être l'attente des Nations*; & la promesse que Dieu fait à Abraham, en lui disant que *tous les Peuples seront bénis dans sa Race*, c'est-à-dire, *en J. C.* selon l'explication de S. Paul : or, il est évident qu'un pur homme ne peut être *l'attente* & la *bénédiction*

de tout le Genre humain, & il ſemble qu'un peu de bon ſens & de bonne foi rend cela ſenſible, ſans qu'il ſoit beſoin de recourir à une raiſon qu'indique notre Auteur : » Si J. C. dit-il, n'étoit pas » Dieu, les Nations qui auroient » eſpéré en lui, euſſent plutôt été » maudites que bénies ; car il eſt » écrit en Jérémie, *maudit celui » qui ſe confie dans l'homme* ». Nous craignons que ceci ne ſoit une ſubtilité, d'autant plus qu'on lit dans la ſuite du paſſage, *maudit celui qui appuye ſon bras ſur la chair, & dont le cœur ſe retire du Seigneur*. Ce qui détermine le ſens de l'Auteur Sacré à la confiance préſomptueuſe & ſacrilége qu'on met dans les forces de l'homme.

Nous dirons ici en général que, dans une matiere auſſi eſſentielle qu'eſt le Dogme de la Divinité de J. C. il faut éloigner toutes les raiſons ou médiocres, ou trop ſubtiles ; qu'il faut faire un choix ex-

mement judicieux des textes
'on employe pour cette grande
ntroverse. Et qui n'approuvera
méthode de ceux qui se bornent
un petit nombre d'arguments
mineux & invincibles, au lieu
entasser mille citations, où le
rt & le foible, le clair & l'obs-
r se trouvent mêlés & confon-
ıs? Voici un exemple que nous
urnit le présent ouvrage : on tire
ı Livre de Job l'excellent passage
ui fait mention du Rédempteur
: de sa Divinité ; de la Résurrec-
on future, de l'assurance qu'a-
oit ce Patriarche de voir le sou-
erain Juge de ses propres yeux
: dans sa propre chair. On ne
eut disconvenir que cette preuve
e soit triomphante, & l'Auteur
n fait sentir toute la force, toute
ı dignité. Mais peut-on dire la
ıême chose de quelques autres
extes qu'il produit du même Li-
re de Job ; de ceux entr'autres
ù il est parlé de *Behemoth* & de

Léviathan ? Car, pour faire valoir ces endroits, il faut présuppose que le Démon est désigné par les termes de *Behemoth* & de *Léviathan* : ce qui souffre des difficultés infinies ; plusieurs Interprétes Catholiques ne voyant là que des Animaux remarquables par leur grandeur, tels, par exemple, que *l'Eléphant* & la *Baleine*. Ensuite, quand il seroit prouvé que *Behemoth* & *Léviathan* désignent le Démon, comment prouvera-t-on par ce texte de Job, que c'est l'Homme-Dieu qui remporte la victoire sur ce Prince des ténébres, puisqu'il n'y est parlé que de Dieu en général, & qu'après tout, Dieu peut vaincre le Démon par le ministere des Anges, comme l'Ecriture le témoigne partout ? En un mot, toute cette preuve & quelques autres sont sujettes à tant de modifications, d'exceptions, de sentimens divers, qu'il leur reste peu d'efficacité; & encore une fois, dans un point com-

celui-ci où les démonſtrations
ondent, pourquoi tomber dans
argumens de pure opinion ?
C'eſt une très-belle choſe que
preuve de la Divinité de J. C.
r les Pſeaumes. Notre Auteur y
t voir tous les caracteres du
rbe Incarné ; il y réfute les
ncipaux ſubterfuges de le Clerc
de Grotius. Qui peut réſiſter,
r exemple, à l'évidence de ces
roles du Pſeaume 101. *Seigneur
us avez fondé la Terre au com-
ncement, & les Cieux ſont l'ou-
ge de vos mains, &c.* Paroles
e l'Epître aux Hébreux appli-
e formellement & littéralement
J. C. Cependant Grotius dit
'il faut les prendre dans le ſens
s Rabbins, qui croyent que le
onde a été créé pour le Meſſie,
que le monde doit être renou-
llé quand le Meſſie paroîtra :
iſon évidemment frivole, défaite
tolérable, puiſque le Pſeaume
S. Paul marquent expreſſément

que le monde a été créé par le Seigneur dont ils parlent, & non ſimplement pour lui ou à cauſe de lui.

Les Prophétes fourniſſent une multitude d'oracles où la Divinité de J. C. eſt ſi clairement exprimée, qu'on ne peut ſe refuſer à cet éclat de lumieres; on les raſſemble en cet endroit, & c'eſt un des Articles qui doit fixer davantage l'attention des Lecteurs. On voit dans ces textes le Dieu des armées, le Dieu avec nous, le Dieu Fils de la Vierge, le Dieu fort, le Dieu Sauveur, le Dieu bleſſé pour nos péchés, le Dieu ſorti de Béthléem, le Dieu qui vient dans ſon Temple, le Dieu qui eſt vendu trente piéces d'argent, le Dieu qui a été oint & ſacré par le Très-haut, &c. » Rien » de tout ceci, reprend notre Au» teur, ne peut convenir à Dieu le » Pere; tout ceci convient à J.C. » & ne convient qu'à lui ». Ce dernier mot eſt contre les Soci-

ens, qui ont cru éluder la force
ces preuves, en disant que les
ophéties ont eu leur accomplis-
ment sous l'ancienne Loi, &
'elles n'appartiennent à J.C. que
r une sorte de convenance, non
r un dessein formel du S. Esprit.
r cette idée est démentie par les
pports des deux Testaments, par
s textes formels des Apôtres,
ır l'objet de la controverse entre
s premiers Prédicateurs de notre
i, & les anciens Juifs. Le détail
: tant de bonnes raisons termine
première partie du premier Li-
'e de notre sçavant Auteur. Nous
ırions souhaité qu'il eût dévelop-
: davantage la question des deux
ns littéraux : matiére très-essen-
:lle dans la controverse présente ;
ı'il eût, par exemple, fait voir
ımment quelques prophéties peu-
:nt avoir ces deux sens tous deux
spirés par le S. Esprit ; & com-
ent la plupart n'en ont qu'un,
ıi est celui lequel convient à

J. C. exclusivement à tout autre. Cette doctrine eût répandu un grand jour sur cette partie de son ouvrage. Nous nous arrêtons ici en donnant de justes éloges à l'érudition de cet Ecrivain. Ce ne sera pas la seule fois que nous reviendrons à ce tribut de louanges; la suite des matieres nous en fournira souvent l'occasion.

ARTICLE LXXV.

ISCURSO HISTORICO sobre la antigua famosa Cantabria. Question decidida si las Provincias de Biscaya, Guipuzcoa, y Alaba, estuvieron comprehendidas en la antigua Cantabria? su Autor El. M. R. P. Manuel de Larramendi, de la Compañia de Jesus, maestro que fue de Theologia en el Real Collegio de Salamanca, y Confessor de la serenissima señora Reina viuda de Carlos II. en Madrid, por Juan de Zuniga an. 1736.

iscours Historique sur les Cantabres &c. par le R. P. Manuel de Larramendi, Confesseur de la Reine d'Espagne, Epouse de Charles II. à Madrid 1736 in 12. p. 420.

Es Cantabres furent dans une si haute réputation dès le

temps des Romains, qu'il n'est pas étonnant de voir plusieurs Provinces d'Espagne, aspirer à la gloire d'avoir été comprises dans les limites de l'ancienne Cantabrie. Comment les peuples ne feroient-ils pas ce que font tant de familles particulieres, qui tâchent de s'enter adroitement sur des familles illustres, pour en recevoir de l'éclat? Mais comme les familles les plus illustres souffrent impatiemment qu'on se vante de leur appartenir, quand ces prétentions sont mal fondées, aussi les peuples qui se sont rendu célébres par leurs talens & par leurs hauts faits, s'opposent aux entreprises de tout peuple voisin, qui ose usurper leur nom & avec leur nom une partie de leur gloire.

C'est par zéle pour la vérité & tout ensemble pour la Patrie, que le P. de Larramendi a composé l'ouvrage que nous annonçons. Son dessein est d'autant plus loua-

que les Cantabres s'étant tou-
s ſignalés, & ne ceſſant pas de
ignaler encore, ils méritent
n ne faſſe pas paſſer aux Pro-
es voiſines, une réputation
s ont juſtement acquiſe &
il leur ſied bien d'être jaloux.
iteur met d'abord ſes Lecteurs
tat de connoître quels hom-
étoient ces fameux Cantabres.
es Hiſtoriens les plus anciens,
ont écrit l'Hiſtoire des guer-
de Rome & de Carthage tant
Eſpagne qu'ailleurs, ont ſou-
confondu les Cantabres avec
utres Eſpagnols, ſous le nom
ral de toute la Nation. Silius
cus a été plus exact, & dans
dénombrement des Peuples
nnibal mena avec lui en Ita-
il fait marcher les Cantabres
t tous les autres; & l'éloge
il honore ce peuple belli-
x montre que ce n'eſt pas une
lection gratuite. Selon ce
e Eſpagnol, les Cantabres

ſupportent avec une patience invincible toutes les injures des ſaiſons & la faim même. La vie leur eſt un ſupplice, s'ils ne font la guerre, & dès qu'ils ne ſont plus en état de manier les armes, ils ſe donnent la mort, ne voulant pas ſe deshonorer par quelque autre exercice. On penſera ſans doute qu'il en faut beaucoup rabattre, puiſque le témoignage d'un Poëte n'eſt pas ordinairement d'une grande autorité : mais il ſera aiſé de répondre que Silius eſt plus Hiſtorien que Poëte, qu'ainſi on doit avoir plus d'égard à ce qu'il dit. S'il n'eſt pas ſuſpect du côté de la Poëſie, il ne l'eſt point auſſi du côté de ſon origine. Il étoit Eſpagnol, & loin que cette conſidération puiſſe affoiblir ſon témoignage, elle doit y donner plus de poids. Quel Caſtillan, quel Arragonois publieroit hautement que les Cantabres ou ceux qui occupent leur païs,

ont le peuple le plus belliqueux
e toute l'Espagne, & se conten-
troit du second rang?

Le P. de Larramendi n'a pas
rouvé que l'éloge de Silius fût
n peu excessif. Il y a même ajou-
é dans une espéce de Paraphrase
u de Commentaire. Il est vrai
qu'à la fin de cette explication, il
onsent que les Critiques réduisent,
s'ils le jugent à propos, le sens
les vers latins à des expressions
plus modérées. Le petit Commen-
aire dont nous venons de par-
ler, montre sensiblement la diffé-
ence qu'il y a entre la maniére
de penser & le stile des Espagnols
& des François. Chaque Nation
se fait une idée propre de l'élo-
quence qu'elle estime plus con-
venable à son génie, & c'est un
droit de souveraineté à quoi il
n'est pas permis aux étrangers de
donner atteinte.

L'Auteur, dans la vuë d'établir
plus solidement la réputation des

Cantabres, rassemble de plusieurs Historiens divers faits qui valent mieux que toutes les couleurs de la Poësie. Le Consul Hostilius Mancinus leva le Siége de Numance, dès qu'il eut appris que les Cantabres venoient au secours des assiégés. Les Cantabres avec quelques autres cohortes des peuples voisins, étoient regardés de Pompée comme les meilleures troupes de son Armée. Ce Général avoit pourtant avec lui beaucoup de Legions Romaines, si vantées pour la valeur & pour la discipline. Pompée perdit la bataille de Pharsale malgré la valeur des Cantabres; mais César ne l'eût pas perdue avec de pareils soldats. La gloire des Cantabres n'en souffrit pas. Ils perirent tous dans le combat, aucun d'eux n'ayant voulu prendre la fuite. Ce n'est là qu'une petite partie de ce que nous pourrions dire à l'honneur d'un Peuple si renommé; mais ç'en

ıſſez pour qu'on ne puiſſe ac-
:r le P. Larramendi d'un amour
ugle pour la patrie. Elle eſt di-
du zéle qu'il lui a témoi-
dans le Dictionnaire & la
mmaire Baſque, dont nous
drons compte inceſſamment.
Il étoit bien naturel de re-
rcher les cauſes de cet eſprit
iqueux, qui s'eſt répandu par-
tout un grand Peuple. La pre-
:re qu'on produit, c'eſt l'anti-
té de leur origine, & la nobleſſe
leur ſang. Il eſt inconteſtable
: les Cantabres deſcendent des
ıdateurs, qui ſe ſont établis les
miers en Eſpagne, après la diſ-
ſion des familles des enfans de
é. Les autres nations qui ont
royé des Colonies dans ce pays,
ıt les Grecs, les Phéniciens, les
rthaginois: mais ni les uns ni les
:res n'ont rien de commun avec
Cantabres, beaucoup plus an-
ns que ces nouvelles Colonies,
i entrerent en Eſpagne par la

Méditerranée, & s'établirent dans l'Andalousie, dans le pays de Valence, & sur quelques autres Côtes. On ne disconvient pas que Himilcon, célébre Carthaginois, ne soit entré dans l'Océan par le détroit, mais il fit seulement parmer le tour des Côtes occidentales de ce beau continent : il ne débarqua que les gens nécessaires pour les observations qu'il s'étoit proposées, & il ne pensa point à aucun établissement. Les Celtes, peuple des Gaules, passerent aussi les Pyrenées, mais ils ne s'arrêterent pas dans la Cantabrie.

Les Etrangers qui venoient en Espagne, y cherchoient ou des mines pour s'enrichir, ou des terres plus fertiles que celles qu'ils abandonnoient. Comme la Cantabrie n'offroit aucun de ces avantages, on ne pensa point à se mêler parmi ses Habitans, qui d'ailleurs n'étoient pas d'humeur à le permettre : ce qui ne contribua pas peu à

ervation de leurs usages &
s mœurs.
demandera sans doute com-
l est arrivé que les Canta-
tant de la premiere Colonie
oit établie en Espagne, ils
it confinés dans un pays tout
de montagnes, pendant
toient maîtres de choisir un
beaucoup plus agréable.
ndousie, la Castille, la Cata-
(ces noms n'étoient pas en-
nais cela ne fait rien pour
ité du pays) méritoient bien
érence. Répondra-t-on que
remiere Colonie fut si nom-
que toute l'Espagne fut ha-
out à la fois, & que les Can-
n'eurent pour leur partage
triste contrée où ils ont tou-
demeuré. Difficilement se
tera-t-on de cette réponse:
e réflexion que nous ferons
est que les Cantabres ayant
conservé, à la faveur de
ochers & de leurs montagnes,

leur valeur & leurs autres bonnes qualités, ils doivent se sçavoir bon gré de leur choix.

Il ne suffit pas que les Cantabres soient venus en Espagne avec la premiere Colonie qui s'y établit, il faut encore prouver, autant que le sujet le comporte, qu'ils ont toujours occupé le Païs où ils s'étoient fixés d'abord. Il est plus aisé de remonter à l'origine d'un peuple entier qu'à celle d'une famille particuliere. Cependant quand il est question de remonter jusqu'à ces tems qui ont suivi de près le déluge, on n'est pas peu embarassé. Les Cantabres, comme on l'a déja dit, sont très-connus dans l'Histoire Romaine, & il y en est souvent parlé avec éloge, deux siécles avant l'expédition d'Auguste contre cette Nation. Soit que cet Empereur ait subjugué ou non les Cantabres, il est constant, qu'ils ne furent pas forcés d'abandonner leur pays.

Le

ainqueur se contenta de bâtir
Villes dans leur voisinage,
arrêter leurs courses. Il y
encore quelques mouvemens
le regne de Tibere, mais ils
nt terminés par une paix si
re de la part des Cantabres,
s demeurerent fidéles aux Ro-
ıs, lors même que les Goths
ırent rendus maîtres de l'Es-
e.

ette derniere invasion est pos-
ure d'environ quatre siécles
:pédition d'Auguste. Il est vrai
Leuvigilde ayant résolu de
ıettre le peu qui restoit aux
ıains, tourna ses armes contre
Cantabres, prit & ruina la
de Cantabrie, située entre
őno & Viana, & la Ville de
ya: mais il borna là ses Con-
es, n'osant pénétrer plus avant
les Montagnes & les défilés
: peuple habitoit, & continua
e fidéle aux Romains, quoi-
ntierement chassés d'Espagne,

jusqu'au régne de Suintila.

Alors les Cantabres s'attachérent aux Goths en se reservant la liberté de vivre selon leurs propres loix & leurs anciens usages. Les Mores qui débarquérent ensuite dans l'Andalousie, & se rendirent Maîtres d'une grande étendue de pays, n'empêcherent pas les Cantabres de demeurer dans leurs Montagnes. Ainsi il est constant, par une tradition bien suivie, que les Cantabres de notre temps descendent de ces mêmes Cantabres, qui étoient si estimés deux cens ans avant l'expédition d'Auguste contre ce même peuple.

Quelque Critique objectera peut-être que ce n'en est pas assez pour prouver que les Cantabres sont la postérité de cette premiere Colonie, qui vint peu après la confusion des langues, s'établir en Espagne. L'Auteur s'est mis d'avance en état de se défendre. Dans le Discours préliminaire de son Dic-

ire Basque, il a montré que
gue Basque est une Langue
, & qui s'est toujours con-
parmi le peuple particulier
parloit. On se contente sou-
le moins pour s'assurer d'une
ssion non interrompuë en pa-
matiere. Comme nous don-
s bientôt dans ces Mémoires
xtrait de cette Dissertation
ninaire, venons à la situa-
& aux limites de l'ancienne
abrie : c'est le principal objet
Auteur dans le présent Ou-
. Strabon & Ptolomée ne
pas d'accord sur l'étendue du
des Cantabres. Il est évident
Ptolomée les resserre dans des
es trop étroites. Ils n'eussent
is résisté à des ennemis aussi
ans que ceux qui avoienten-
is de les subjuguer. Il est très-
emblable que les Provinces
iscaye, d'Alava & de Guipuz-
étoient renfermées dans l'an-
ne Cantabrie. Dès que la lan-

gue Latine eut cessé d'être en usage dans l'Espagne, & qu'on eut discontinué de se servir des mots de Cantabre & de Cantabrie, tous les Historiens & tous les Géographes ont parlé de ces trois Provinces, comme du vrai pays qui avoit été occupé par les Cantabres. Mariana même, qui étend les limites des anciens Cantabres beaucoup plus que ne fait l'Auteur, a toujours regardé les mots de Cantabres & de Biscaïe comme des termes synonymes. On sçait que le Tite-Live Espagnol, après avoir écrit son Histoire en Latin, la traduisit en Castillan, & on y trouve partout que ce qu'il appelle *Cantabres* en Latin, il l'appelle *Biscaye* en Espagnol. S'il ne joint pas à chaque fois le Guipuzcoa & l'Alava à la Biscaye, c'est que regardant le mot de Cantabres comme le nom de plusieurs peuples unis ensemble par la langue & les loix, il regarde aussi la

caye, comme le nom commun trois Provinces : de plus il eût fort désagréable pour la dou-ır du ſtile, de mettre les noms trois Provinces, chaque fois on eût traduit le nom de *Can-res*.

‿e P. de Larramendi employe s-de la moitié de ſa Diſſerta-ı à raſſembler tout ce que les ciens & les Modernes ont dit faveur de ſon ſentiment, & il ıte en détail tout ce qu'on y ɔoſe. C'eſt une néceſſité d'omet-toutes ces recherches, pour ver à la dixiéme ſection où il ntre, par la conformité des :urs & des uſages, que les ha-ıns des trois Provinces ſi ſou-.t nommées, ſont les vrais deſ-dans, & la poſtérité légitime anciens Cantabres. Strabon ıs apprend que les Anciens ıtabres ne permettoient point étrangers de s'établir dans le s, ce mêlange eût nui infailli-

blement à la nation, en y introduisant des nouveautés. Cette pratique subsiste dans les trois Provinces, & c'est par-là qu'elles se sont si bien conservées. Les Espagnols même n'y sont soufferts qu'après des informations très-exactes & très-sures de noblesse & d'une vie irréprochable. Ce sont des attestations qu'on exige à la rigueur. Ce trait mérite une attention singuliére & vaut les meilleures preuves. Les peuples des trois Provinces ressemblent aux anciens Cantabres par d'autres endroits; & comme il n'y a ni Province ni Royaume dans toute l'Espagne qui ose se vanter d'une pareille ressemblance, non plus que de parler la Langue Basque, qui fut la langue de la premiere Colonie des Descendans de Noë, établie dans ce Continent, il est naturel d'en conclure, que c'est dans les Provinces de Biscaye, de Guipuzcoa & d'Alava que se trouvent les Des-

lans des anciens & fameux
ıtabres.

ARTICLE LXXVI.

*THEORIE ET LA
'ratique du Jardinage, où l'on
'aite à fond des beaux Jardins
ppellés communément Jardins
e plaisance & de propreté &c.*
ar M.... de l'Académie Roya-
: de Montpellier, IV^e Edition
:c. A Paris, chez Mariette rue
, Jacques, 4°. MDCC. XLVII.

'Histoire de ce Livre montre
qu'il y a des Flibustiers Litté-
:s, qui s'emparent du bien
trui sans scrupule, sans façon
quelquefois avec impunité.
nt cette Edition qui est la 4^e,
ı souvent mis à contribution
rès-bel Ouvrage, on l'a même
bué au Sieur Alexandre le
ıd, qui n'y a d'autre part que
oir fourni les desseins de plu-

ſieurs planches. Pour prévenir de ſemblables hoſtilités, glorieuſes dans un ſens & fort déſagréables dans un autre; l'Auteur, toujours ſans ſe nommer, revendique ſes droits, il les confirme même par des additions conſidérables, qui ſont à l'égard de ſes Plagiaires, comme les *ſic vos non vobis* de Virgile furent à l'égard de Bathylle, la preuve & le châtiment du brigandage.

Il n'eſt ici queſtion que des Jardins de plaiſance & de propreté. C'eſt aux Princes & aux *Lucullus* du ſiécle, qu'il appartient de mettre en œuvre toutes les obſervations répanduës dans cet ouvrage. Les petits particuliers, les hommes avides du gain ou ennemis de la dépenſe, doivent ſe procurer d'autres lectures: on ne manque pas de livres qui traitent de la ſcience du potager, & de la culture des arbres fruitiers. Pour un Rapin qui a chanté les fleurs, que de

tes ont célébré le jardin du
nier, & les Espaliers du Bour-
is œconome! Pour un Ecri-
1 tel que celui-ci, qui se borne
plaisir & à la magnificence,
ıbien d'autres n'ont songé qu'à
le! Et ceci se trouve en pro-
:ion avec les goûts dominants,
: les usages journaliers : car
r un grand Seigneur qui dé-
: ses Jardins d'allées, de bou-
rins, de palissades, de bosquets
que de milliers de peres de
ille cultivent

. . . Lactucas, & humi nascentia
fraga!

Prud. Rust. L. IX.

lotre Auteur, comme Rapin
ɔmme Vaniere, entre dans son
t par le choix du terrain. C'est
rai présent de la nature qu'un
dont l'exposition est saine, le
oir fertile, l'eau salutaire, la
agréable & le voisinage com-
le. Des jardins ne peuvent

qu'être charmants dans une telle situation, pourvu que le Dessinateur ne manque pas son coup. Quelquefois l'Architecte, qui bâtit le Château d'un Seigneur ou d'un *Plutus*, réussit partout, hors dans les Jardins. Ceci est une affaire de décoration, & de goût, non simplement d'architecture. Quelquefois on s'adresse, pour cette partie si essentielle, à de mauvais Praticiens, qui n'ayant jamais manié que la bêche & le rateau, se mêlent de donner des desseins. On paye cher la présomption de ces Aventuriers : comme ils n'ont ni sçavoir ni imagination, ils exécutent tout suivant la même méthode ; ils n'ont égard ni aux qualités particulieres du terrain, ni aux difficultés qui peuvent s'y rencontrer, ni aux variétés qu'un œil connoisseur désire, &c.

» On peut distinguer, dit notre » Auteur, quatre maximes fon- » damentales pour bien disposer

in jardin : la premiere de faire
éder l'Art à la nature ; la sé-
conde de ne point trop offus-
quer un jardin ; la troisiéme de
ne le point trop découvrir ; &
a quatriéme de le faire toujours
paroître plus grand qu'il ne l'est
ffectivement.« De ces principes,
entre dans un détail mêlé d'ob-
vations sur les plus beaux Jar-
s d'auprès de Paris, & semé de
tiques contre les goûts bizarres
se glissent en cette matiére.
donne de suite six planches de
seins magnifiques. Il n'y a
ères que des Millionnaires qui
ssent exécuter tout ceci en
nd ; mais on en voit toujours
plans avec beaucoup de plai-
Nous disons à peu près la mê-
chose des diverses espéces de
terres, des Allées, Contre-al-
s, & Palissades, des Bois,
quets, Boulingrins, Portiques,
ceaux, Treillages, &c. On dé-
ici tous ces ornemens avec

une exactitude & une entente qui charment le Lecteur, qui le transportent en quelque sorte dans ces lieux enchantés. Si l'Auteur a un *Tivoli*, comme on n'en peut guères douter, ce doit être la plus jolie chose du monde. Nous ne croyons pas qu'il invite, comme Horace, ses amis à venir voir des troupeaux couchés à l'ombre; des ruches à miel; des treilles chargées de raisins: mais bien plutôt des labyrinthes, des théâtres de verdure, des platebandes émaillées de fleurs, des ornemens de tous les goûts & de toutes les espéces.

Il faut lire avec soin cette premiere partie de l'Ouvrage que nous analysons: c'est comme le plan général de la Science des Jardins. L'Auteur, dans les trois autres parties, embrasse certains objets de pratique. Il parle d'abord de la maniere de tracer sur le terrain. Cette matiére pouvoit

fort géométrique, mais *on*
ifie, dit l'avis préliminaire, *la*
re de paroître sçavant au desir
se rendre intelligible à tout le
de. Ainsi quelques notions sur
nstruments de l'Arpenteur &
Jardinier; un détail de 20 pra-
es contenant tout l'art de tra-
sur le terrain; une instruction
a maniere de lever un plan, de
arer un sol, de fouiller & de
sporter des terres; une suite
servations par rapport aux
isses & aux escaliers qui font
es plus grands ornements des
ins; un Chapitre concernant
éthode de présenter un dessein
er: c'est là tout ce qu'embrasse
conde partie, & les planches
ibuées partout montrent à
le résultat des preceptes. On
rétend pas ici que les Jardi-
s ordinaires soient grands
nateurs: on les suppose même
Méchaniciens, purs ouvriers
étude & sans éducation. C'est

pour cela qu'on les conduit pas à pas depuis la ligne droite, jusqu'à l'exécution des desseins les plus composés.

Nous dirons cependant que ce seroit bien le cas de souhaiter l'établissement de ces écoles gratuites de dessein, dont nous parlions, il y a quelque tems, dans nos Mémoires. Car quelle différence entre un Artiste instruit de jeunesse à tracer sur le papier, & un manœuvre qui ne procede jamais que par routine, qui n'a ni vuë, ni sentiment des belles choses, qui ne conçoit rien à des A & des B qu'on lui montre dans un plan!

Quære duces operi eximios, artisque
Magistrum.

Dit le P. Rapin, en traitant la matiere qui nous occupe. Il en faut toujours revenir là, & ne supposer dans les ouvriers en second,

e des bras & des outils, point
tête ni d'intelligence.
La troisiéme partie expose tout
rt de planter, en-tant qu'il peut
ivenir aux Jardins de propreté.
Auteur entre en matiére par un
apitre tout nouveau sur la divi-
n des plantes, leur anatomie,
r multiplication, & la distri-
tion de leur séve. Il prend les
oses dès leurs éléments, s'il est
mis de parler ainsi; il conduit
Lecteur par toutes les routes de
te partie de l'Histoire naturel-
; il remarque, d'après les plus
illes Observateurs, que la séve
circule pas dans les Arbres
nme dans le corps humain;
elle monte simplement des ra-
es au sommet des branches,
que de là elle s'évapore, ou
n, dans des soirées fraîches, elle
cend vers les racines: ce qui est
tôt un flux & reflux qu'une cir-
ation. Ainsi, selon cette Théo-
, il faudroit retrancher du Poë-

me de Vaniere ces quatre vers qui ſont pourtant fort beaux:

Succus enim tenues ſubit abs radice meatus,
Pervaditque comas, & vertice lapſus ab alto
Circuit; ac latè plantam defertur in omnem,
Sanguis ut humanos circumvagus irrigat artus.

Præd. L. VI.

Le choix des Arbres eſt pour un Jardin comme le choix des pierres pour un bâtiment; & d'autant plus que toutes les opérations des Architectes ſe tranſportent aujourd'hui par imitation dans les Jardins de magnificence. On y place des Portiques, des Colonnades, des Galeries, des Sales, des Théâtres &c. Les Arbres ne ſe refuſent à aucune de ces décorations. L'Orme, le Tilleul, la Charmille, reçoivent ſous le ci-

u , tous les ordres de l'Archi-
ture antique.

l faut lire ici les diverſes mé-
des d'élever, de cultiver, d'en-
:enir, de rétablir les plans qui
vent à l'embelliſſement des Jar-
s. Quoique l'Auteur n'oublie
ı en cette matiére, on con-
t que ſa prédilection a du être
ır l'Oranger.

le ſuum accedit decus hortis, & ſua
ruri
tia.

Rapin. Hort. l. 11.

Cet Arbre a, pour ainſi dire,
quartier d'hyver, on le met
ouvert des frimats, on l'enfer-
dans des ſerres qui ſont comme
Citadelles ; & il y a encore
le précautions à prendre pour
: le froid de nos contrées ne
iétre pas dans ces aſiles. Notre
teur expoſe toutes les qualités
ne bonne ſerre ; la forme & la
acité des caiſſes ; l'ordre ſelon

lequel on doit ranger les Orangers dans un Jardin ; la meilleure maniere de les tailler, de les arroser, de les labourer, de les garentir des insectes, de guérir les infirmes, de prévenir leur destruction totale.

On trouve à la fin de cette troisiéme partie deux Chapitres très-instructifs sur les Fleurs, ornement si nécessaire aux Jardins, objet de tant de soins pour les Fleuristes de profession. » Qu'on s'ima-
» gine, dit M. D.... un homme
» mystérieux, toujours inquiet,
» toujours craintif, qui se releve
» la nuit dans les gelées pour cou-
» vrir ses fleurs, qui laboure, ar-
» rose & sarcle continuellement
» ses platebandes, qui en passe
» les terres au crible fin, & les pré-
» pare différemment pour chaque
» espéce, qui fait un mémoire
» écrit par ordre de ses plateban-
» des, avec les noms & portraits
» de chaque Fleur, qui aussitôt

que ses fleurs sont passées, léve
eurs oignons & les serre dans
les boëtes & tiroirs chacun dans
à caze, en enveloppe d'autres
lans du papier, & qui pardessus
out cela garde ses fleurs com-
ne un trésor, & n'en laissé ap-
rocher qu'avec des yeux ja-
oux, on aura une idée vérita-
le d'un grand Fleuriste. C'est
ar-là que l'entêtement de ces
Curieux pour leurs fleurs de-
ient si grand, qu'il ont estimé
n Oignon de Tulippe jusqu'à
ent pistoles & plus, & même
our rendre uniques leurs beaux
Dignons, ils ont souvent la
nalice d'en écraser les cayeux. «
L'Auteur condamne des soins si
erflus, & il ne laisse pas de
ner toutes les régles nécessai-
, pour élever les plus belles
ırs; pour en décorer un Jardin
ıdant huit mois de l'année.
ıis passons à la IVe partie qui
t le mérite principal de cette

nouvelle Edition. C'eſt un Traité d'Hydraulique convenable aux Jardins. On commence par un Chapitre tout élémentaire, où l'on compare les ſolides avec les liquides; le poids des liqueurs entr'elles; les diverſes Machines Hydrauliques, qui ſont les Pompes, les moulins & leurs différentes eſpéces. Le ſecond Chapitre traite de l'origine des fontaines : on trouve ici tous les ſentimens; mais l'Auteur embraſſe le plus autoriſé aujourd'hui, le plus conforme aux expériences, & le plus facile à expliquer. Dans ce ſyſtême, les fontaines doivent leur naiſſance aux vapeurs ou parties aqueuſes qui s'élévent des mers, des fleuves, des lacs, des étangs, des terres humides &c. Ces vapeurs ayant été condenſées dans la moyenne région de l'air, retombent en pluye ou en neige ſur le haut des Montagnes, d'où par de petites ouvertures & fentes de

hers, elles pénétrent la surfa-
des terres vaporeuses, & s'ar-
nt sur des lits de glaise ou de
res dures qu'elles ne peuvent
ter. Ce sont les réservoirs qui
nissent dans le bas des mon-
ies ces sources abondantes
n en voit couler.

quod per montes altos tellure sub ipsâ
ibus è cælo ruptis, nivibusque solutis
arum sese vis plurima cogit aquarum,
petens, donec jam copia viribus auctis
npat vallo, campisque insultet apertis.

t ainsi que le P. Rapin expri-
ce sentiment, auquel il pré-
néanmoins l'idée de la circu-
n générale des eaux de la mer:
othèse improbable & presque
rde; mais exprimée dans les

plus beaux vers du monde par ce Chantre immortel des Jardins.

C'est surtout par rapport aux Jardins de plaisance que se vérifie l'Oracle célébre de Pindare : *l'eau est la meilleure chose du monde.* On peut ajouter qu'elle est la plus docile, la plus susceptible de toute sorte de changements, de jeux & d'agréments. Le premier soin de quiconque dresse un beau Jardin, doit donc être de chercher des eaux, de les rassembler, de les ménager, de les niveller : sujets d'autant d'instructions méthodiques dans le livre de notre Auteur. Il donne aussi la maniere de jauger & de mesurer les eaux : ce qui forme un Chapitre très-important, parcequ'on y apprend qu'il passe plus d'eau par deux petits orifices circulaires que par un seul qui en est le double. C'est le résultat de plusieurs expériences faites avec beaucoup de soin. Ainsi les distributeurs des eaux ne devront plus

ire qu'ils accordent plus, en don-
ıt un pouce d'eau, qu'en don-
ıt deux demi-pouces, ou qua-
s quarts de pouce. C'eſt abſo-
nent le contraire; & ceux qui
:ont lu ce livre, & qui ſolli-
eront enſuite quatre quarts de
ıce, au lieu du pouce entier,
ıront paroître modeſtes ou du-
; , tandis qu'effectivement ils ſe-
ıt très-intéreſſés, & très-adroits.
Il faut encore ſçavoir calculer
dépenſe des eaux, leur viteſſe
ır élévation & leur poids. Tou-
cette Théorie eſt précédée de
elques regles ſur les propor-
ns & ſur l'extraction de la raci-
quarrée, après quoi l'on entre
ns une ſuite de formules qui ex-
iment les diverſes propriétés géo-
:triques des Jets-d'eau, & leurs
mparaiſons ſoit entr'eux, ſoit
ec les réſervoirs, ſoit avec les
férents ajutages. Le chapitre
vant qui eſt le VII. traite de la
nduite des eaux tant dans la

campagne que dans les Jardins. Il y a une fort grande différence entre conduire des eaux pour faire des réſervoirs, & les conduire pour former des Jets dans un Jardin. Le premier cas demande des Aqueducs, des rigoles, des pierrées &c. Le ſecond ſuppoſe des tuyaux de plomb, de grès, de bois, de fer, de cuivre rouge: Car telles ſont toutes les matiéres qu'on peut employer dans ces travaux, en obſervant de pourvoir à la commodité, à la durée, à la ſureté. Mais quelle doit être la proportion des tuyaux ou des conduites? Elle dépend de la hauteur des réſervoirs, & de la ſortie des ajutages, afin que la colonne d'eau puiſſe mieux ſurmonter la colonne d'air qui lui fait obſtacle, & que la viteſſe dans les tuyaux ſoit égale. Les Fontainiers ont pris pour maxime de donner aux tuyaux le quadruple de l'ajutage; ce qui n'eſt point exact, & ne

peut

it servir dans tous les cas. Notre
teur part d'un principe qu'il
fondé sur l'expérience & qui
qu'un jet venant d'un réservoir
52 pieds de haut, demande une
iduite ou tuyau de trois pouces
diametre, & un ajutage de six
ies de diametre; d'où il tire
elques formules qui remplissent
reste du VIII. Chapitre. Nous
idrions pouvoir le suivre dans
Chapitre suivant où il parle de
construction des Bassins, des
scades, des Buffets d'eau & des
ervoirs : cette matiére est toute
icieuse & rappelle ce qu'il y a de
is agréable dans les magnifiques
rdins qui ornent les Palais voi-
s de Paris. Des planches exac-
nent gravées peignent surtout
x yeux les Cascades de ces de-
ures enchantées, &, pour sa-
faire pleinement les Etrangers,
i ne peuvent s'instruire que par
relations & la lecture, on don-
dans le Chapitre XI. un Etat

de la diſtribution des Eaux qui ornent les plus beaux Jardins, en commençant par ceux de Verſailles. Ce détail n'eſt pas ſeulement curieux, il ſuppoſe dans l'Auteur des recherches, des attentions, & une connoiſſance très-étenduë de tout ce qui a occupé les fameux Artiſtes Auteurs de tant de merveilles. L'ouvrage ſe termine par des réfléxions judicieuſes ſur l'entretien annuel des Eaux & des Fontaines. Rien de plus commun que de voir les plus belles Eaux du monde abandonnées ou négligées; des Caſcades qui ont fait l'admiration de tous les Connoiſſeurs entierement détruites; des baſſins qui ont couté des ſommes immenſes, totalement dégradés, ou même deſſéchés. Tel eſt le ſort d'une infinité de Jardins délicieux. En changeant de Maîtres, ils perdent leur agrément, leurs richeſſes. Le P. Rapin célébroit autrefois les Eaux de Ruel, & l'on en

ouve à peine aujourd'hui des
eſtiges. On n'a plus que le plaiſir
: lire les beaux vers qui en con-
crent la mémoire.

En finiſſant cet extrait, trop
ourt pour un livre de cette impor-
ince, nous reconnoiſſons que les
lagiaires qui ont tâché de ſe l'at-
ibuer avoient au moins le juge-
ient ſain & le gout délicat; mais
:la ne fait qu'augmenter la gran-
:ur de leur crime: c'eſt à peu
rès le cas de ceux qui font profeſ-
on de voler des fleurs & des mé-
iilles. On les redoute d'autant
lus qu'ils ſçavent mieux choiſir.

ARTICLE LXXVII.

CATALOGUE DE LA Bibliotheque de feu M. Burette, Medecin de la Faculté de Paris &c. 3 volumes. A Paris chez Martin, ruë Saint Jacques.

LA Bibliothèque d'un homme de Lettres décèle sa profession, son goût & ses talens. Sans connoître M. Baluze, on auroit deviné, en parcourant le Catalogue de ses livres, que c'étoit un Abbé livré aux recherches de l'Antiquité Ecclésiastique. Et quiconque n'auroit jamais oui parler de M. Burette, jugeroit aisément, par les trois volumes que nous indiquons ici, qu'il étoit Physicien, Médecin, Antiquaire, & Musicien.

Ce Sçavant a vêcu 82 ans : il n'y a qu'une vie de cette amplitude, qui puisse fournir à un Particulier comme lui, les moyens

ſſembler tant de richeſſes litté-
res. Notre Roi Charles V. avoit
trefois mille Volumes dans ſa
oliothèque du Louvre , & M.
rette en laiſſe plus de 15 mille
ſes héritiers. Quelle diſpropor-
n dans tous les ſens ! mais auſſi
elle différence de ſiécles !

On met à la tête de ce Catalo-
e un Mémoire ſur la naiſſance,
études & les ouvrages de ce-
qui fut le maître, &, pour
ıſi dire, le créateur de ce tréſor
:rudition. On avoit déja tracé
ı éloge dans le Journal des Sa-
ns, & l'on reconnoît, en le li-
ıt, que M. de Boze, Auteur de
: Article, l'a travaillé en ami,
Confrere, & en bel-Eſprit. Ce
ıt en grande partie les mêmes
its qu'on répete à l'entrée du
ıtalogue. On y ajoute quelques
rticularités curieuſes ; & du té-
ɔignage de ces deux monuments,
ulte une connoiſſance aſſez
rfaite de feu M. Burette. Nous

ne pouvons plus que marquer ici les principaux emplois de ce docte Personnage.

Son pere grand Musicien, & célèbre Joueur de Harpe le forma de bonne heure aux délicatesses de son Art. Dès l'âge de huit ans, le petit Burette toucha l'Epinette, & deux ans après, il joua de la Harpe avec son pere en présence du feu Roi Louis XIV. qui aimoit cet Instrument, à cause de sa nouveauté, ou plutôt à cause de son antiquité rajeunie. Jamais le Demodocus de l'Odyssée ne mania la lyre si jeune, quoiqu'on le dise Eléve d'Apollon & des Muses: jamais il ne joua en si bonne compagnie, quoiqu'on lui donne pour auditeurs la Cour d'Alcinoüs & le *prudent* Ulysse.

La musique ne pouvoit remplir seule tous les moments du jeune Burette. Il se cultiva dans les lettres presque à l'insçu de ses parents; il osa même porter ses vûe

une profeſſion toute différente
: celle de ſon pere. Il ſe déclara
our la médecine; Apollon inſpi-
, dit-on, Eſculape & Terpſi-
iore, & il eſt écrit quelque part
i'Orphée connoiſſoit auſſi bien
s maladies des hommes que les
iarmes de la lyre.

M. Burette, Docteur en Méde-
ne & exerçant ſon Art avec ſuc-
s, ne diminua rien de ſon appli-
tion aux Belles-Lettres, aux Lan-
ies, à l'Hiſtoire ancienne; &
Harmonie eut toujours des droits
rticuliers ſur ſes inclinations.
'eſt ce qui paroît dans les Mé-
oires qu'il a fournis conſtamment
x excellents recueils de l'Acadé-
ie des Belles-Lettres. Car un eſ-
it auſſi cultivé ne pouvoit man-
ier d'être promptement admis
ns cette Compagnie. Il entra
même au Collége Royal en
alité de Profeſſeur: il fut agréé
ur travailler au Journal des Sça-
ns; il reçut la commiſſion de

Censeur Royal des Livres. Mais n'oublions pas une de ses fonctions principales; celle de Médecin de M. l'Abbé Bignon. Ce grand Protecteur des Sciences faisoit à peu près comme François I. Tous ceux qu'il choisissoit pour rendre quelques services à sa personne étoient des hommes acquis à l'Etat, aux lettres, à la gloire de la Nation. Il fallut bien, par exemple, que Guillaume Cop Médecin de François I. se chargeât d'attirer en France tous les Sçavans étrangers qu'il pouroit découvrir; & il fallut que M. Burette, Médecin du Bibliothécaire de Louis XIV. donnât ses avis & ses soins pour augmenter, pour perfectionner la Bibliothéque; on cite 1300 nouveaux Volumes d'Histoire naturelle & de Médecine qu'il suggera: c'étoit le nombre de ceux qu'on remarquoit sur l'ancien Catalogue. Ainsi les lumieres d'un habile homme, mirent tout d'un coup autant

richesses, dans ces deux facul-
s, qu'on avoit pu en rassembler,
irant l'espace de trois ou quatre
ècles.

La Bibliothèque du Roi auroit
ı faire perdre courage à un hom-
e passionné pour les livres, mais
oins solide que M. Burette.
uand on entre dans ce Sanctuai-
des Arts & des Sciences, &
l'on vient à réflechir ensuite sur
peu qu'on est en état de faire,
our se procurer quelque chose
ıns le même genre; on seroit ten-
de ne rien faire du tout, & de
isser la Majesté Royale déposi-
ire unique de l'érudition, comme
le l'est de toutes les forces de
Etat. Ceci n'est pourtant qu'une
ntation, & un bon esprit ne doit
ıs y succomber. M. Burette prit
bien le contrepied du découra-
ement, qu'il a formé durant sa vie
recueil immense qu'on nous pré-
nte. Heureusement il n'avoit ni
mme, ni enfans, ni soins do-

mestiques, ni ambition. Sa passion unique étoit d'acquerir des Livres, de les bien sçavoir, de les conserver avec une sorte de jalousie. Il eut, dit-on, le petit défaut de ne vouloir jamais en prêter aucun : défaut qu'on pardonneroit moins aux gens de lettres, s'il y avoit plus d'attention & de bonne foi parmi les emprunteurs. Or c'est de cette Bibliothèque si chérie que nous devons dire présentement quelque chose, en parcourant les trois volumes du Catalogue.

Il n'y a rien de si arbitraire que l'ordre d'une Bibliothèque, par rapport au Maître qui la possede. Il en est à peu-près de cela comme de la disposition d'un jardin de plaisance. Les Artistes prescrivent des regles pour le parterre, pour les bosquets, pour l'orangerie, pour les eaux : mais le goût ou le caprice du Proprietaire s'éleve, quand il lui plaît, au-dessus des principes de l'Art ; il range tout à

a maniere, sauf les droits de la ritique, quand les fins Connoisseurs viennent à jetter un coup l'œil sur toute cette ordonnance. M. Burette ne distinguoit que quatre classes dans sa Bibliotheque : les Belles-Lettres, les Sciences & les Arts, les Historiens & es *Miscellanea*. C'est l'arrangement qu'on suit encore dans le Catalogue imprimé : car l'estime qu'on avoit pour le Maître, n'a pas permis qu'on s'écartât des dispositions où se trouvoit son Cabinet quand il a cessé de le posseder. Il est évident que, si le sieur Martin Imprimeur du Catalogue, eût donné là un coup de son Art, les divisions auroient été plus multipliées, les éditions mieux suivies, tout, en un mot, plus régulierement ordonné pour une distribution publique. Il faut donc se donner la peine de lire tout ce Catalogue, ou presque tout, afin de sçavoir estimer la grandeur & le mérite

du trésor qu'il annonce. On y compte 10191 Articles : ce qui doit produire plus de 15 mille Volumes, vu la multitude des Ouvrages qui sont en plusieurs tomes.

Sous l'article des Belles-Lettres, les Grammairiens & les Lexicographes sont parfaits. A l'exception de la Grammaire & du Dictionnaire Basque, qui n'étoient point encore parvenus à la connoissance de M. Burette, nous remarquons ici les Livres élémentaires de toutes les Langues mortes & vivantes, d'Europe & Etrangeres.

La Théologie n'est abondante qu'en ce qui concerne les Bibles : Encore *l'in-folio* de cette partie est-il peu fourni, & l'on n'y remarque aucune édition singuliere. L'in-4°. & l'in-12 sont mieux ; & l'on y trouve le Nouveau Testament Basque, dont nous parlions il y a quelque tems, comme d'une curiosité. Pour les Commentaires

: l'Ecriture & les Peres, très-peu
: chose : il y a quelques Com-
encemens de Peres Grecs, mais
ılle suite, nul corps qui puisse
ıroître considérable. M. Burette
s'est jetté un peu plus de côté des
ontroversistes & des Antiquités
cléfiastiques, presque point dans
Classe des Sermonaires ; si l'on
excepte quelques anciens tels
ıe Olivier Maillard, Michel
enot, & Jean Clerée, qui fu-
ıt les Bourdaloues du siècle de
ouis XII. & de François I.
L'Article des Sciences & des
ts contient des détails très-
ndus sur l'Histoire naturelle.
l'on s'arrête, par exemple, à
ndroit qui traite des eaux, soit
linaires, soit minérales, on est
nné de la multitude de Livres
e M. Burette avoit rassemblés
ce genre. Toutes les parties
la Médecine viennent ensuite,
sont dans un ordre & avec une
ondance, qui ne se trouvent

peut-être point ailleurs. Nous n'y voyons pourtant point d'édition purement Grecque des Ouvrages d'Hippocrate ; presque point de Médecins Arabes, & nous y avons cherché inutilement un *Rasis**, livre apparemment peu utile, mais qui peut piquer la curiosité à cause du trait que raconte Gabriel Naudé, dans ses Additions à l'Histoire de Louis XI. Il dit que ce Prince voulant emprunter un Mf. de *Rasis*, appartenant à la Faculté de Médecine de Paris, il fallut que Jean de la Driesche, Président des Comptes, consignât 12 marcs d'argent, avec 20 sterlins, & qu'il donnât une caution pour 100 écus d'or. Cela prouveroit peut-être que Louis XI. avoit pour les Livres de Médecine quelque chose de ces attentions respectueuses, dont il honoroit son Médecin Coctier, l'homme du monde

* Médecin Persan imprimé pour la premiere fois en 1486.

moins digne de la faveur d'un grand Roi.

Dans l'Article de l'Hiſtoire, on ouve des morceaux très-curieux ; rtout en ce qui concerne les ntiquités, & les pays étrangers. otre Hiſtoire de France n'eſt pas ſſi parfaite qu'elle pouroit être ; nous croyons que l'Hiſtoire téraire eſt mieux : ſurtout à cau- de l'attention qu'a eu M. Bu- tte de ſuivre & de completter s ouvrages périodiques, tels que s Journaux de France, de Hol- nde, de Leipſic & des autres pays rangers. Ce trait ſeul pouroit ractériſer un Bibliothécaire, un nateur des livres ; étant très-rare trouver des ſuites en cette ma- ere. Il arrivera peut-être dans un ècle que les corps complets des ournaux Littéraires ſeront auſſi fficiles à former que les ſuites médailles.

Il y auroit mille autres choſes obſerver dans ce Catalogue ;

qu'on fasse une attention particuliere aux recueils qui s'y trouvent; aux traités particuliers soit sur certains objets de Médecine, soit sur quelques faits historiques. Nous pouvons dire que le possesseur a pu connoître seul tout le prix de son Cabinet, parceque lui seul a pu apprécier tous les soins qu'il lui en a couté pour le créer. Il ne faut plus, pour acquerir quelques parcelles de ce trésor, que de la constance & de la longanimité, afin de l'emporter sur des rivaux hommes de Lettres & jaloux de vaincre. Ces combats, ces longues séances, pour parvenir à la possession d'un livre qu'on souhaite, dégoutent un peu les gens pacifiques ou occupés d'ailleurs. On aimeroit mieux les ventes tranquiles, lorsque le prix est marqué sur chaque livre, sans surfaire, sans vouloir tromper, sans chercher à profiter de la simplicité des acheteurs. Mais aujourd'hui la licitation est

la mode, & l'on dit que c'est
vantage de la succession : Rai-
ı démonstrative pour soutenir
ıgtems ce négoce littéraire.

RTICLE LXXVIII.

RINCIPES DU DROIT naturel par J. J. Burlamaqui Conseiller d'Etat, & ci-devant Professeur en Droit naturel & civil à Genève. A Genève chez Barillot & fils 4°. pp. 352.

I tous les hommes se connois-
soient eux-mêmes, les livres
traitent des éléments de la
rale, des principes du droit
urel, seroient très-rares &
-rarement admirés. Quel Doc-
r se hazarderoit à ne répéter
ıs un Volume que des choses
a connues de tout le monde?
el Lecteur donneroit des élo-
à des instructions qui lui se-
ent déja infiniment familieres?

Mais le commun des hommes ne se connoît point : la très-grande partie du genre humain vit sans réfléxion. Par cette raison les Philosophes ont toujours beau jeu. Notre ignorance & nos foiblesses sont pour eux un fonds inépuisable, à peu près comme les maladies du corps ne cesseront jamais d'occuper & d'enrichir les Médecins.

Le Livre dont nous allons parler a de la réputation, parce qu'il procéde clairement & méthodiquement; parce qu'on sent que l'Auteur a du s'interroger lui-même avant que d'écrire. Il partage son travail en deux Traités. Dans le premier, il parle des principes généraux du droit, & dans le second il développe tout ce qui regarde les loix naturelles. Les principes du Droit se tirent de la nature de l'homme; & à cette occasion l'on déduit ici toutes les facultés de notre ame: Entendement,

nté, liberté; & les propriétés
hacune de ces choses, & les
rs divers qui en dépendent, &
nouvements qui en sont insé-
bles, & les défauts qui se
ontrent dans leurs exercices
ctifs : tout cela s'analyse, se
philosophiquement sous la
ne de M. *Burlamaqui.* On
entendre un Professeur ap-
ié à instruire de jeunes Elè-
le Philosophie, ou un Mathé-
cien qui pose ses axiomes, ses
ulata. Nous trouvons dans
doctrine toute la perfection
neilleur Traité Scholastique,
nous y remarquons aussi la
e sécheresse; & l'on auroit
tort de reprocher à l'Auteur
l'imagination l'a servi malgré
ou qu'elle lui a fait voir les
s partout où ils ne sont

oici néanmoins un point où
nt paroître semblable à Ma-
nche; c'est quand il dit que

le *vrai fait aussi un des principaux objets de la volonté*, parce que le vrai est un bien, & que la volonté tend en général à tout ce qui est *bien*. Cela ne l'empêche pas de dire ailleurs, que la vérité est *l'objet propre de l'entendement*, & qu'ainsi *la perfection de cette puissance de notre ame est de connoître distinctement la vérité*. Il y a toute apparence que cela retombe dans la doctrine ordinaire des actes *Elicites* & des actes *Commandés* : c'est-à-dire qu'on attribue le *vrai* à la volonté en-tant que cette Faculté applique l'entendement à examiner les rapports d'un sujet ; & que le *vrai* est néanmoins pris pour l'objet propre & naturel de l'entendement ; en-tant que cette Faculté acquiesce aux découvertes que ses réflexions lui procurent. C'est ainsi que les merveilles philosophiques cessent la plupart d'être des merveilles quand on vient à les développer.

Comme il eſt queſtion de diriger les actions des hommes, il falloit bien donner ici des notions de l'eſſence & de l'exiſtence de la liberté. Nous voyons avec plaiſir que M. *Burlamaqui*, quoique Proteſtant, a ſur cet objet capital des principes aſſez ſûrs; qu'il fait conſiſter le libre arbitre de l'homme dans la puiſſance de ſe déterminer; qu'il réclame en faveur de ce libre arbitre le ſentiment intérieur; la perſuaſion de tous les hommes; les idées du bien & du mal, du vice & de la vertu; les caractéres de l'amitié, de la reconnoiſſance, de la haine, des reproches; toute l'économie des loix, des châtimens, des récompenſes. La liberté, conclut-il, *eſt en quelque ſorte la clef du ſiſtême de l'humanité; l'ôter à l'homme, c'eſt tout bouleverſer & tout confondre*. Il faut donc aujourd'hui rayer à Genéve tout le ſecond chapitre du ſecond livre, de l'Inſ-

titution de Calvin, & une multitude d'autres endroits des Ouvrages de ce Réformateur, l'ennemi mortel du libre arbitre, aussi bien que Luther son modéle.

M. *Burlamaqui* distingue aussi, comme on fait dans les Ecrits de l'Ecole, le *Volontaire* & le *Libre*; l'*Involontaire* & le *Nécessaire*; la *nécessité Physique* & la *nécessité morale*. En général tout ce livre est fort en définitions: il vous dira, par exemple, que *l'entendement perfectionné, & consideré comme ayant actuellement des principes qui font connoître & discerner le vrai & l'utile*, est ce qu'on appelle proprement *la Raison*. Nos Lecteurs diront que c'est la *Raison sans sel* de Rousseau, & ils acheveront peut-être malignement le vers; oubliant qu'il y a une distance infinie entre un Livre de Jurisprudence, & une Epitre en stile de Marot. Mais quoiqu'il en soit, notre Auteur vous dira encore que

vertu consiste dans *la force &*
abitude de se déterminer tou-
urs bien, c'est-à-dire, *de ne vou-*
r que ce que la raison dicte, & de
se servir de sa liberté que pour
oisir le meilleur. Et par une fou-
d'autres définitions, on arrive
fin à un Chapitre III. qui dit
e l'homme ainsi constitué, c'est-
dire, doué de ses facultés, *est*
e créature capable de direction
orale, & comptable de ses actions.
ous ne croyons pas que personne
spute contre ce principe, qui ne
garde encore que l'homme con-
déré selon ses facultés internes.
n trouve à la suite un fort beau
orceau sur les Etats de l'homme,
est-à-dire ses diverses situations
l'égard des êtres qui l'environ-
ent. *Etats primitifs & originaires*
oit par rapport à Dieu, soit par
apport à la société, soit par rap-
ort à la constitution & aux be-
oins de notre propre corps. *Etats*
ccessoires ou adventifs, tels que

ceux de famille, de mariage, de parenté, de propriété, de gouvernement &c. » Il y a cette différen» ce, dit notre Auteur, entre l'é» tat primitif & l'état accessoire, » que le premier étant comme at» taché à la nature de l'homme & » à sa constitution, telles qu'il les » a reçuës de Dieu, cet état est, » par cela même, commun à tous » les hommes. Il n'en est pas ainsi » des Etats accessoires, qui sup» posant un fait humain ne sçau» roient par eux-mêmes, convenir » à tous les hommes indifférem» ment; mais seulement à ceux » d'entr'eux qui se les ont procurés.

Ce que nous remarquons encore avec plaisir dans cet endroit, c'est le développement des contraires; ainsi l'état de *société* amène l'explication de l'état de *solitude*. L'état d'empire & d'*autorité* fait naître des principes sur l'état de soumission & de *dépendance*. Il ne manque à toute cette doc-

trine que d'être un peu revêtuë de caractéres, d'exemples, de traits qui engagent, qui attachent le Lecteur. Quand Ciceron, qui étoit aussi bon Jurisconsulte qu'excellent Orateur, raisonnoit sur les devoirs de l'homme, il paroit son discours, il l'égayoit modestement : c'étoit un Moraliste disert, & nous croyons que tels furent la plûpart des Philosophes d'Athénes : Platon & Plutarque nous pouroient servir d'exemples. Mais que dirons-nous d'Homére, dans qui Horace trouvoit plus de Philosophie que dans tous les Maîtres du Portique? Que dirons-nous d'Horace lui-même, qui contient peut-être plus de science du droit qu'il n'y en a dans toute la compilation de Trebonien ? Et n'oublions pas notre Télémaque, notre La Bruyere, qui sçavent si bien assaisonner leurs préceptes. L'essentiel aujourd'hui dans les leçons de Morale est de *cacher la robe*, le bonnet & le ton

Magiſtral du Profe
jour un bel Eſprit
de M. *Burlamaqui*
tre l'appareil de l'é
ra d'élégants inter
cera nos mœurs,
travers, peindra
parmi une multit
gliſſera les défini
3°. du Docteur d
s'appercevra ſe
l'inſtruction, ou
fitera, ſans en d
Souhaitons qu
Littéraire &
roiſſe bientôt.

On nous ap
me doit ſuivr
conduite; qu
but, une fin
de l'homme
le deſir du b
de la raiſon
parvenir a
raiſon; qu
régle prin

l'on conclut que le droit, dans le ſens le plus général, n'eſt *autre choſe* que *tout ce que la raiſon reconnoît certainement comme un moyen ſûr & abrégé de parvenir au bonheur, & qu'elle approuve comme tel.*

Cette longue ſuite de principes pouroit paroître au coup d'œil quelque choſe de trop abſolu, de trop ſéparé des notions de Dieu, ſouverain Maître, & premier Auteur de toutes les Loix. Nous craignons même qu'on ne réclame contre l'Axiome que *la derniere fin de l'homme eſt ſon bonheur.* Or voici la méthode de M. *Burlamaqui.* 1°. Il conſacre ſa ſeconde partie à expliquer les rapports, qui nous lient à Dieu comme Legiſlateur. Dans cette premiere partie que nous analyſons, il ſe borne aux notions abſtraites : c'eſt comme la Logique de ſon livre, ou comme la Théorie la plus tranſcendante de ſa Morale. 2°. Ce

principe que *la derniere fin de l'homme est son bonheur* ne signifie autre chose, sous la plume de notre Philosophe, sinon que nous tendons nécessairement à la félicité; que le mouvement de notre ame vers le bonheur entre dans toutes nos déterminations; qu'il nous est absolument impossible de nous attacher à la poursuite d'un objet qui ne seroit pas un bien pour nous. *Telle est*, dit-il, *la nature de l'homme, qu'il s'aime nécessairement lui-même, qu'il cherche en tout & partout son avantage, & qu'il ne sçauroit jamais s'en détacher. Nous desirons naturellement le bien & nous le voulons nécessairement &c.* Ainsi cet Auteur appelle *derniere fin* ce que d'autres nomment *motif* naturel & indélibéré. Il convient du reste que Dieu nous a faits pour lui-même; qu'il nous a donné des loix pour manifester sa gloire; que nous devons par conséquent le

able, recourir à un principe plus
médiat & moins général.

Les quatre derniers Chapitres
cette premiere partie traitent
De la loi en général. II. Des
idements de la souveraineté,
du droit de commander. III.
la fin des loix, de leurs carac-
es & de leurs différences &c.
. De la Moralité des actions
naines. En tout ceci, mille no-
ns très-approfondies, très-bien
cées, & très-dignes d'être luës.
Chapitre surtout qui traite *des*
idements de la souveraineté est
utant plus curieux que l'Auteur
éfute les sentiments de Hobbes,
Pufendorf, & de M. Barbey-
. Il ne suffit pas, selon M.
rlamaqui, qu'un être soit plus
t, plus excellent, ou même qu'il
la qualité de Créateur, pour
'il soit conçu avoir *droit de*
veraineté: Il faut dire que ce
oit *dérive d'une puissance supé-*
ure, accompagnée de sagesse &

de bonté. Il y a ici une petite subtilité : c'est que, si l'on supposoit le Créateur sans sagesse & sans bonté, on ne concevroit dans la créature aucune *obligation de raison ;* mais seulement une *contrainte Physique :* nous remarquons que la pénétration de cet Auteur le fait tomber quelquefois dans ces Hypothéses qui débordent peut-être hors du plan de sa Morale.

Le reste dans un autre Article.

ARTICLE LXXIX.

HISTOIRE DES HOMMES Illustres de l'Ordre de S. Dominique, &c. Par le R. P. A. Touron, Religieux du même Ordre, Tome III. Chez Babuty, rue S. Jacques, à S. Chrysostome, & Quillau Pere, rue Galande, à l'Annonciation, vol. in-4°. 1746.

CE troisiéme Volume est orné, comme le précédent, d'une

lettre écrite à l'Auteur de la part de Sa Sainteté à laquelle tout l'ouvrage est dédié. Il n'est pas moins bien rempli que les deux premiers, & de ce grand nombre d'illustres qu'on y trouve, il n'y en a pas un seul, qui n'y soit à bon droit.

Livre XVII. *S. Vincent Ferrier* occupe ce livre tout entier, & il n'en falloit pas moins, pour bien faire connoître l'Apôtre du XIV. siécle. L'Espagne l'a vu naître, & il l'a remplie de l'éclat de sa Doctrine, de ses conversions sans nombre, & de ses Miracles. Il n'a pas moins brillé en Italie; la France a recueilli les derniers fruits de son Apostolat, & posséde ses sacrées reliques. Le P. Touron croit que c'est pendant le séjour qu'il fit à Paris à la suite du Cardinal de Lune Légat de Clément VII. qu'il composa plusieurs des Traités de piété que nous avons de lui; & ce fut peu de tems après son re-

tour en Espagne, qu'il prédit à Don Alphonse de Borgia qu'il seroit Pape & qu'il le canoniseroit. La Prophétie fut accomplie dans ses deux points. Soixante ans après, Borgia âgé de plus de 78. ans monta sur le Trône Pontifical, sous le nom de Callixte III. & mit au nombre des SS. celui qui l'avoit fait jouir si longtems d'une si douce esperance, qu'il n'avoit jamais perduë.

Vincent n'est pas le seul Saint, qui ait été engagé dans le Parti des Anti-Papes d'Avignon ; mais personne n'ignore ce qu'il a fait pour la réunion de l'Eglise, & pour détacher le Roi d'Arragon de l'obédience de Benoit XIII. Notre Auteur reléve fort bien sur ce dernier point le Continuateur de M. Fleuri.

Le Chancelier Gerson ayant appris que des Pénitents Publics suivoient partout le S. lui en témoigna quelque inquiétude, dans une lettre qu'il lui écrivit de Cons-

ce pour l'inviter au Concile; le
cteur paroissoit craindre que
Pénitents ne fissent revivre la
te proscrite des Flagellans; mais
P. Touron montre fort bien la
érence essentielle, qu'il y avoit
re les uns & les autres, la Foi
cére & la piété exemplaire des
itents d'Espagne, le bon ordre
le Saint leur faisoit observer,
es sages précautions qu'il pre-
t pour prévenir les abus. Ger-
avoit aussi insinué dans sa let-
, qu'on ne trouvoit pas bon
Vincent Ferrier parlât dans
Sermons du Jugement dernier,
nme si ce jour étoit proche;
is, dit le P. Touron, le Saint
e parloit de ce grand événe-
ient, que comme en avoient
arlé plusieurs Peres dans les pre-
iiers tems de l'Eglise, & com-
ie en parloit l'Apôtre même,
orsqu'il disoit, que le Mystére
'iniquité commençoit à s'opé-
'r. «

Livre XVIII. *Le B. Alvarés de Cordouë*, dont le culte a commencé presque aussitôt après sa mort, & a été confirmé en 1741. par le Pape Benoit XIV. prêchoit déja dans la Castille & dans l'Andalousie avec le fruit que ne manque guères de produire un zéle vraiment Apostolique, soutenu d'une éminente sainteté, lorsque Saint Vincent Ferrier commença de faire entendre sa voix dans le Royaume de Valence & en Arragon. » La vocation à l'Apostolat, » la charité, le zéle, & tout ce qui » peut attirer la confiance des » peuples parurent les mêmes dans » ces deux Ministres de la Parole. » L'un avoit peut-être plus de ta» lents; l'autre n'avoit ni moins » de doctrine, ni moins de piété. » Mais on n'a pas été aussi atten» tif à nous apprendre le détail » de ses actions, & les autres cir» constances de sa vie.

Dominique de Florence Evêque

i & Archevêque de Toulou-
'étoit point de la Ville dont
te le nom, comme quelques-
l'ont cru. MM. de Sainte
he & le Bullaire de son or-
Iurent qu'il étoit de la famille
lorents de Marseille. Il fut
yé par Clément VII. Pape
gnon, en qualité de Légat
astille à l'occasion des trou-
jui agitoient la minorité de
i III. & il s'y comporta
beaucoup de sagesse, de fer-
, & de modération. Il tra-
beaucoup à éteindre le schis-
ui désoloit l'Eglise.
toit déja Archevêque de Tou-
, lorsque Charles VII. qui
t encore que Dauphin le
ıa Premier Président du Par-
ıt, qu'il établit dans cette
en 1419. Quelque tems après
rlement condamna à mort,
executer un Blasphémateur,
ıevêque présidant avec cinq
illers Clercs. » On est éton-

né, dit le P. Touron, qu'après plus
» de 40 ans d'Episcopat, Domini-
» que de Florence, dont on loue
» d'ailleurs l'érudition & les lumie-
» res, ait pû ignorer les loix de
» l'Eglise sur ce point, ou qu'il ait
» cru en être dispensé en vertu de
» sa charge. » Il entreprit en effet
de le persuader, & voulut s'appuyer
des exemples des Lévites &
des Phinées : mais on lui répondit
que l'Eglise de J. C. étoit bien différente
de la Synagogue : qu'il ne
s'agissoit point de sçavoir, si elle
pouvoit accorder une dispense de
la loi, qui défend à ses Ministres
de contribuer en quelque maniere
que ce soit à la mort d'un homme,
puisqu'il ne l'avoit pas demandée,
& on prétendit qu'il avoit encouru
l'irrégularité. L'affaire fut portée
au Pape, qui envoya sur les lieux
un Commissaire, avec ordre d'absoudre
ad cautelam, l'Archevêque
& ses Officiers. L'Archevêque se
soumit, & se démit de sa char-

Il fut, dit La Faille, dans ses
nales, un des plus grands per-
nages de son siécle, sçavant,
ux, & fort éloquent.

Martin Porée Evêque d'Arras,
Confesseur & Conseiller du
c de Bourgogne, son Souve-
n, & Légat du Concile de Cons-
ce auprès des Rois de France
d'Angleterre. Il se passa quel-
e chose d'assez vif dans ce mê-
Concile entre lui & le Chan-
ier Gerson. Celui-ci vouloit
e confirmer par cette Assem-
e la Sentence de l'Evêque de
is contre le Plaidoyer du Doc-
r Jean Petit. L'Evêque d'Arras
opposoit fortement, & réussit
partie. Il seroit à souhaiter,
le P. Touron, qu'il eût eu une
illeure cause à défendre; mais
'est pas vrai, comme quelques
ivains l'ont avancé, que l'E-
hé d'Arras ait été la récompen-
lu zéle qu'il témoigna pour dé-
lre l'honneur de son Prince,

puisqu'il y avoit sept ou huit ans, qu'il étoit Evêque.

Le B. Conradin de Bresse, ne doit encore ce glorieux titre qu'à la voix du peuple ; mais ses vertus, ses travaux pour le salut des ames, la fermeté qu'il fit paroître à Bologne, lorsque le Pape assiegeoit cette Ville, la maniere miraculeuse dont il vécut dans un cachot, où on l'avoit enfermé à cette occasion sans lui rien donner à manger ; le refus qu'il fit du Cardinalat, que Martin V. lui offrit ; sa mort au service des malades dans une contagion publique font juger que cette voix des peuples est la voix de Dieu même, qui d'ailleurs, dit-on, attesta sa sainteté par plusieurs miracles.

JEAN de Puinoix, ainsi nommé du lieu de sa naissance, qui est un petit Bourg du Diocèse de Limoges, fut dans l'obedience de Benoit XIII. Général de l'Ordre de S. Dominique, ensuite Confesseur

pe Martin V. Nonce Apof-
e , Evêque de Catane , &
oi de Sicile. Tant de ti-
l'union intime qu'il entretint
Saint Vincent Ferrier, & la
nce de plufieurs Souverains,
rmettent pas de douter que
le Puinoix n'ait été un hom-
un grand mérite, & ce que
Touron nous apprend du
de fa vie confirme parfaite-
cette idée.
re XIX. le Cardinal *Jean*
fanova s'eft furtout diftingué
s négociations auprès d'Al-
e Roi d'Arragon, qu'il réuf-
in à réconcilier avec le Pape
n V. Il ne fervit pas avec
d'ardeur le Pape Eugene
i faveur duquel il écrivit fon
de la Puiffance, où il ne
oint difficulté de traiter de
atiques les PP. du Concile
le. » Peut-être, dit notre
eur, *qu'il eût été mieux reçu*
avec plus de plaifir, s'il

» *avoit été écrit* avec plus de mé-
» nagement & de modération.

Louis de Valladolid fut Docteur de Paris, Confesseur de Jean II. Roi de Castille, & son Ambassadeur au Concile de Constance. Son mérite, qui parut surtout au sujet de la fameuse capitulation de Narbonne, & la confiance, dont le Pape Martin V. l'honora toujours, firent jetter les yeux sur lui, pour le Généralat de son Ordre, qu'il refusa.

Jean Nyder Théologien & Prédicateur célébre en Allemagne fut Légat du Concile de Basle pour la réunion des Hussites à la Foi Catholique, & il fit plus par la persuasion, qu'on n'avoit pû faire par la force des armes. On verra dans son éloge deux de ses lettres aux Chefs de ces Sectaires, qui méritent d'être luës. Il ne demeura attaché au Concile de Basle, dit le Pere Touron, » que jusqu'à ce
» que, par des vûes secrettes de

» quelques Membres du Concile, » les choses furent portées à cette » extrémité, qu'on entreprit de » faire le Procès à un Pape Lé» gitime, & de nommer de son » vivant un autre Souverain Pon» tife. « Jusques-là, il avoit cru le Concile nécessaire pour ramener les Hussites.

Cet Article & le suivant qui est l'éloge de *Jean de Raguse*, Président du Concile de Basle, & Ambassadeur à Constantinople, contiennent des détails très-intéressans pour l'Histoire de l'Eglise dans ces tems critiques & orageux. Les sentiments sont fort partagés sur la fin de la vie de Jean de Raguse ; les uns prétendent qu'il suivit jusqu'au bout le parti du Concile de Basle ; & que l'Antipape Felix V. le fit Evêque d'Argos, & Cardinal. D'autres au contraire assurent qu'il embrassa celui d'Eugene IV, lequel le nomma à l'Evê*ché d'Argos*. Le P. Touron croit

que l'erreur des premiers vient de ce qu'ils ont confondu Jean de Raguse avec Jean de Segovie; cependant le P. Echard qui s'est apperçu de la méprise, n'a pas laissé de se déclarer pour le premier sentiment.

On peut joindre à ces deux illustres *André Archevêque de Rhodes*, lequel brilla beaucoup dans le Concile de Constance, & fut employé avec honneur par le Pape Martin V. & Eugene IV. Il étoit né Grec & schismatique, & il devint un des plus ardents défenseurs de l'Eglise Latine. Notre Auteur, qui le suit pas à pas dans ses légations & dans ses voyages, donne une fort grande idée de son mérite, & en cela il est d'accord avec l'Histoire Ecclésiastique de ces tems-là.

Le Continuateur de M. l'Abbé Fleuri nous représente *Jean de Montenigro* comme un zélé défenseur de la Foi Catholique au Con-

de Florence, où, au jugement
Grecs mêmes, il confondit
rc d'Ephèse. On a imprimé
s les Actes de ce Concile le
:ours qu'il y prononça; son élo-
est suivi de celui de *Pierre de*
lerme, qui mourut à Palerme,
il étoit né, & non pas à Bo-
ne, comme l'a cru M. Dupin,
:st dans le Martyrologe de Si-
: avec le titre de bienheureux;
:e fut en effet un de ces hom-
s Apostoliques dont Dieu se
ît à autoriser la mission & la
ıteté par de grands succès &
Miracles.

Livre XX. *Saint Antonin.* Ce
.nd Archevêque de Florence
ɔit reçu au Baptême le nom
ıntoine, qu'on trouve dans tous
Ouvrages manuscrits, dans la
ıpart de ses Historiens, & dans
Bulle de sa canonisation. Le P.
ɔuron nous donne un précis fort
:n fait de sa vie; & comme il
ouë qu'on ne doit pas se plain-

dre que les Ecrivains de ſon tems ayent négligé de nous apprendre ce qui pouvoit appartenir à ſon Hiſtoire, nous nous croyons diſpenſés d'entrer dans aucun détail ſur la vie d'un Saint ſi généralement connu. Notre Auteur parlant de ſa *Somme Doctrinale ou Hiſtorique*, s'en tient à la critique ſage & modérée que M. Baillet en a faite, & croit qu'on peut douter ſi ceux qui en ont parlé moins avantageuſement, l'ont lue avec aſſez d'attention, ſurtout M. Dupin, & le Continuateur de M. l'Abbé Fleuri ſon Copiſte, qui diſent que ce n'eſt qu'une compilation tirée de pluſieurs Hiſtoriens ſans beaucoup de choix. M. Dupin, qui nomme S. Antonin Archevêque de Naples, connoiſſoit peut-être, dit le P. Touron, auſſi peu l'ouvrage, que ſon Auteur.

Nous nous arrêterons encore moins à l'Art. de *Leonard de Chio*, Archevêque de Metelin. Son hiſtoi-

:, dit notre Auteur, eſt d'autant
lus curieuſe, qu'on ne ſçauroit
ı ſéparer de celle du dernier ren-
erſement de l'empire Romain en
)rient. Mais il n'eſt pas poſſible
e l'abréger plus que n'a fait le
'. Touron. L'Abbé Ughelli, en
arlant de *Barthelemi la Paſſe*,
u de *Lapacciri*, s'eſt trompé en
iſant qu'il avoit été Evêque de
Cortone, & cette erreur eſt la
uite de pluſieurs autres où il eſt
ombé. Son Evêché étoit Coron,
lans le Pelopponéſe. Le P. Echard,
ui a fort bien relevé l'Auteur Ita-
ien, s'eſt mépris lui-même en
:onfondant le Maître des Ecoles
lu Sacré Palais, avec le Maître
lu Sacré Palais, emploi qui a tou-
ours été occupé par un ſeul, &
lepuis Saint Dominique, n'eſt
ɔoint ſorti de ſon Ordre. La Paſſe
liſputa beaucoup contre Marc
l'Ephèſe, lequel, dit le Continua-
eur de M. l'Abbé Fleury : » s'é-
» *chauffa* tellement & eut tant de

» dépit de n'avoir pas satisfait aux » raisons de Barthelemi de Flo» rence, (*a*) qu'il en tomba ma» lade, & mourut en fort peu » de jours. « Mais ce même Ecrivain a avancé sans preuve que Barthelemi avoit été tué dans la bataille où Amurat défit Huniade. Cet Evêque, après qu'Amurat se fut rendu Maître du Pelopponése se retira dans un convent de son Ordre en Italie, & y finit saintement ses jours.

Livre XXI. *Jean de Turrecremata* tiroit son nom de la petite Ville de *Torquemada*, dont ses parens étoient seigneurs. Il avoit déja accompagné Louis de Valladolid au Concile de Constance, lorsqu'il vint à Paris pour se perfectionner dans les saintes lettres. Il y enseigna la Théologie & le Droit Canon, & se fit une si grande réputation de science & de vertu,

(*a*) On donnoit souvent ce nom à Barthelemi La Passe.

qu'il fut employé dans les plus grandes affaires de l'Eglise. Eugène IV. se l'attacha en le nommant Maître du sacré Palais. Il le créa depuis Cardinal, & il fut Evêque de Sabine. L'élection de Nicolas V. qui fut son ouvrage, n'est pas le moindre service, qu'il ait rendu à l'Eglise; il obtint de ce Pape une Bulle en faveur des Juifs convertis, cruellement persécutés à Tolede, & il travailla beaucoup pour réunir les Princes Chrétiens contre les Infidèles. Au milieu d'une vie si occupée, il trouva encore du tems pour composer les grands Ouvrages, que nous avons de lui. Il est peu d'hommes célébres, à qui les Historiens ayent rendu plus de justice.

Ils ne l'ont pas moins renduë à *Lopez de Barrientos*, qui fut précepteur de l'Infant D. Henri de Castille, Confesseur du Roi Jean II. successivement Evêque de Segovie, d'Avila & de Cuença, &

qui refusa l'Archevêché de Compostelle. Mariana en parle souvent, comme d'un des plus grands Hommes de son siécle, & il fut en effet très-célébre par sa probité, sa droiture, la sainteté de sa vie, ses talens, & les importans services qu'il rendit à son Souverain, dont il soutint le Trône ébranlé par l'ambition des Grands & la révolte des peuples. On peut juger combien il lui en couta, par le caractére du Roi, & par celui de l'Infant; » si le premier ne » manquoit pas de génie, il l'a» voit plus propre pour les Scien» ces, que pour le Gouvernement. » Selon Mariana, il aimoit mieux » s'entretenir avec des Sçavans » dans son cabinet, que de régler » avec ses Ministres les affaires » du Royaume. Il les négligeoit, » & cette négligence jointe à l'au» torité sans bornes, qu'il laissa » prendre à quelques favoris, ex» posa l'Etat à une infinité de révo-

ons ..... D. Henri n'avoit au-
: des qualités de ses Augustes
lécesseurs &c. »

re XXII. le *B. Mathieu
ri de Mantouë* fut un grand
, célébre par beaucoup de
rsions éclatantes, toujours
é de sa sanctification & de
es autres. Le Saint Pere, qui
rne aujourd'hui l'Eglise, a
sé & étendu le culte, qu'on
ıdoit depuis longtems. Son
est suivi de celui de trois
ıux de l'Ordre de Saint Do-
ıe, dont le second fut dé-
ar le Pape Pie II. & réta-
r Paul II. qui déposa aussi
isiéme, lequel, non plus
on Prédécesseur, paroît
r pas mérité ces traitements.
sous son Généralat, que se
présence du Pape cette fa-
dispute entre les Domini-
& les Franciscains au sujet
g, que N. S. répandit pen-
a *Passion*. Ceux-ci soute-

nant, après Saint Jacques de la Marche, qu'on ne lui devoit aucun culte, & ceux-là prétendant le contraire. Les uns & les autres firent paroître beaucoup d'érudition, & de modération. Il parut que le Pape, & les Cardinaux pensoient comme les Dominicains, mais Sa Sainteté ne décida rien.

Pierre Niger habile Théologien, célébre par ses disputes publiques à Ratisbonne, est Auteur du *Clypeus Thomistarum*, composé pour défendre la Doctrine de Saint Thomas contre tous ses Adversaires, & d'un Traité sur les caractéres du véritable Messie. *Pierre de Bergame* a aussi beaucoup travaillé sur les ouvrages de l'Ange de l'Ecole, dont la Lecture faisoit sa principale occupation. Il est mort à Plaisance, où l'on prétend que son tombeau est honoré par le concours des fidéles, & qu'il s'y est fait plusieurs Miracles.

Thomas de Turrecremata, neveu

du grand Cardinal, dont nous avons parlé, fut Confeſſeur & Conſeiller de Ferdinand & d'Iſabelle, & le Premier grand Inquiſiteur d'Eſpagne. Ce fut lui, qui eut le plus de part à l'établiſſement de ce Tribunal, & ſa modeſtie lui fit refuſer l'Archevêché de Séville. Ce fut en partie par ſes Conſeils, que fut commencée la guerre, qui mit les Maures tout-à-fait hors de l'Eſpagne, & il ne contribua pas moins à faire chaſſer les Juifs, qui ne vouloient point embraſſer la Religion Chrétienne. Mariana, ſelon notre Auteur, a exagéré la perte, que fit ce Royaume par cette expulſion.
» Naucler, dit-il, cité par M.
» Sponde, retranche d'abord qua-
» rante-ſix mille familles du nom-
» bre de celles, que Mariana dit
» être ſorties des Royaumes de
» Caſtille & d'Arragon. Il aſſure
» encore qu'il leur fut expreſſé-
» ment défendu d'emporter, ni or,

» ni pierres précieuses ; d'ailleurs
» tous payérent au Roi une cer-
» taine somme pour leur embar-
» quement, & plusieurs eurent
» une partie de leurs biens con-
» fisquée, pour avoir contrevenu
» à l'ordonnance, qui fixoit le
» terme de leur départ. «

Livre XXIII. *Jerome Savonarole.* Notre Auteur n'a pas voulu prévenir le jugement du S. Siége pour donner à cet homme célébre le titre de Martyr & de Bienheureux, quoique plusieurs Ecrivains, avant le P. Echard, le lui ayent donné, & que dès le Pontificat de Clément VIII. on ait vu à Rome son image dans des médailles avec ces mêmes titres ; jusqu'ici cependant Savonarole est pour bien des gens un grand problême.

En se faisant Religieux, son dessein étoit de servir Dieu dans le dégré de Frére convers, persuadé qu'il y travailleroit plus surement à son salut ; mais la Provi-

:nce en ordonna autrement. Sa-
ɔnarole devint bientôt célébre
ır un grand nombre de conver-
ɔns d'éclat, & le plus grand Pré-
cateur de son siécle. Il n'avoit en-
›re que 27 ans, lorsque S. Fran-
›is de Paule écrivit une lettre, qui
t ici rapportée presque en entier
qui est en même tems une Pro-
ıétie de ce qui lui est arrivé, &
justification parfaite; lui-même,
t-on, étant à Bologne, avoit as-
ré à deux assassins envoyés pour
tuer, que c'étoit à Florence
ı'il devoit mourir Martyr.
C'est sur ses Prophéties, qu'on
le plus attaqué, & on n'en
ıuroit citer aucune qui n'ait eu
n accomplissement. Le P. Tou-
n rapporte son Procès & sa mort
ıprès un Auteur, qui, selon lui,
sçauroit être suspect: c'est le
ɔntinuateur de M. l'Abbé Fleuri;
ce qu'il y ajoute du témoigna-
de plusieurs Papes, & d'autres
rsonnes éminentes en dignité &

en vertu, surtout de S. Philippe de Néri, en faveur de son innocence, de sa doctrine, & de ses écrits, paroît bien capable d'expliquer le Problême à son avantage.

Livre XXIV. *Paul Justiniani de Moneglia*, étoit de la branche des Justiniani de Gênes. Il fut Maître du Sacré Palais, & en cette qualité, il fut un des Commissaires nommés pour faire le Procès à Pierre d'Aranda, Evêque de Calahorra, qui avoit été Majordôme du Pape Alexandre VI. & non point Maître du Sacré Palais, comme l'a cru le Continuateur de l'Histoire de l'Eglise. Ce Prélat étoit accusé de Judaïsme, & de plusieurs crimes, qui en sont les suites. Justiniani fut ensuite nommé Evêque de Chio, où le mêlange des Latins, des Grecs, des Hérétiques & des Schismatiques demandoit un Prélat de son caractere & de sa capacité, & Alexan-

dre VI. le fit en même tems son Nonce en Hongrie, afin d'engager le Roi à joindre ses forces avec celles des autres Princes Chrétiens contre les Turcs.

Jean Nanni, vulgairement appellé *Annius de Viterbe*, Maître du Sacré Palais, est fameux, dit le P. Touron, par le bien & par le mal, que les Sçavans ont dit de lui. On doit convenir qu'il avoit beaucoup d'esprit, & une profonde érudition. » Bien loin » de détruire cette idée, conti» nuë notre Auteur, en l'accu» sant d'avoir lui-même fabriqué » toutes les piéces qu'il a données, » sous d'anciens noms, on ne fe» roit que la confirmer. Il est vrai, » que toutes les qualités de l'es» prit, sans l'amour de la vérité, » deshonorent plus un Auteur, » qu'elles ne le relevent. A Dieu » ne plaise que nous fassions ja» mais l'éloge d'un homme, qui » auroit si indignement abusé de

» ses talens pour combattre, ou
» pour obscurcir la vérité.«

Après cette déclaration, que tout nous porte à croire sincére, le P. Touron sépare ce qui est contesté au sujet de Nanni, & ce qui ne l'est pas, & ne croit pas qu'on puisse douter que ce Religieux n'ait été fort habile dans les Sciences divines & & humaines, également versé dans les Langues & les Lettres Grecques, Latines, Hébraïques, & Caldaïques; qu'il n'ait porté fort loin la connoissance des Saintes Ecritures, de la Théologie, & de l'Histoire; que sa probité, ses prédications, & quelques-uns de ses écrits, ne lui ayent fait une juste réputation; qu'honoré de la confiance de deux Papes, il n'ait été consideré à la Cour de Rome, comme un des plus habiles & des plus recommandables Personnages de son siécle.

On l'a particulierement attaqué

ır ſes 17 volumes d'Antiquitez ;
ır les Commentaires de la plu-
art des Ouvrages qu'il a pré-
endu reſſuſciter ; ſur les 24 pre-
iers Rois d'Eſpagne, & ſur l'an-
quité de cette Monarchie. Les
lus ſçavans hommes du ſeiziéme
du dix-ſeptiéme ſiécle ſe ſont
chauffés pour ou contre lui, plu-
eurs & ſurtout Melchior Cano,
nt entrepris de montrer la fauſſeté
e toutes ces piéces, & l'ont traité de
ourbe & d'impoſteur : mais d'au-
res ont pris ouvertement ſon par-
i, ont accuſé à leur tour ſes Ad-
erſaires d'infidélité, de mauvaiſe
oi, & de ſupercherie. » Quel-
» ques-uns ſans doute, dit le P.
» Touron, avoient pu mériter ce
» traitement, on ne ſçauroit dire
» de tous qu'ils n'avoient écrit
» que pour éclaircir la vérité, ou
» pour la défendre ; la paſſion ſe
» montre trop dans leurs écrits. «
Il ajoute, qu'il eſt très-poſſible
ue les écrits attribués par An-

nius à d'anciens Auteurs, soient fabuleux, sans qu'il soit coupable de supposition : Que Léandre Albert, dont la probité n'est pas moins connue, que l'érudition, assure qu'il avoit vu autrefois à Viterbe le vieux Manuscrit, d'où Annius a tiré une partie de ces Piéces ; que celui de Berose lui avoit été donné à Gênes par son Provincial ; qu'il a pu être trompé, en le croyant plus ancien qu'il n'étoit, mais que cela ne donne pas droit de le traiter d'imposteur.

Jean Jucundus de Vérone, selon Onuphre Panvini, son Comtriote & son Contemporain, étoit Religieux de Saint Dominique ; cependant il portoit dans la plupart de ses voyages, l'habit Ecclésiastique, & vivoit en Prêtre séculier. Le P. Echard & Moréri ont cru que la nécessité, où il se trouvoit de vivre hors du Cloître, l'obligea de changer d'habit avec agrément de ses Supérieurs, ce

:toit pas sans exemple.
:'il en soit, ce fut, dit no-
:eur, un génie universel.
›it la Théologie, la Philo-
les Mathématiques, l'hist-
es Belles-Lettres, les Lan-
& ses études ayant eu de-
ır objet tout ce qui appar-
l'Antiquité, il devint ha-
ıs tout genre d'érudition.
:ompte avec raison, non-
nt parmi les habiles Maî-
i ont soutenu l'Architectu-
sa perfection, mais aussi
:s premiers Restaurateurs
Art.

César Scaliger se glorifie
r eu pour Maître dans la
Grecque. On voit encore
ıe sur l'Adige le Pont
nt solide & hardi qu'il y a,
·ès la mort de Bramante,
ouva que lui de capable
re ses desseins, & de con-
ıvrage de Saint Pierre de
garantit Venise de l'inon-

dation dont elle étoit menacée, & on y admirera toujours la Place & le Pont de *Rialto*, dont il a fait le Plan. Louis XII. l'ayant appellé en France, il y fit entr'autres Ouvrages publics, le Pont Notre-Dame & le Petit-Pont, que Sannazar a célébrés dans ces deux vers,

Jucundus geminum imposuit, tibi, Sequana, Pontem;
Hunc tu jure potes dicere Pontificem.

Ce fut par son moyen qu'on découvrit à Paris la plupart des Epitres de Pline. Budée s'est fait honneur de l'avoir eu pour Maître en Architecture. Politien a écrit qu'il étoit l'homme de son siécle le plus laborieux & le plus habile dans la connoissance des Antiquités, & Jules Scaliger assure, qu'il n'étoit pas moins un *modéle de pieté, qu'un trésor de Sciences.*

Sylvestre Mozzolini prit le nom de *Prierio* d'un Bourg du Comté d'Aste, & Léandre Albert n'a pas

de dire, que par ſes belles
és, il avoit autant illuſtré
:rie, qu'Ariſtote la ſienne;
ſelon notre Auteur, les pe-
'illes de *Libanova* & de *Prie-*
ıe ſont aujourd'hui connuës
ar la naiſſance de ces deux
rs. Mozzolini fut en effet un
ıe d'une grande piété & d'une
rudition en tout genre, &
me ne fut jamais employée
éfendre la vérité & la Re-
. Sa réputation l'éleva à la
é de Maître du Sacré Palais.
t déja publié ſa Somme Mo-
:onnue ſous le nom de *Som-*
Sylveſtre : mais ce ne fut
nq ans après qu'il fit impri-
Rome, *les Erreurs de Lu-*
:couvertes & ſes Argumens
. L'Héréſiarque y répondit
igreur, & Sylveſtre repli-
'ec force. Des Théologiens
Catholiques, n'approuvé-
ıas tous les principes qu'il
:tablis, ou ſuppoſés, parce

qu'il étendoit trop l'autorité du Pape & du Saint Siége ; d'autres trouvoient que sa censure des propositions de Luther étoit trop dure ; mais on peut douter, dit le P. Touron, si ceux qui blâmoient cette prétendue dureté, ont bien examiné tout le systême du Novateur. Ce qui est certain, c'est que les Evêques, & les Universités qui s'élevérent d'abord contre la nouvelle héréfie, ne la traitérent pas moins durement. Sylvestre a publié lui-même le Catalogue de ses Ouvrages, & il faut s'en tenir à ceux, dont parle le P. Echard ; il est mort à Rome en 1522, au service des Pestiférés. C'est pour l'avoir confondu avec Sylvestre de Ferrare, Général de son Ordre, que M Dupin & M. Pontas ont avancé qu'il mourut en 1520, à Vannes en Bretagne. Sylvestre de Ferrare même n'est mort qu'en 1528.

Jean Deza n'a point été effacé

à la Cour d'Espagne par le grand Cardinal Ximénez. Il fut Archevêque de Séville, puis de Toléde, & Chancelier de Castille. Il parut avec éclat dans les Ecoles de Théologie, & sa réputation le fit choisir pour Précepteur du fils de Ferdinand & d'Isabelle, & pour Confesseur du Roi. Ce que l'Auteur ajoute qu'il obtint de ce Prince qu'on équiperoit trois Vaisseaux avec lesquels Colomb iroit à la découverte du nouveau monde, ne s'accorde pas avec les meilleurs Mémoires de ce tems-là. Ce ne fut point avec Ferdinand, mais avec Isabelle, comme Reine de Castille, que Colomb traita. Ce qui suit est encore moins éxact. Colomb ne découvrit point la Floride, & ne la nomma point l'*Isle du Prince.* La Floride est un Continent dont Jean Ponce de Léon fit la premiére découverte en 1512. près de 20 ans après celles que fit Colomb. Ce n'est point

dans le second, mais dans le premier voyage de celui-ci, qu'il découvrit *Cuba*, & Saint Domingue : mais il est vrai que Deza en 1505. étant Archevêque de Séville, se joignit à Ximénès pour tâcher de faire rendre justice à Christophle Colomb sur les paroles qu'on lui avoit données.

M. Fléchier convient avec Mariana que Ximénès ne fut nommé Inquisiteur Général, qu'après la cession libre & volontaire de l'Archevêque de Séville, qui avant que de monter sur ce grand siége avoit occupé successivement ceux de Zamora, de Salamanque, de Jaën & de Palencia, & rempli partout les devoirs d'un Pasteur zélé, vigilant, & très-charitable pour les pauvres. Jules II. l'avoit invité au Concile de Latran, avec promesse de le faire Cardinal; mais il fut arrêté dans son Diocése par son devoir, auquel il sacrifia sans regret la Pourpre Romaine.

'out occupé du Gouvernement
: ſon Egliſe, il ne prenoit point
'autre délaſſement que l'étude.
lommé par Charles-Quint à l'Ar-
hevêché de Toléde, il chargea
n de ſes neveux de faire agréer
ɔn refus à ce Prince; mais les
rdres précis du Roi l'obligérent
faire prendre poſſeſſion de ce
ouveau ſiége, & comme il ſe
iſpoſoit à s'y rendre, il mourut
ans un Couvent de ſon Ordre
ǵé de quatre-vingts ans.

ARTICLE LXXX.

E THEATRE ANGLOIS,
Tome VI. à la Haye MDCC.
XLVIII. in 12.

Eci eſt la ſuite du bon ouvra-
ge que M. De la Place a en-
epris, & qu'il exécute avec cou-
ge. Il y a dans la Littérature,
ɔmme à la guerre, des Braves
le rien ne rebute: & nous pou-

vons bien dire qu'il faut être de ce caractére, pour donner la suite du Théâtre Anglois, qui, depuis Shakespeare, va toujours en dépérissant. Le volume, par exemple, qu'on nous présente aujourd'hui, contient trois Tragédies dont la premiere est médiocre; la seconde positivement mauvaise; la troisiéme pleine de défauts, quoiqu'on y remarque quelques beautés. Or notre Auteur s'éleve constamment au dessus de ces désavantages. Il traduit, il analyse; il écrit avec politesse : quelle obligation ne lui ont point les Dramatiques de Londres! Il est à leur égard comme ces Peintres à portrait, qui sçavent donner aux graces surannées, les agrémens de la jeunesse; qui tirent parti des défauts même d'un visage disgracié, pour faire un beau tableau. Entrons dans un petit détail que nous abrégeons fort : car nous sommes persuadés que ces sortes

de Livres ne sont guéres susceptibles d'extrait. Il faudroit, pour le succès du Journaliste, que chacun de ses Lecteurs eût l'Ouvrage en main, afin de suivre les Tragédies qu'il renferme ; & c'est ce qu'on ne peut ni exiger, ni supposer.

La premiere Piéce du Recueil est *Aureng-zeb* par M. Dryden. Ce Dramatique imagine l'Empereur du Mogol, vieux Monarque qui ne conserve de sa jeunesse, que les transports d'un amour ridicule. Il a pourtant une épouse nommée *Nourmahal* ; mais la plus méchante créature du monde. Il a deux fils, *Aureng-zeb*, vertueux ; & *Morat*, mauvais fils, mauvais Prince, & tout-à-fait digne de sa mere *Nourmahal.* Aureng-zeb, fils d'un autre femme, a le malheur de plaire à cette marâtre, qui ne déguise, ni ses folies, ni ses fureurs. M. De la Place remarque fort bien, que l'Auteur Anglois ne ménage pas ce caractère,

comme M. Racine fait à l'égard de Phedre. Il faut apparemment aux Anglois des couleurs fortes, & des traits qui se voyent de loin. Mais parmi-nous, les honnêtes gens qui ont de bons yeux, les détourneroient pour ne pas voir ces horreurs.

L'Héroine, ou, si l'on veut, l'*Helene* de cette piéce est une *Indamora*, Reine de Cachemire, prise en guerre par les Mogols, mais tellement puissante par ses charmes qu'elle gagne le cœur du vieil Empereur, de ses deux fils Aureng-Zeb & Morat, & d'un Subalterne nommé *Arimant*: autre coup de Pinceau à l'Angloise. Car qui s'avisa jamais, sur un Théâtre poli, de faire contraster ainsi la passion du pere, des enfans, & des domestiques vers le même objet? Et pour qu'il ne manque aucun genre de crime dans ce fol amour, Morat a une épouse très-aimable, dont il est

tendrement aimé, & qu'il traite en esclave.

On conçoit que la passion du vieux Mogol & de ses fils pour *Indamora*, doit bouleverser toute cette famille. Quand *Nourmahal* en est instruite, cela fait un ménage à peu près comme celui de Jupiter & de Junon dans l'Iliade. Enfin après bien des miséres étalées par le mari; bien des scélératesses entreprises par la femme; bien des grossieretés sorties de la bouche de Morat; bien de la patience de la part d'*Indamora* qui, pour une honnête femme, entend trop de mauvais propos; une partie de tout ce monde-là meurt, sçavoir *Morat*, *Nourmahal*, *Mélezinda* Epouse de *Morat* : le vieux Mogol se demet de l'Empire, & le donne à Aureng-zeb qui gagne aussi, à toutes ces disputes, la Reine de Cachemire, objet de sa tendresse.

Nous venons de remarquer que

ces Messieurs les Dramatique
Anglois rembrunissent volontiers
leurs Portraits, quand il est ques-
tion du vice. Ils ne sçavent pas si
bien représenter les vertus. L'hé-
roïsme est d'ordinaire manqué.
Aureng-zeb a du bon & du mé-
diocre; il ne paroît grand, que
parce qu'il contraste avec un mau-
vais frere. Quelque Philosophe
nous expliquera peut-être un jour
la cause de ce goût, ou de ce génie
du Théâtre Britannique; pourquoi
les Auteurs excédent dans le ca-
ractére des Monstres, & pour-
quoi ils sont au-dessous du vra
dans l'image des grands homme

La seconde Tragédie de ce recu
s'appelle *l'Epouse en Deuil*.
Congrève en est l'Auteur : Il
supposer que ce Dramatiqu
travaillé dans des circonstance
la Piéce pouvoit plaire. Au
d'hui, il seroit difficile de
voir un dessein plus mince
embrouillé, plus mal o

On y voit des tombeaux, des muets deſtinés à étrangler les gens, des coupes empoiſonnées ; des priſons &c. avec une multitude d'avantures métaphyſiques, hors de vraiſemblance, & ſemblables à celles de nos contes des Fées. Nous épargnons cette analyſe au Lecteur pour l'amuſer quelques moments par la piéce de *Tamerlan*.

C'eſt la troiſiéme, & M. Rowe qui en eſt l'Auteur mérite de tems en tems les plus ſincerés éloges. On a prétendu y faire le contraſte du caractére féroce de Bajazet vaincu, avec les vertus de Tamerlan ſon vainqueur. On y a ſemé de petites inclinations entre *Axalla* Prince Italien & *Selima* fille de Bajazet ; entre *Monesès* Prince Grec, & *Aſpaſie* Princeſſe de la même Nation ; enfin entre Bajazet & la même Aſpaſie, qui ſe défend toutefois de vouloir former une alliance avec ce barbare. Tout cela donne quelques ſituations de

tendresse, sans mettre de vrayes beautés dans le tissu de cette piéce. Les morceaux estimables sont dans le caractére de Bajazet; dans l'entrevuë de ce fier Sultan avec Tamerlan; dans les sentimens vertueux de ce dernier &c. Nous allons citer des exemples.

(*Acte I. Sc. I.*) On peint ainsi Bajazet: » superbe, impatient, ja-
» loux de tout pouvoir, de celui
» du Ciel même; enyvré de toute
» espéce de fausse gloire; possedé
» de l'esprit de domination; fou-
» lant aux pieds, confondant tous
» les droits; établissant les siens
» sur sa puissance, & n'en con-
» noissant point d'autres; ses fu-
» reurs & sa volonté sont ses
» uniques guides. «

Nous ne croyons pas qu'on ait aussi bien gardé le naturel en faisant dire à Tamerlan, la premiére fois qu'il paroît, & avant la Bataille contre Bajazet (*Acte I. Sc. II.*) .... dans quelques

» tants la mort & le carnage vont
» changer la face de ces lieux !
» Combien de milliers d'hommes,
» l'intervalle d'une heure tient-il
» maintenant suspendus entre la
» vie & les espaces immenses de
» l'éternité ? Cette plaine si riante
» à nos yeux ne nous offrira bien-
» tôt qu'un tableau d'horreur. «
On dira que cela est bien dévot
pour un Tartare, & il est certain
en général qu'un grand Roi ne
s'amuse pas, au moment d'une
Bataille, à déplorer le malheureux
ort de ceux qui périront dans la
iêlée.

Tamerlan est mieux, quelques
ges après, lorsqu'il rapporte au
el ses succès militaires : ce sen-
ient religieux est d'un Héros,
quelque nation qu'il soit.
te II. Scène III.) » Ç'en est
op, mes amis : vous me trai-
en Usurpateur, en m'attri-
ant une gloire que je ne dois
aux Cieux. L'homme peut-il

» se prévaloir de ses Conquêtes ?
» Méprisable Pygmée, lui sied-il
» d'affecter l'orgueil d'un Géant ?
» Peut-il dire, mon bras a fait ceci ?
» Ridicule grandeur des hommes !
» Mortels audacieux, tâchez de
» vous connoître &c. «

Une des plus belles Scènes de cette piéce est la cinquiéme du second Acte. Bajazet y paroît avec Tamerlan, l'un toujours féroce quoique dans les fers, l'autre toujours modéré dans l'usage de sa victoire. M. De la Place a traduit ce morceau en Vers, & il faut le lire pour sçavoir estimer son travail : Nous n'en citons que les cinq Vers suivants. Tamerlan dit à Bajazet :

Ainsi donc, sans effroi ;
Tu vois le bras du Ciel appésanti sur toi !
Coupable sans remords, & Tyran sous ta chaîne,
Rien ne peut ébranler ton orgueil ni ta haine.

Implacable Adversaire à mes pieds abattu,
Quel seroit donc mon sort, si tu m'avois vaincu ?

Une autre Scène aussi traduite en vers est la V. de l'Acte III. où un Dervis reproche à Tamerlan sa victoire sur Bajazet, Prince Musulman; tandis qu'Axalla chrétien est le favori du vainqueur. Ce faux zéle de religion porte le Dervis jusqu'à vouloir poignarder Tamerlan, qui pare le coup & veut bien pardonner encore au meurtrier. Il y a un endroit où ce Prince raisonne peut-être en Tolérant ou en Deïste : le Dervis parlant d'Axalla dit :

Mais ce Prince est chrétien
Il est notre ennemi . . .

Et Tamerlan répond

Le Ciel n'est pas le sien.
Ame de l'univers, pere de la nature,
Le Ciel ne peut haïr la vertu la plus pure :

Les humains à ses yeux tous également
chers,
Quelles que soient leurs loix, ou leurs
cultes divers,
Ressentent les bienfaits de l'Auteur de
leur être,
Et sous différents traits reconnoissent leur
Maître;
Comme pour les *Croyans*, le Soleil luit
pour eux &c.

A la vérité c'est un Mahometan qui parle, mais outre que dans cette nation, le Tolerantisme est très-rare, on peut croire en général qu'il y a peu de religion dans un homme qui trouve tous les cultes bons, raisonnables, propres à glorifier l'Etre suprême.

Tamerlan étant très-humain, il fait ôter les chaînes à Bajazet, il donne même à ce Prince une sorte de liberté, dont celui-ci abuse pour former une conspiration contre son vainqueur. Le complot est découvert, & le dénouement de la

ſt que Bajazet rentre dans
ır de ſa priſon. Un des dé-
ᴐ cette Piéce eſt que la Scè-
ınge ſouvent de lieu : on
auſſi l'entrepriſe de Bajazet
:u vraiſemblable. Car com-
eut-on ſuppoſer que Tamer-
ıelque bienfaiſant qu'il ſoit,
: ſans gardes, ſans ſurveil-
La critique de pluſieurs au-
droits pouroit nous arrêter
ns : finiſſons par l'éloge du
de M. De laPlace, qui éxé-
éritablement avec ſuccès
iche penible, difficile, en-
ᴐ à mille égards. Il a auſſi
ion de ne rien préſenter au
: François que de très-mo-
lépouillant ce Théâtre Bri-
ıe de ſes facéties indécentes,
libertés cyniques, & de ce
oſſiérement populaire qui
le Batelier de la Tamiſe.

ARTICLE LXXXI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ESPAGNE.

De Madrid.

Conclusiones Mathematicas dedicadas al Rey, defendidas por tres Caballeros en el Real Seminario de Nobles &c. C'eſt un Exercice ou Thèſe de Mathématiques, où les matieres ſont fort étenduës. On y promet, ſous l'Article de la Geoſtatique, de rendre compte des obſervations faites au Nord & au Sud par MM. de l'Académie Royale des Sciences de Paris, qu'on nomme tous dans cette brochure, ſans oublier les deux Eſpagnols Dom *Jorge Juan* & Dom *Antonio de Vlloa*, qui ont accompagné les Académiciens François.

Ces Eſpagnols, auſſi Mathématiciens & Obſervateurs, donneront inceſſamment le détail de leurs opérations. D. *Jorge* eſt chargé d'écrire les Obſervations Phyſiques & Mathématiques. D. *Anto-*

nio doit écrire la Relation du Voyage. On dit que l'Ouvrage du premier est déja imprimé, & qu'il a été présenté au Roi. On ajoute que l'Auteur supposant dans sa préface le mouvement de la Terre suivant le systême de Copernic, l'Inquisiteur Général & les Qualificateurs du S. Office ont été sur le point de faire supprimer l'ouvrage; mais que le P. Burriel Jésuite ayant publié un écrit, pour faire voir qu'on ne parloit du mouvement de la terre que comme d'une hypothèse; le livre a passé : ce que les Gens de Lettres ont regardé comme une sorte de prodige : *puede contarse por un Milagreto*, dit la Relation que nous transcrivons.

ITALIE.

DE VENISE.

Il n'y a peut-être point de pays au monde où l'on imprime autant qu'en cette Ville, & les Presses du Sr Simon *Occhi* se distinguent entre toutes les autres. Nous allons donner une liste d'Ouvrages imprimés chez lui, & ce n'est que la moindre partie de son Catalogue.

Poësie di Francesco Lorenzini già

Custode Generale d'Arcadia tra gli A-
cadi Filacida Luciniano, Raccolte da do-
to e diligente Uomo in Roma, e pubbli-
cate in Napoli da Gioseffo Pasquale Ci-
rillo Regio Professore di Leggi, ed all
Illustriss. ed Eccellentiss. Signora D. Is
bella Pignone del Carretto Duches
d' Erce tra gli Arcadi Relisa Larissea
segno di ossequio dedicate. 1746. in-

Istoria di tutte l' Eresie descritta
Domenico Bernino, compendiata,
accresciuta da Giuseppe Lancisi Cano
dell' Insigne Basilica di S. Mari
Trastevere. Tomi quattro. 1746. in-

J. Vincentii Gravinæ instituti
juris civilis receptioris Libri IV. C
accessit ejusdem Dissertatio de
Romanorum. 1746. in-12.

L' Istoria de gli Uomini Illustri d
dine di S. Domenico scritta in
Francese dal R. P. Antonio T
tradotta nell' Italiana Favella d
ligioso del Medesimo Ordine.
1746. in-8°.

Geografia universale per
pianti, divisa in tre Parti. O
Sanadon della Compagnia d

des Sciences & des beaux Arts. 1703 trasportata dalla Francese nella Toscana favella, con due dizionari Geografici, Italiano Latino, e Latino-Italiano, Parte prima. 1747. in-12.

Vita della Serva di Dio Suor Maria del Crocifisso Monaca professa nel Monastero delle Cappuccine della Città di Mondovi nel Piemonte scritta da un Prete dell' Oratorio di San Filippo Neri. 1747. in-4.

Il Direttore spirituale de' Seminarj secondo lo Spirito di S. Carlo Boromeo opera utilissima à Maestri de' Novizj ne' Chiostri, ed a' Direttori della Gioventù ne' Collegi, ed a tutti li Confessori. Con l'Aggionta delle Meditazioni per gl' Esercizj Spirituali proprie ed adattate al loro stato, e condizione. *Audite, Filii disciplinam Patris, & attendite, ut sciatis prudentiam.* Prov. 4. Dedicato all' Illustriss. e Reverend. Signore Monsig. Alessandro Borgia Arciv. e Principe di Fermo. 1747. in-12.

Memorie Storiche sopra l'uso della Cioccolata in tempo di Digiuno, esposte in una Lettera a Monsig. illustriss. e Reverendiss. Arcivescovo N. N. 1748 in-4.

Prediche di M. Massillon Vescovo di Clermont, fu Prete dell' Oratorio, uno dei Quaranta dell'Accademia Franzese. Avvento. 1748. in-4.

Tavolette Cronologiche della Storia universale Sacra e Profana, Ecclesiastica e Civile, Dalla Creazione del Mondo, fino all' anno 1743. Con Riflessioni sopra l'ordine, che dee tenersi nello studio della Storia, e sopra i Libri per ciò nécessarj. Opera del Sig. Abbate Lenglet Dufresnoy, tradotta dalla Lingua Francese nell' Italiana. 1748. in-4.

FRANCE.

De Paris.

Mémoire Historique sur l'Origine des Huns & des Turks, adressé à M. Tavenot, par M. de Guignes neveu de M. Fourmont.

Les Amateurs de l'Histoire Ancienne & Etrangere trouveront ici mille curiosités de leur goût. On examine d'où sont sortis les Huns & les Turks, peuples qu'on identifie dans cette brochure. On

fait les uns & les autres Tartares, voisins des Chinois, Chinois même en partie ; & l'on montre par quelles aventures ils se sont jettés en Europe, comment ils sont devenus le fleau de l'Empire Romain. Nous donnerions une analyse en forme de ce sçavant Mémoire, si nous ne craignions de trop abréger : nous invitons les Gens de Lettres à s'instruire par l'Ouvrage même, qui fait honneur à un neveu de M. Fourmont.

L'Arithmétique renduë sensible par le développement de ses opérations. Par M. Gaspard Foys de Vallois, employé dans les Fermes du Roy. in-8°. pages 364.

Les Maîtres ordinaires d'Arithmétique doivent être embarassés, quand leurs Eléves ont assez de raison ou de curiosité, pour demander le *pourquoi* des opérations qu'on leur fait faire. Ce n'est pas que dans cette Science il y ait rien

des principes de routine, & à des procédés de Méchanique. Or nous annonçons ici un livre qui prend une toute autre méthode. C'est véritablement l'Arithmétique rendue sensible, puisqu'on y rend raison de tout; puisqu'on y répand partout une théorie très-sûre, très-claire, & en quelques endroits très-approfondie. Pour faire de ceci un livre de Géométrie & d'Analyse, il ne faudroit que substituer des lettres aux chiffres, & des grandeurs indéterminées à des objets pris du commerce ordinaire des hommes.

ulgaires ; les proportions géo-
nétriques avec la régle de trois &
es diverses applications ; la for-
nation des puissances & l'extrac-
on des racines : C'est tout le
lan de ce livre. Mais pour l'es-
mer autant qu'il vaut, il est né-
essaire de le suivre & de le mé-
iter. *On le trouve chez Brunet,*
rand'Salle du Palais, à l'Envie.

Entretiens sur la cause de l'in-
linaison des orbites des Planettes
&c. par M. Bouguer de l'Aca-
démie Royale des Sciences. Se-
onde édition dans laquelle on a
issi l'occasion d'examiner quelle
t l'étendue du Méchanisme, ou
es loix de Physique. *Chez Jom-*
ert, au coin de la ruë Gist-le-
œur &c. in-4°. pag. 140.

Il y a ici trois Entretiens, dont
hacun est suivi de remarques ; &
ne Préface assez étendue contient
brégé de tout l'Ouvrage. On
nserve tout le fond, tout le dé-

tail même de la premiere édition, & l'on y ajoute beaucoup de choses extrêmement curieuses sur le Méchanisme ou les loix de la Physique. *Nous rendrons compte de tout ceci dans un article de ces Mémoires.*

Réflexions Chrétiennes sur les grandes vérités de la Foi & sur les principaux Mysteres de la Passion de N. S. Chez de Bure l'aîné, Quai des Augustins, in-12. pag 358. Nous avons annoncé ce livr avant qu'il fût public. Depuis qu paroît, nous devons avertir c c'est à proprement parler une traite à laquelle il ne manque l'exercice, qu'on appelle *la sidération* : Tout le reste se su lon l'ordre ordinaire des Ret spirituelles. La Préface d que l'Ouvrage est d'un h également pieux & habile. marque en effet, par le dé méditations, le stile d'un D

que bien des gens ont connu, & qui a laiſſé beaucoup de bons Manuſcrits. On le reconnoît aiſément à cette maniere de raiſonner : *Je ſuis de Dieu, donc je dois ſervir Dieu ... Je ſuis de Dieu ſeul... donc je dois le ſervir ſeul ... Je ſuis tout de Dieu ... donc je dois être tout à Dieu ... Je ſuis toujours de Dieu ... donc toute la vie, & à chaque moment de la vie ; donc dans la jeuneſſe, comme dans l'âge avancé ; donc tous les jours, & à chaque inſtant du jour, je dois être toujours à Dieu, toujours occupé de Dieu, toujours appliqué à lui plaire.*

On trouve chez le même Libraire des Exemplaires du beau Poëme de M. *Benoiſt Stay*, dont nous parlions ſur la fin de l'année derniere. C'eſt la Philoſophie de Deſcartes en Vers Lucrétiens & en ſix livres. *Le vol. eſt un in-8°. pages 332. édit. de Veniſe.*

Hiſtoire de l'Empereur Jovien

& Traductions de quelques ouv
ges de l'Empereur Julien. Par
l'Abbé de la Bleterie, Profe
d'Eloquence au Collége Roy
de l'Académie Royale des In
tions & Belles-Lettres 2. V
12. chez Prault fils quai de
Cet ouvrage est comme
ou le supplément de l'Hist
l'Empereur Julien, dont
depuis peu une seconde
L'Auteur a travaillé i
quatre sortes de genr
gouts différents: il est I
Traducteur, Dissertat
mentateur; c'est-à-dire
ve dans ces deux vol.
re, des Traductions, u
tion & des Notes pa
parlerons incessamme
ces entreprises littérai

Un Ecclésiastique d
mé M. Dinouart,
quelque tems à M.
Chanoine de S. Ja

al, pour se plaindre de quelques
mnes admises dans les nouveaux
èviaires. Selon lui, on y corrige
nteul mal-à-propos, on l'adop-
dans des endroits qui deman-
ent le secours d'une critique
icieuse. Exemple de correction
l faite : dans une hymne du
nmun des Vierges, on chante
'aris *Festa sonent æthera canti-*
&c. *Santeul* commençoit ainsi;
lestès pueri, dulce sonantibus,
nes cum cytharis dicite Virgi-
n &c. On ne lisoit point chez lui
era au plurier, &c. Exemple
correction qu'on auroit du fai-
: dans une hymne de S. Mar-
, *Santeul* se sert de *mediâ tu-*
â pour exprimer la moitié du
nteau que ce Saint donna à un
ıvre : or M. Dinouard prétend
medius ne signifie point la
tié d'une chose; mais ce qui
au milieu : & telles étoient à
près les principales critiques
e homme zélé pour la perfec-

tion des Bréviaires. Nous ome
tons, pour abréger, les élog
qu'il prodigue à *Santeul*, en le me
tant sans façon à la tête de to
les Poëtes du dernier siécle.

M. l'Abbé de *Lavarde*, Chan
ne de S. Jacques de l'Hopital
Confrere de M. l'Abbé Goujet, s'
chargé de répondre au Cens
d'Amiens. Dans une lettre ass
étendue, il lui a représenté 1°. q
les louanges qu'il donne à *Sant*
sont un peu excessives. 2°. q
ne cite pas bien ce Poëte da
l'hymne des Vierges, puisqu'il
a *nunc cytharis* au lieu de *c*
cytharis. 3°. que dans l'éditi
du Bréviaire de Paris, faite
1745, on a substitué *sidera*
æthera. 4°. que néanmoins *æt*
ra a été employé au plurier
Lucréce, Vitruve, Bede, For
nat &c. 5°. que l'expression *m*
diâ tunicâ est très-bonne, très-la
ne; & qu'on peut aussi bien s'
servir pour exprimer la moitié d

manteau que Ciceron se servoit de *mediâ potione* pour dire *la moitié d'un breuvage*. Le reste de la lettre est une réponse à quelques autres petites observations de M. Dinouart : & certainement ç'en étoit assez pour terminer la querelle : tout au plus il pouvoit être permis à l'Ecléſiaſtique d'Amiens, de repliquer doucement, modestement, & en stile d'homme de Lettres.

Mais voila qu'il s'arme des termes de nos Trisayeux, quand ils étoient en colere. Une replique paroît sous le titre de *Camouflet* ; & le tissu de cet écrit est un *farrago* d'injures, de phrases à la *Scaliger* ou à la *Garasse*: non qu'il ne s'y trouve des choses *qua tollere velles*, des recherches Grammaticales ou critiques qui pouroient passer pour bonnes ; mais encore une fois, cela est noyé dans une mer de fiel & d'amertume. Or dès ce moment le Procès de cet homme, d'ailleurs sans doute estimable, est perdu même avec dépens : c'est-à-dire que ses deux Epitres sont au néant, à cause de la forme gothique qui en dépare le fond ; & l'Adversaire M. de Lavarde est totalement dispensé de joûter avec un tel Antagoniste ; il faudroit ressusciter quelque Athléte du tems passé pour lui tenir tête : les honnêtes gens d'aujourd'hui ont quitté il y a longtems toute cette armure à l'antique.

remarquons quelques Odes assez bonnes, quelques jolies Fables, & un assez grand nombre d'autres Piéces de toute façon : Nous voudrions qu'on eût mis tout cela sous un autre titre, pour éviter le *Phœbus* & le *Figurisme*, qui s'insinue aussi peu à peu dans nos frontispices de Livres. Ce fut le goût il y a 120 ans: aujourd'hui on veut du naturel par tout. *Poësies diverses*, *Recueil de Vers &c.* Cela est si bien dit !

On voit ici une seconde édition du *Paradis Terrestre*, Poëme imité de Milton, par Madame D. B. & à la fin du vol. le Poëme de cette Dame, lequel a été couronné par l'Académie de Rouen en 1746. Nous avons parlé dans ces Mémoires de la premiere édition du *Paradis Terrestre*. En nous communiquant la seconde, on

Paradis Terrestre très-capable d'être
té à la perfection ; & que la Critique
ils en ont faite doit être plus écou-
que les éclats enthousiastes ou inju-
ıx de quelques Censeurs. Nous in-
ons fort Madame D. B. à donner une
isiéme édition, qui puisse être présen-
à tous les yeux, à tous les esprits, à
s les états.

ABLE DES ARTICLES du mois d'Août 1748.

T. LXXI. *Histoire du Parlement d'Angleterre &c.* Second Extrait, 1529

T. LXXII. *Rime sacre di Domenico Cerasola* &c. *Poësies sacrées de Dominique Cerasola*, 1554

T. LXXIII. *Rudimenta Hebraïca &c. Exercitium Hebraïcum &c.* Grammaire Hébraïque, &c. *Exercice sur cette Langue, &c.* 1564

T. LXXIV. *Divinitas Domini Nostri J. C demonstrata.* La Divinité de J. C. démontrée &c. 1572

T. LXXV. *Discorso Historico sobre la antigua Cantabria &c.* Discours Historique *sur l'ancienne Cantabrie &c.* 1587

T. LXXVI. *La Théorie & la Pratique du Jardinage, &c.* 1603

ART LXX II. *Catalogue de la Bibliothèque de feu M. Burette &c.* 1624
ART. LXXVIII. *Principes du Droit Naturel &c.* Par M. Burlamaqui, &c. 1637
ART. LXXIX. *Histoire des Hommes Illustres de l'Ordre de S. Dominique*, T. 3. 1652
ART. LXXX. *Le Théâtre Anglois Tom. VI.* 1687
ART. LXXXI. *Nouvelles Littéraires*, 1700

ERRATA.

A la page 287. l 5. mois de Février, corrigez *Alexandre V.* & lisez *Alexandre IV.*

Pour le mois de Juillet.

P. 1412. l. 17. les Pictes, *lisez* les Juttes.
P. 1514. l. 6. *El*, lisez *Il.*

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 4 Juillet 1748.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1748.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05975 6620
A 491084